



HAL
open science

Redéfinition de la figure de l'arbre : entre résurrection et renouveau d'un symbole à la faveur de l'éveil des consciences écologiques : analyse du phénomène à travers l'étude des ouvrages grand public

Bruno Pancrazi

► To cite this version:

Bruno Pancrazi. Redéfinition de la figure de l'arbre : entre résurrection et renouveau d'un symbole à la faveur de l'éveil des consciences écologiques : analyse du phénomène à travers l'étude des ouvrages grand public. Sciences de l'Homme et Société. 2022. <dumas-03727397>

HAL Id: dumas-03727397

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03727397v1>

Submitted on 5 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



**REDÉFINITION DE LA FIGURE DE L'ARBRE : ENTRE
RÉSURRECTION ET RENOUVEAU D'UN SYMBOLE À LA
FAVEUR DE L'ÉVEIL DES CONSCIENCES ÉCOLOGIQUES**

**ANALYSE DU PHÉNOMÈNE À TRAVERS L'ÉTUDE DES
OUVRAGES GRAND PUBLIC**

BRUNO PANCAZI

Travail Personnel d'Études et de Recherche (TPER)
de la formation paysagiste DEP

École Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage
de Bordeaux (ENSAPBx)

Année 2021 / 2022

**REDÉFINITION DE LA FIGURE DE L'ARBRE : ENTRE
RÉSURRECTION ET RENOUVEAU D'UN SYMBOLE À LA
FAVEUR DE L'ÉVEIL DES CONSCIENCES ÉCOLOGIQUES**

**ANALYSE DU PHÉNOMÈNE À TRAVERS L'ÉTUDE DES
OUVRAGES GRAND PUBLIC**

Bruno PANCRAZI

Soutenance orale : 27 janvier 2022

AVANT-PROPOS

Le choix de la thématique pour ce Travail Personnel d'Étude et de Recherche provient de ma passion pour le sujet, « les arbres », ainsi que de mes interrogations sur ses implications dans les domaines de l'écologie et du paysage. S'interroger sur le statut de l'arbre dans le cadre de la profession de paysagiste concepteur revient à se poser l'une des questions fondamentales concernant les paysages, tant les arbres occupent une place prépondérante dans la construction des complexes socio-écologiques. En effet, depuis les balbutiements de nos sociétés, se sont tissés de nombreux liens qui font aujourd'hui des relations unissant les hommes aux arbres, un sujet particulièrement fécond pouvant fournir matière à une thèse passionnante, à condition de disposer de plusieurs vies pour l'écrire. Ces rapports entre les hommes et les arbres occupent, par ailleurs, une place désormais substantielle dans les arts et les sciences et se manifestent comme une thématique à la dimension universelle ainsi que le démontre

l'abondante production de nombreux auteurs contemporains.

Ce sont ces auteurs révélant la vie secrète des arbres, défendant leurs droits devant les élus, vivant à travers eux, essayant de penser comme eux, qui m'ont donné l'envie d'en faire un sujet de recherche. L'impact de ces ouvrages est incontestable, le grand public s'en délecte indubitablement et avec allégresse : on assiste effectivement, depuis quelques années, à une véritable prolifération des ouvrages dont la thématique est celle de l'arbre, pour le plus grand plaisir d'une nouvelle audience profondément impliquée dans les causes environnementales, dont je fais d'ailleurs partie. L'étude et l'analyse de ces ouvrages m'aura permis de clarifier mon regard sur les arbres. Tout au long de ce mémoire, je donnerai la parole à ces auteurs dont le métier est de raconter des histoires, de relater des observations et expériences scientifiques ou de faire le récit de leur propre vie, parce que leurs mots seront assurément plus éloquents que les miens.

REMERCIEMENTS

Je voudrais faire part de mon admiration envers ces non-humains pour lesquels nos égards sont devenus bien trop rares. Ceux-là même qui sont essentiels à perpétuation de nos êtres et de nos sociétés. Ceux-là sans qui nous n'aurions pas d'existence. Ceux-là qui peinent aujourd'hui à porter la vie, tant nous faisons obstacle à la leur. Je voudrais à travers ce travail, rendre hommage et manifester ma gratitude à ceux-là, pour ce qu'ils sont et font généreusement pour nous dans la plus humble discrétion. Ceux-là, les Arbres.

Je tiens à remercier chaleureusement ma tutrice, Mme. Emmanuelle Heaulmé pour son soutien bienveillant, son suivi et ses conseils qui m'ont permis de mener à bien ce projet.

Je voudrais également exprimer ma gratitude à ma mère pour les nombreuses relectures attentives et, encore une fois, pour son dévouement ineffable.

Mon intérêt pour les arbres et la « nature », constituant un paramètre non négligeable dans ma volonté de prétendre au Diplôme d'État de Paysagiste, et motivant l'écriture de ce document, a été catalysé ou entretenu par des personnes que j'estime et dont je voudrais citer les noms : mon père, Thierry Ripoll, Bruno Sibona, Charly, Mich, Léa. Un grand merci à chacun.

À tous ceux que j'ai omis de mentionner et qui ont contribué de près ou de loin à cet ouvrage...

SOMMAIRE

INTRODUCTION	p.12
---------------------	------

I – DU COMPLEXE DE L'ARBRE : UN ÊTRE À LA CONJONCTION DE LA NATURE ET DE LA CULTURE, FIGURE TUTÉLAIRE DES MOUVEMENTS ENVIRONNEMENTAUX	p.16
--	------

I.1 – Autour de l'arbre, un être aux définitions et aux représentations multiples	p.16
--	------

I.1.1 – Une définition problématique	p.16
--------------------------------------	------

I.1.2 – Arbre singulier et arbres pluriels	p.18
--	------

I.2 – L'arbre, un représentant du monde végétal particulier comme figure universelle du monde vivant	p.20
---	------

I.2.1 – La naissance d'une figure vertueuse : entre dépendance et admiration	p.20
--	------

I.2.2 – L'arbre, un produit culturel à la conjonction des mondes	p.22
--	------

I.2.3 – Redéfinition de la figure de l'arbre au prisme de l'environnement	p.24
---	------

I.3 – Vers une subjectivation de la figure de l'arbre à mi-chemin entre parangon écologique et <i>alter ego</i>	p.27
--	------

I.3.1 – Émergence d'une figure tutélaire : l'arbre, objet de la concordance des mondes	p.27
--	------

I.3.2 – Naissance d'une sensibilité : l'arbre, sujet de l'attention. Conséquence d'une évolution des mentalités induite par les découvertes scientifiques	p.29
---	------

I.3.3 – Du souci écologique aux enjeux de protection	p.31
--	------

Conclusion de partie	p.33
-----------------------------	------

II – DU COMPLEXE DE L'ARBRE : DÉFINITION D'UNE ENTITÉ PAR LES PRODUITS CULTURELS À L'ORIGINE D'UN PHÉNOMÈNE

p.34

II.1 – Les représentations contemporaines de l'arbre sont le fruit d'une histoire complexe et intemporelle

p.34

II.1.1 – L'arbre est-il inscrit dans nos gènes ? p.34

II.1.2 – Au fondement des récits et des mythes p.36

II.1.3 – L'arbre comme substance primordiale et indissociable des complexes socio-écologiques p.39

II.2 – Des nouvelles représentations de l'arbre

p.42

II.2.1 – L'arbre comme produit de l'homme et de la nature p.42

II.2.2 – Renouveau de la figure de l'arbre à l'ère contemporaine : de nouvelles manières d'exister par l'art contemporain p.44

II.2.3 – Constat d'un phénomène : multiplication de la figure de l'arbre dans les ouvrages grand public p.48

Conclusion de partie

p.50

III – REGARD CROISÉ SUR LES DIFFÉRENTS OUVRAGES GRAND PUBLIC PORTANT SUR L'ARBRE p.52

III.1 – Mise en place d'un processus de recherche basé sur la confrontation des typologies et des registres des ouvrages grands public p.52

III.1.1 – Méthode de sélection de l'échantillon : un ensemble hétéroclite de types d'ouvrages et de registres p.52

III.1.2 – Présentation des onze ouvrages retenus et de leurs dix auteurs p.54

III.2 – Des genres, des registres et des références variées : comment les divers auteurs s'expriment pour délivrer un message univoque ? p.68

III.2.1 – Promouvoir la connaissance comme moyen de sensibiliser : regard sur les ouvrages scientifiques de vulgarisation p.68

III.2.2 – Quand parlent les arbres : du lien sensible entre les hommes et les arbres dans l'œuvre de fiction p.69

III.2.3 – Des relations de l'homme avec les arbres : l'inscription des arbres dans le récit autobiographique p.72

III.3 – Un corpus caractérisé par une idéologie commune dans le traitement des grandes questions de l'écologie et du paysage p.74

III.3.1 – Une recrudescence de l'arbre dans un ensemble hétéroclite d'ouvrages : Mise en évidence d'un métissage des genres et des disciplines p.74

III.3.2 – Aimer et faire aimer : quand les auteurs se dévoilent pour faire appel à la sensibilité du lecteur p.77

III.3.3 – L'écologie comme dénominateur commun p.79

III.3.4 – L'arbre, objet indissociable des complexes socio-écologiques, sujet essentiel des paysages p.82

Conclusion de partie p.87

CONCLUSION GÉNÉRALE

p.88

BIBLIOGRAPHIE

p.92

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



INTRODUCTION

S'il y a un sujet à propos duquel il est difficile de manifester de l'indifférence, c'est bien celui des arbres : ils sont les êtres vivants non-humains les plus omniprésents dans nos paysages urbains ou ruraux ! Mais hélas la pérennité de leur présence à laquelle chacun est habitué, les enfonce dans une certaine banalité qui les efface du champ de la conscience visuelle : le passant devient alors, la plupart du temps, imperméable à l'éminente présence de ces majestueuses entités. Comment en sommes nous arrivés à oublier, dans une sorte de mépris dédaigneux, ces remarquables pionniers du monde vivant qui, de saisons en saisons, s'évertuent à nous témoigner de leur puissance de vie sans cesse renouvelée ?

S'ils sont partout présents, les arbres ne se dressent pas seulement de manière banalement ostentatoire dans d'interminables alignements bordant les boulevards : ils peuvent surgir au coin

d'une rue, signer un lieu connu et aimé, foisonner au sein d'un square ou se dessiner, depuis une fenêtre, sur l'horizon de nos villes. Mais ils sont aussi la charpente de nos maisons, le bois de nos meubles, le papier de nos livres et la gaine de nos crayons ! Ils occupent une place privilégiée dans les récits fondateurs de nos cultures, des religions et des mythes... Ils ont un rôle dans nos vies.

Pourtant, avec la révolution industrielle, la désertification des campagnes, la densification des villes et la bétonisation gagnant sur les espaces naturels, de moins en moins de place est accordée aux arbres, au profit des systèmes humains. Tout en nous rapprochant du ciel, les immeubles nous ont éloigné du sol, et donc de notre terreau naturel. Les fruits ne proviennent plus des arbres mais de cagettes colorées soigneusement disposées sur les étals des supermarchés. Une profonde rupture entre l'homme et les arbres s'est opérée

progressivement et l'écart pourrait sembler se creuser éternellement. Certes, le caractère essentiel des arbres n'a jamais été remis en question, en attestent les campagnes de reboisement initiées par la RTM dans la seconde moitié du XIX^e siècle pour lutter contre les inondations, les avalanches et les glissements de terrain (De Crécy, 1988). Notre dépendance matérielle voire physiologique ne nous permet pas de nous séparer définitivement d'eux mais nous avons vraisemblablement perdu le lien métaphysique qui nous unissait à eux jusqu'alors.

Et puis voici que, depuis quelques années, après quelques réapparitions furtives, et tandis qu'il semblait tomber dans l'oubli, l'arbre ressuscite : aujourd'hui, il est partout. Il ne s'agit pas là seulement de sa présence en terme de densité de population, mais bien de la résurgence d'une figure. Parmi tous les représentants de la nature, s'il y en a un qui est particulièrement à la mode, c'est bien l'arbre. Il trouve sa place dans les sphères de l'aménagement public, dans la voix de nos représentants politiques, comme par exemple dans le programme « Aux arbres citoyens », projet municipal de l'actuel parti au pouvoir avec comme objectif d'obtenir un arbre pour quatre habitants dans les villes impliquées¹, ou encore dans les plus vastes campagnes pour la lutte contre le réchauffement climatique. L'ONU - pour ne citer qu'elle - soutient, en 2006, un vaste programme mondial lancé par Wangari Maathai, militante écologiste kényane, visant à planter des arbres sur l'ensemble de la planète. En 2008, dans le cadre de ce programme, plus de deux milliards d'arbres furent plantés par tous les acteurs participatifs

(individus, collectivités ou ONG). Cependant, c'est un phénomène bien plus discret qui m'a frappé en tout premier lieu. En parcourant du regard les étals d'une librairie, j'ai pu saisir l'ampleur du phénomène : ça et là, des arbres, tantôt en illustration de couverture, tantôt comme titre d'ouvrage. Les livres qui en font mention se sont largement multipliés de manière inattendue aussi bien au rayon des polars qu'au rayon des essais. L'arbre s'invite même là où on ne l'y attend pas et les auteurs tous azimuts en ont visiblement fait leur sujet de prédilection. Pour tenter de voir au-delà de l'engouement, il est raisonnable de nous demander pourquoi cette irruption ?

On pressent une certaine connexion entre ce phénomène et le sujet, plus que jamais convoqué, de la crise écologique. Quand autrefois planter des arbres permettait de pallier les catastrophes naturelles à l'échelle d'une vallée, aujourd'hui c'est une nécessité absolue pour ce qui est d'assurer notre propre pérennité. Néanmoins l'on connaît depuis bien longtemps l'action bienfaitrice des arbres sur les écosystèmes puisqu'ils en sont la clé de voûte. Alors pourquoi ce tout récent engouement pour les arbres se manifeste-t-il de manière aussi vive ? Cet essor est-il vraiment lié à l'éveil des consciences écologiques ou est-il lié à d'autres facteurs tels que la volonté de renouer avec la nature ? Le « soucis de l'arbre », vraisemblablement provoqué par cette prise de conscience, agissant sur le « verdissement » de nos villes ou sur la part des forêts dans nos campagnes, se manifeste comme une composante essentielle du Paysage. En tant qu'entité indissociable de son intégrité,

1 Les « projets qui marchent » ne préfigurent pas le programme national comme l'indique la brochure intitulée *300 projets qui marchent : le recueil*, mais se présentent davantage comme des idées qui ont « vocation à irriguer le programme des candidats de la République en Marche ». Consulté le 01/11/2021 sur www.en-marche.fr/projets-qui-marchent/mesures/30c97154-b1ce-4885-b1c5-76c32a6d3653

l'arbre est devenu son emblème, voire un élément mimétique. On peut alors se demander comment l'éveil des consciences écologiques a-t-il façonné de nouvelles représentations pour l'arbre et de quelles manières les auteurs d'ouvrages destinés au grand public se sont emparés de ces images pour traiter de la question des paysages ?

Lorsque l'on étudie brièvement la question, il semblerait que l'arbre se profile à l'interface de nombreux concepts. À la rencontre de la nature, de la culture ou de l'écologie, l'arbre n'est jamais très loin et semble être un intermédiaire de choix pour ce qui est de basculer d'un concept à un autre. Une première partie décrira comment et pourquoi il est devenu une figure privilégiée capable d'endosser ce rôle. Un rôle pour un acteur aux visages multiples, probablement l'être vivant non-humain le plus proche de notre humanité par notre histoire

commune et nos liens intemporels. Dans un second temps, nous verrons en quoi cette dimension composite de l'arbre a largement contribué à la construction de nos sociétés, constituant une éternelle source d'inspiration qui continue, malgré notre rupture avec la nature, de nous fasciner ou de nous séduire. Fascinés, les auteurs dont nous parlerons le sont assurément. L'arbre se présente non seulement comme la figure privilégiée des préoccupations contemporaines mais également comme la force motrice d'un mouvement dont la finalité est celle d'un plaidoyer en faveur de l'environnement. À travers ces regards croisés, analysés sur la base d'un corpus soigneusement déterminé, nous verrons en quoi cette figure de choix se matérialise comme un intermédiaire pour les auteurs afin de traiter de la question des paysages.



I – DU COMPLEXE DE L'ARBRE : UN ÊTRE À LA CONJONCTION DE LA NATURE ET DE LA CULTURE, FIGURE TUTÉLAIRE DES MOUVEMENTS ENVIRONNEMENTAUX

I.1 – AUTOUR DE L'ARBRE, UN ÊTRE AUX DÉFINITIONS ET AUX REPRÉSENTATIONS MULTIPLES

I.1.1 – Une définition problématique

Nous avons tous à l'esprit une image bien précise de ce qu'est un arbre. Ces représentations semblent concorder sur quelques points qu'il est difficile de réfuter : il s'agit d'un représentant du monde végétal, singulier par sa taille, par sa forme et par sa longévité. Ces quelques paramètres constituent déjà un panel de variables suffisant pour créer le débat dans la communauté scientifique. Ainsi, les définitions données par les dictionnaires et les répertoires linguistiques au sujet de l'arbre, attestent de cette difficulté de caractérisation. Le manque de précision avec lequel l'arbre y est décrit, indique bien l'incertitude face à l'exercice

de détermination. Dans la définition botanique du terme, le C.N.R.T.L. nous donne :

« Végétal ligneux, de taille variable, dont le tronc se garnit de branches à partir d'une certaine hauteur. » (C.N.R.T.L. en ligne, s. d.)

Tandis que le caractère ligneux du végétal apparaît comme évidence parmi les caractéristiques distinctives de l'arbre, la nébulosité avec laquelle sont décrits les critères secondaires laisse encore planer un voile d'ombre sur ce qu'il est réellement. À partir de cette définition, les possibilités de dépeindre un arbre tel qu'il ne l'est pas dans nos représentations stéréotypées sont infinies. Si de son côté, *Le Robert* se contente de rajouter le mot « grand » (*Le Robert* en ligne, s.d.) à la menue liste des qualificatifs donnée par le C.N.R.T.L., *Le Larousse* ajoute certaines spécificités au mot :

« Végétal vivace, ligneux, rameux, atteignant au moins sept mètres de hauteur et ne portant de branches durables qu'à une certaine distance du sol. » (Larousse en ligne, s. d.)

De nouvelles clés de détermination intéressantes proviennent de cette nouvelle définition. « Vivace », « rameux », « sept mètres », « branches durables » sont autant d'indices permettant de saisir la véritable nature d'un arbre. Mais est-ce suffisant pour décrire ce végétal si particulier ? Le Larousse nous a permis d'entrevoir ce qu'est un arbre en ce qu'il est, et parce qu'il est un végétal remarquable, morphologiquement et physiologiquement. Cependant, d'un point de vue scientifique, le mot « arbre » est un concept que l'on pourrait qualifier de bancal. La systématique établit des liens de parenté bien plus proches entre certaines herbacées et des « arbres », qu'entre les arbres eux-mêmes. Les arbres sont des végétaux irréductibles à une famille dans laquelle on pourrait tous les classer et où des embranchements apparaîtraient en fonction de leurs caractéristiques plus précises. Les Rosacées, par exemple, constituent une famille cosmopolite faite d'une diversité de strates végétales allant de la simple herbacée comme la sanguisorbe, la pimprenelle, la potentille à de plus importants individus comme des arbres notamment représentés par l'alisier, l'amandier ou encore le cerisier... Ainsi, la classification phylogénétique ne permet pas de situer les arbres à un embranchement particulier de l'histoire évolutive. On peut par exemple regrouper les oiseaux et les mammifères au sein d'un clade, autrement dit, d'un groupe monophylétique (groupe qui contient l'espèce souche dont ses membres descendent), contrairement aux reptiles qui constituent un groupe paraphylétique, ne rassemblant pas tous les descendants de l'espèce souche... Bien

qu'il soit difficile d'appréhender la classification cladistique dans la totalité des concepts que l'on embrasse quotidiennement, l'arbre ne semble tout simplement ne pas y trouver sa place. Le concept que l'arbre incarne est incertain et se base davantage sur des représentations *a priori* que sur des éléments précis de détermination, ce que confirme le *Guide Delachaux des arbres de France* :

« Le choix des espèces à inclure dans un guide des arbres est difficile, pas seulement à cause du nombre d'espèces et de cultivars - au moins 6000 - présents dans les collections européennes, mais aussi parce que le concept « arbre » manque de précision. « Oiseau » est un terme scientifique précis, mais le mot « arbre » est utilisé pour qualifier une plante au sein de la gamme évolutive qui va des fougères aux palmiers. » (Johnson & More, 2016)

L'arbre auquel nous nous intéresserons dans cette recherche sera celui qui s'est construit à partir de ces représentations *a priori*, échafaudées à partir de ses nombreuses figures pluriséculaires et qui ont contribué à fonder son image. L'arbre en tant que sujet d'étude de la recherche scientifique, objet botanique difficile à circonscrire, fera donc partie intégrante de cet écrit comme constitutif d'un tout qui embrasse toutes les manières dont l'arbre peut être perçu dans nos sociétés contemporaines. Cependant, bien que l'on considère l'arbre par le biais des définitions complexes qui le caractérisent, il convient de déterminer avec exactitude de quel arbre on parle, si l'on parle d'arbre en tant qu'objet ou en tant que sujet ou encore si l'on parle d'Arbre ou d'arbres.

I.1.2 – Arbre singulier et arbres pluriels

Poser la question de l'arbre et de la forêt revient, de manière triviale, à poser la question du tout et de la partie. Lorsque l'on observe une forêt, force est de constater que l'on regarde un groupement d'arbres. Pourtant, lorsque l'on regarde dans la spécificité des espèces, celles-ci peuvent être très diversifiées, dans le détail des individus, encore plus. On peut donc raisonnablement se poser cette question : Étudier la forêt est-ce étudier les arbres ?

Les forêts peuvent être assimilées à des formations végétales composées d'arbres, on les imagine volontiers comme de grands ensembles composites dont l'arbre est le constituant principal et indissociable. Pourtant « les arbres » ne sont pas forcément forêt. À l'image de l'arbre, les acceptions du mot « forêt » sont relativement floues. Les définitions données par les dictionnaires correspondent aux conceptions stéréotypées du terme. Selon les sources, la forêt serait une vaste ou une grande étendue de terrain couverte d'arbres, ainsi que l'ensemble des arbres qui couvrent cette étendue (C.N.R.T.L. en ligne, s.d. ; Larousse en ligne, s.d.). Elle ne serait donc qu'un groupement plus ou moins important d'arbres présents sur une vague superficie de terrain... Pourtant la forêt implique bien plus qu'un ensemble quantifiable d'individus arborés, car les arbres ne sont tout simplement pas les seuls êtres à la peupler. Une somme incalculable d'animaux ou de végétaux complètent le tableau. Et que dire du règne fongique et du réseau mycorhizien à l'origine de relations essentielles pour la cohésion des écosystèmes ? La forêt, définie par l'ensemble de ces interactions a tout d'une véritable structure sociale, où chacun des habitants a un rôle à jouer pour perpétuer l'équilibre établi. J.-P. Lanly argumente d'ailleurs

à ce sujet en pointant du doigt le caractère trop succinct ou du moins pas assez approfondi de la définition classique du mot. Il déclare :

« [...] *une forêt n'est pas une simple population d'arbres : elle constitue un écosystème complexe avec ses autres éléments végétaux, sa faune (et sa microfaune), le sol qui la porte et les interactions entre tous ces éléments et avec le milieu physique et les écosystèmes voisins.* »
(Lanly, 2020)

L'arbre est l'un des maillons essentiels d'une des chaînes constitutives de la forêt. Par conséquent, puisque la forêt ne peut pas être résumée par un groupement plus ou moins défini d'arbres, puisqu'elle implique bien plus que le sujet de ce travail de recherche, il ne sera jamais question de forêt au cours de cette étude, si ce n'est pour aborder un contexte particulier d'apparition de l'arbre ou pour appuyer quelques exemples...

Par ailleurs, le thème de l'arbre pluriel ne concerne pas seulement la question de l'arbre en société. De plus, l'arbre est « multiple » par essence. Les espèces que l'on regroupe volontiers sous une même dénomination - en l'occurrence le mot « arbre » - sont caractérisés par leur extrême diversité. En adéquation avec une définition imprécise, il en existe de toutes les formes, de toutes les tailles, de toutes les couleurs, de fonctionnements biologiques différents ou encore d'histoires partagées avec l'être humain extrêmement disparates. Parfois et plus spécifiquement, c'est l'individu qui fait l'objet d'une attention particulière. Par exemple, si les critères d'attribution du label « arbre remarquable » dépendent des qualités sylvicoles de l'arbre, ils proviennent surtout du lien qui l'unit à la vie des

hommes. Bien souvent, ce lien est inhérent à des espèces précises, déterminées par une aire de répartition caractéristique d'une civilisation. Le chêne, pour ne citer que lui, particulièrement répandu et dominant sur toute autre population spécifique en Gaule antique, connaît une place prépondérante dans la mythologie Celte ou Romaine (Granet, 2010). Aujourd'hui, et même si de profondes restructurations forestières ont eu lieu sur l'intégralité de nos paysages, certains peuplements d'arbres ne manquent pas de figurer, voire d'incarner une région. Que serait Aix-en-Provence sans ses alignements de platanes, la forêt des Maures sans ses chênes lièges et ses châtaigniers, la forêt des Landes sans ses pins maritimes ou encore la cime des massifs alpins sans ses pinèdes caractéristiques ? Les différentes espèces d'arbres représentent ainsi l'identité des paysages produits et habités par les hommes. Cette définition répond d'ailleurs à la notion de « paysage vernaculaire » théorisée et décrite par John Brinckerhoff Jackson (2003) dans un essai intitulé *À la découverte du paysage vernaculaire*. Ainsi, par son extrême polysémie, l'arbre peut aussi bien se concevoir et s'appréhender de manière universelle, de manière territoriale par l'espèce ou encore de manière subjective ou intime selon l'individu. Il peut aussi bien se distinguer par son essence que par son individualité, c'est ce

qu'implique le label « arbre remarquable ». Bien sûr l'espèce joue un rôle déterminant pour l'attribution du label, mais ce qui importe davantage c'est l'importance du lien qui noue les relations entre l'homme et l'arbre. Qu'ils aient été promus ou non, de nombreux individus jouissent du titre d'arbre remarquable, officiellement ou officieusement, car ce sont de ces rapports qu'émane l'établissement de ce statut. Ces relations peuvent être d'usage : l'arbre-repère au croisement de deux routes, jouant un rôle signalétique à travers les âges et au fil des générations. L'arbre peut être commémoratif : planté à l'occasion d'un armistice, pour une valeur républicaine ou encore en l'honneur d'une révolution, il est un symbole de vertus et d'idées. C'est également un être fréquemment sacralisé dont on dispose pour initier des rites ou pour perpétuer des traditions (Acovitsioti-Hameau, 2010).

Ainsi, l'arbre possède de nombreuses figures qui se répercutent à toutes les échelles de la société. C'est à la fois un symbole universel, un symbole topique, un symbole communautaire ou encore un proche, fidèle et immuable, qui ne parle que pour ceux qui savent l'écouter. Le lien qui unit l'homme aux arbres est profondément ancré dans nos mœurs. Les arbres sont porteurs d'une véritable personnalité qui diffère d'un individu à l'autre.

I.2 – L'ARBRE, UN REPRÉSENTANT DU MONDE VÉGÉTAL PARTICULIER COMME FIGURE UNIVERSELLE DU MONDE VIVANT

I.2.1 – La naissance d'une figure vertueuse : entre dépendance et admiration

Au commencement, les arbres. Vinrent ensuite les humains qui disposèrent des bénéfiques matériels apportés par les êtres sylvestres. De la cueillette des fruits, de l'exploitation des feuilles ou des racines pour se nourrir à l'extraction du bois pour la réalisation d'outils, de mobilier ou de structures architecturales, l'arbre est la substance première grâce laquelle l'humanité s'est élevée pour devenir cette espèce hégémonique, régnant sans partage sur les ressources de ce monde. Aujourd'hui, la dimension « topophage » des vergers à l'heure de la raréfaction des surfaces culturales, l'attrait pour de nouvelles techniques agricoles plus rentables et la multiplication des substituts alimentaires pourraient signifier l'arrêt de mort de la culture des arbres destinés à l'alimentation. Par ailleurs, l'apparition de nouveaux matériaux produits à moindre coût, faciles à usiner et aux propriétés toujours plus diversifiées supplante peu à peu l'usage du bois dans la réalisation des productions humaines. Sans notre attachement traditionnel aux denrées alimentaires produites par les arbres et notre attrait pour la noblesse du bois d'œuvre, nous aurions pu définitivement remplacer l'arbre et ses produits par d'autres substituts, et ce, depuis bien longtemps. On constate effectivement une

disparition progressive des vergers², mais nous consommons toujours autant, si ce n'est plus, de pommes, de cerises au printemps ou d'oranges à Noël³. D'ailleurs les saisons semblent ne plus avoir d'importance quand on sait qu'on peut importer ces mêmes fruits depuis l'autre bout du monde... Le plastique, le métal, le béton, ou les matériaux composites supplantent petit à petit les produits faits de bois que nous connaissions autrefois : manches d'outils, charpentes, mobilier domestique ou urbain...

Bien que nous ayons en quelque sorte inhumé en bonne et due forme notre dépendance matérielle aux arbres, c'est un autre type de sujétion que nous subissons actuellement. En effet, l'arbre n'est pas seulement une ressource naturelle exploitable, c'est un fournisseur de « service écosystémique », pour reprendre l'expression d'Yves Birot (2020). Il a un rôle à jouer qui est primordial pour l'environnement, de manière exclusive et unilatérale. Premièrement, par son action collective, l'arbre joue le rôle essentiel de puits de carbone. Même s'il ne s'agit pas d'une spécificité uniquement attribuée à l'arbre, il n'en demeure pas moins que l'action des forêts joue un rôle primordial pour la séquestration du carbone. Une étude présentée dans la revue *Nature* illustre ainsi que la déforestation et les nombreux remaniements de la morphologie des paysages terrestres sont responsables d'une perte de plus de 50% de ces potentiels puits de carbone, représentés en grande partie par les arbres (Erb & al., 2018). Deuxièmement, ils sont indispensables pour ce qui est d'assurer la cohésion des écosystèmes. La sauvegarde de la biodiversité terrestre dépendrait

2 Selon plusieurs sources et notamment selon les dossiers de l'organisme Agreste, service public chargé des publications du Service de la statistique et de la prospective du Ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation.

3 Données issues du bilan 2020 sur les Achats de fruits et légumes frais par les ménages français pour leur consommation à domicile.

ainsi à 75% de la forêt, forêt dont l'arbre est le principal constituant (Happe, 2021). En outre, on peut citer parmi la somme des bienfaits dont il est à l'origine : le rôle filtrant et stabilisant de ses racines permettant de prévenir les inondations ainsi que l'érosion ; la barrière physique que constitue sa partie aérienne permet d'endiguer les avalanches et de ralentir la course du ruissellement en cas de pluie diluvienne ; localement, les arbres rafraîchissent l'air par l'ombre qu'ils procurent et par transpiration, principe physiologique de la plante selon lequel, l'eau puisée des racines est vaporisée par les feuilles (Selosse, 2021).

La liste des faveurs dont l'arbre est à l'origine est abondante et les découvertes scientifiques liées à l'élargissement du catalogue ne font qu'accroître la conscience de notre dépendance. Cet éveil par la science a vraisemblablement contribué à la sensibilisation du grand public aux enjeux de protection des arbres, dans un premier temps. En effet, il apparaît que notre survie sur cette planète dépend autant de la conservation de la faune que de la flore. Nous avons compris, bien que trop tard, le caractère indispensable des plantes et plus particulièrement des arbres. Nous leur sommes redevables, bien au-delà des services matériels qu'ils nous ont rendu au cours de l'histoire de l'évolution humaine, car nous leur devons notre survivance. Dans notre histoire de mammifères fragiles et dépendants, se dressent les robustes colosses incubateurs de la faune terrestre, responsables de nombreuses vies. Car la vie telle qu'on la connaît actuellement provient des arbres qui, s'ils ne nous ont pas créés, ont au moins conditionné notre existence. De cette prise de conscience naît une admiration qui peut même confiner à la fascination, chez ceux qui perçoivent le rôle des arbres comme une intervention

surnaturelle. Francis Hallé, biologiste, botaniste et dendrologue français nous en livre une liste des plus suggestives :

« [...] ils sont vivants, beaux, utiles, discrets, robustes, silencieux, autonomes, rassurants, faciles à satisfaire et d'une complète non-violence. » (Hallé, *Du bon usage des arbres*, 2011)

On pourrait également ajouter au tableau leur impressionnante longévité qui pourrait même ne pas connaître de limite. En effet, en dehors d'individus recensés dont l'âge est estimé à plus de cinq mille ans ou de colonies clonales évaluées à plus de quatre-vingt mille ans, de nombreux arbres n'ont tout bonnement pas de « programme de sénescence » (Hallé, *La vie des arbres*, 2011). Cela signifie que certaines espèces auraient la capacité de vivre éternellement, à condition d'être placés dans des conditions favorables de développement et de ne pas subir de dommages liés à des aléas climatiques ou biologiques, et ce de manière perpétuelle. Depuis notre point de vue d'individus humains, bon nombre d'arbres qui préexistaient avant notre naissance nous survivront. Ainsi, les auteurs qui défendent leur cause ne manquent pas de dévoiler leurs sentiments pour ces entités. C'est avec cette phrase plutôt démonstrative que Francis Hallé introduit *La Vie des arbres* :

« Je ne songerai pas un instant à cacher la sympathie que m'inspirent les arbres ni l'admiration que j'éprouve à leur égard depuis très longtemps. » (Hallé, 2011)

Est-ce cette sympathie qui l'a poussé à devenir l'éminent botaniste qu'il est devenu ou bien le contraire ? Tous ces sentiments pour les arbres

découlent probablement d'un processus bien plus complexe qu'une relation de cause à effet. Cependant, il apparaît raisonnable de penser que la conscience de notre dépendance a contribué à la formation d'une dimension affective dans notre relation personnelle avec l'Arbre.

Avec l'Arbre à qui nous sommes tellement liés, fraternellement liés, matériellement, charnellement, passionnément. Avec l'Arbre qui trouve aussi bien sa place au cœur des forêts qu'entre les murs de nos villes. Avec Lui qui interfère dans l'intérêt de tous sans faire cas d'espèce et sans rien recevoir en retour. Ce héros discret aux allures de géant endosse désormais un nouveau rôle : il est à la fois l'objet de la sauvegarde de l'être humain et la substance primordiale essentielle aux autres vies simultanées... C'est la clé de voûte qui réunit les mondes : d'un côté le monde des humains, de l'autre, celui des non-humains.

1.2.2 – L'arbre, un produit culturel à la conjonction des mondes

De par sa nature altruiste et universelle, en tant qu'entité généreuse, clémente, presque magnanime, l'arbre récapitule le monde vivant dans sa totalité. C'est un représentant du végétal exceptionnel qui a visiblement autant à partager avec les autres représentants de son règne qu'avec les animaux et donc les humains. En effet, l'arbre est le seul végétal qu'on humanise volontiers, car il revêt une double dimension : il est à la fois élément de nature et élément culturel par la symbolique dont il fait l'objet. C'est un être taiseux qui s'efface communément devant la présence des animaux qui l'habitent. Dans bien des cas, la culture populaire prête aux arbres des attributs humains comme des sensations, des sentiments, voire même des traits

physiques, les personnifications sont multiples et pluriséculaires. De nombreux auteurs et artistes, inspirés par cette auguste entité, l'animent à leur tour dans leurs réalisations. Tandis que la force bienveillante et attentive des arbres est décrite par Victor Hugo dans le poème *Aux arbres*, Georges Brassens évoque métaphoriquement dans *Auprès de mon arbre* son attachement amical pour un chêne en se revêtant lui-même des attributs sylvestres pour signifier la grande familiarité qui le lie à lui, la parentalité qui existe entre eux :

« [...] *Mon copain le chêne,
Mon alter ego,
On était du même bois
Un peu rustique, un peu brut [...]* »

Cette manière de considérer l'arbre est curieusement en contradiction avec le paradigme de la culture occidentale qui établit un rapport de sujet à objet entre les humains et les non humains. Notre rapport au « non-humain » est fondamentalement différent de celui qu'entretiennent d'autres cultures, comme par exemple, celles de tradition animiste, dans lesquelles le mot « nature » ne semble pas trouver sa place. En effet, on retrouve dans de nombreuses sociétés une manière d'entrevoir les liens avec les non-humains radicalement opposée à la nôtre : chez les Achuars, population amazonienne Jivaro localisée en Amérique du Sud, ils sont considérés comme de véritables « partenaires sociaux » et font donc partie intégrante de la société (Descola, 2005). En Sibérie, chez de nombreux peuples chasseurs, ce sont tous les éléments du paysage qui incarnent des esprits. Des forêts aux rochers en passant par les arbres, toutes ces entités sont susceptibles d'être animées par des esprits. Les arbres, par exemple, « peuvent aussi avoir une âme en propre ou constituer le double végétal d'un humain, ce

qui motive l'interdit de couper les jeunes sujet. », selon Philippe Descola (2005). Si on est bien loin d'une telle vision dans nos contrées occidentales caractérisées par une nette séparation entre tout ce qui concerne l'homme et le reste, on notera tout de même le traitement spécial des arbres qui échappent à l'« ostracisme » cartésien, et qui finalement occupent davantage dans notre univers mental et physique, une place comparable à celle qui leur est donnée dans ces cultures.

Et donc notre lien avec les arbres est redevenu fondamental. Tandis que les (de plus en plus rares) autres êtres vivants sont systématiquement chassés, considérés comme indésirables : rats, cafards, pigeons ou « mauvaises herbes » consciencieusement arrachées, les arbres trouvent leur juste place dans nos milieux de vie. Mais ils sont différents des animaux domestiqués, dépendants des êtres humains, inféodés à des milieux prédéterminés et remplissant des fonctions définies : Conventionnellement, les animaux de compagnie ont une fonction d'accompagnement et leur place est à la maison ; les animaux de la ferme ont une vocation productive et s'élèvent dans des lieux dédiés. Les arbres sont à la fois des êtres sauvages, profondément autonomes et des êtres domestiqués, au même titre que les animaux de compagnie, dépendants de l'attention que l'être humain leur porte. Tout dépend du contexte... Lorsqu'on considère les écosystèmes urbains, grandement dévitalisés, la seule manifestation de vie ostensible, ce sont les arbres. L'image de l'arbre a quelque chose de résolument sauvage, qui échappe à la maîtrise de l'être humain, quand bien même sa nature, sa forme et son implantation sont des variables qui peuvent dépendre du bon vouloir de l'homme, ce que confirment les arbres d'alignement urbain qui ont longtemps subi des

dommages inhérents au fonctionnement des villes : élagages sévères d'un houppier artificiellement rehaussé ou rabaissé, mutilations fréquentes au niveau du tronc, détériorations systématiques des racines aux abords des chaussées et de la voirie... Et voilà que, triomphant de toutes ces attaques, portant cette force de la nature indomptable et éternelle, l'arbre se dresse comme l'oriflamme du monde naturel, le régisseur des réseaux complexes du monde vivant, le bienfaiteur universel au carrefour de la nature et de la culture. L'arbre donne sans rien attendre en retour, il n'y a rien d'équivoque à ce sujet. Henry David Thoreau, naturaliste, philosophe et poète américain, reconnu comme le père de l'écologie moderne, décrivait d'ailleurs ce penchant dans les *Pensées sauvages* :

« Il est pire que rustre, il est criminel d'infliger une blessure superflue à l'arbre qui nous nourrit ou nous ombrage. Les vieux arbres sont nos parents et les parents de nos parents, peut-être. Quand on désire apprendre les secrets de la Nature, il faut mettre en pratique davantage d'humanité que les autres. La pensée que je me volais moi-même en blessant cet arbre ne m'est pas venue à l'esprit, mais j'ai été ému comme si je venais de lancer une pierre sur un être vivant, certes doté de sens moins affinés que moi-même, mais néanmoins un parent éloigné. Voyez l'homme qui abat un arbre pour en acquérir les fruits ! Quelle est la morale d'un tel acte ? » (Thoreau, 2017)

Il s'agit peut-être là de la formulation la plus claire du rôle ambivalent de l'arbre qui est à la fois objet naturel et objet dévoué pour sa « descendance », s'il faut reprendre les termes de l'auteur. Nous sommes tous concernés par l'état de santé des arbres puisque leur vigueur conditionne notre équilibre.

J'emploie volontairement la première personne du pluriel pour parler de ces multiples « descendants » au nombre desquels je me compte : humains, animaux, plantes, champignons et autres organismes dont la survie est conditionnée par la vie des arbres.

Mais malheureusement nous sommes aujourd'hui face à une crise écologique sans précédent à l'échelle de l'humanité, et l'arbre surgit alors dans les discours écologiques en suscitant un regain d'intérêt de la part des médias. Dans la dichotomie opposant nature et culture, il devient désormais fédérateur et finalement objet central de la communication environnementale.

1.2.3 – Redéfinition de la figure de l'arbre au prisme de l'environnement

Reconnu par tous, l'arbre est ce proche parent qui fait la transition entre le monde des hommes et celui de la nature. Il véhicule une image vertueuse qui fait figure d'emblème lorsqu'un message est à faire passer. Les grandes campagnes écologiques exploitent d'ailleurs, de manière récurrente, cette figure, et la proposent comme un poncif des plantations d'arbres. Au-delà du programme de reboisement initié par Wangari Maathai en 2006, avec une même portée environnementale, une multitude de mouvements similaires ont vu le jour. Ces campagnes ont insufflé à de nombreuses entreprises à vocation lucrative cette manière d'agir, si bien que désormais l'écologie s'inscrit comme un produit de consommation. En effet, plusieurs initiatives isolées mettent en place ce genre d'action dans un cadre commercial

avec cette stratégie récurrente du « 1 produit acheté, 1 arbre planté ». Comme si l'arbre seul était la solution à tous les maux et que son action individuelle suffisait à réparer l'ensemble des problèmes environnementaux... Prise de conscience généralisée des secteurs industriels ou *greenwashing*⁴ ? La réponse importe peu dans le cadre de la recherche, mais il est intéressant de constater la multiplication de l'image de l'arbre, utilisée spécifiquement pour son impact sur la pensée écologique. Mais pourquoi l'image de l'arbre est-elle employée préférentiellement pour incarner l'idée de l'écologisme au détriment de tout autre représentant du monde vivant ?

Pour rappel, l'arbre est une notion vague qui englobe de nombreux végétaux d'espèces, de genres, de familles, d'ordres, de classes, voire d'embranchements (qui n'est, pour rappel, que le deuxième niveau de classification systématique, après le règne !) totalement différents. À titre d'exemple, *Ginkophyta*, comprenant *Ginkgo biloba*, *Pinophyta*, regroupant les conifères ou *Magnoliophyta* dont la plupart des feuillus font partie, sont respectivement trois embranchements distincts. Ainsi, l'arbre, si on le considère dans toute sa complexité, n'a ni attache géographique, ni forme, ni couleur, ni odeur particulière si ce n'est les quelques traits qui le caractérisent et dont la définition commune nous informe. « Planter un arbre », n'est pas « planter un chêne », encore moins « planter un chêne pubescent en colline calcaire varoise ». « Planter un arbre » est un axiome dénué de contexte et aussi bien l'action, « planter », que l'objet, « arbre », sont des notions qui peuvent être appréhendées de manière universelle. De cette

4 Selon le *Larousse*, le « *greenwashing* », aussi appelé « blanchiment écologique » ou « écoblanchiment » est « l'utilisation fallacieuse d'arguments faisant état de bonnes pratiques écologiques dans des opérations de marketing ou de communication. ».

généralisation émerge un arbre désinformé parce qu'il n'est pas désigné proprement et en même temps extrêmement informé par l'ensemble de ses représentations *a priori*. Car l'arbre n'est pas seulement un être biologique défini par l'ensemble des espèces qui se rangent sous son nom, c'est également un objet symbolique qui est à la fois le tout et la partie. Du tout, on peut évoquer la part mythique, mystique et poétique : de tout temps l'arbre a été personnifié, chanté, poétisé, loué, glorifié voire même déifié. Ainsi, les représentations actuelles de l'arbre, comme celles que l'on emploie dans l'iconographie écologiste, ou dans le discours des causes environnementales, sont celles d'un être absolu, indéterminé, mais caractérisé par ce qu'il véhicule allégoriquement. Cet « Arbre absolu », pour reprendre l'expression d'Alain Roger (2002), est celui dont les nombreuses images ont une portée universelle. Le message écologique, en particulier, s'est approprié la dimension bienfaitrice de l'arbre, et sa couleur, le vert, se matérialise comme le signe identitaire d'un mouvement d'ampleur internationale. Comme nous avons pu le voir, l'arbre incarne aussi bien l'homme que la nature et le mot « nature » évoque quelque chose d'irréfutablement positif, et vert ; la seule évocation du mot éveille des « affects euphorisants et esthétisants » (Eiznet, 1996). Elle est chargée d'une symbolique forte associant la vie, le renouveau mais aussi « le bonheur de liberté », un système fondamentalement opposé à la vie urbaine et à ses contraintes. Notre société occidentale en a fait un modèle d'idéal, à l'encontre de tous les désagréments quotidiens provoqués par nos vies citadines. Ainsi, l'arbre incarne les mêmes valeurs que la nature, et s'il n'en est pas le synonyme, on pourrait très bien lui en attribuer le symbolisme. Alors peut-on aujourd'hui parler d'écologie sans parler d'arbre ?

En France, les grandes restructurations urbaines ayant eu cours sur la période du second empire (1852-1870), répondent à de nouvelles exigences esthétiques et hygiénistes. L'hygiénisme est un courant de pensée émergeant du milieu médical suite au recul pris sur les conditions d'existence des populations urbaines, vis-à-vis de leur milieu de vie. Au XVIII^e ainsi qu'au début du XIX^e siècle, les villes se révèlent comme des lieux malpropres, à la surmortalité notable et propices au développement de maladies. L'importante densité humaine, signifiée par un entassement des populations, ainsi que la disposition urbaine, considérablement concentrée et enclose, sont considérées par ce mouvement naissant, comme des paramètres favorisant la propagation des contaminations. D'après les recherches initiées par la communauté hygiéniste, la qualité de l'air est décrite comme une composante primordiale pour la conservation de la santé humaine, chose que la morphologie et la topologie des villes médiévales ne favorisaient pas. C'est à cause de « *l'air commun, altéré par la respiration d'une ou de plusieurs personnes renfermées dans un même lieu* » (Chamseru, 1786), que la population urbaine, surabondante, en vient à s'affaiblir. La solution à ces problèmes consiste en un remaniement de l'organisation des villes, mais pas seulement. Les arbres apparaissent comme les agents providentiels d'un air purifié :

« *Des fortifications sont aussi abattues qui vont permettre non seulement d'aérer les villes, mais aussi la création de mails plantés, enjeu important depuis que l'on sait que la végétation est capable de produire ce que l'on n'appelle pas encore de l'oxygène, ce qui constitue donc un facteur d'amélioration de la qualité de l'air. La perception de l'arbre change alors radicalement : autrefois considéré comme*

un facteur d'humidité, donc d'insalubrité, il devient, au contraire, une source de santé. Les lieux privilégiés de plantation d'arbres sont les boulevards, espaces aménagés sur d'anciennes fortifications. » (Barles, 2011)

Le discours médical eut, bien des années après, avec le concours du baron Haussmann, à qui l'on doit les fameuses répercussions sur l'aménagement des grandes villes dont nous pouvons encore aujourd'hui faire l'expérience (voir **Fig. 1**). Dès lors, des créations paysagères désignées comme « espaces verts » se mettent en place et apparaissent comme l'un des principes factuels et fondamentaux de ces restructurations. Toute intervention sur l'aménagement des espaces publics s'accompagne désormais d'arbres qui

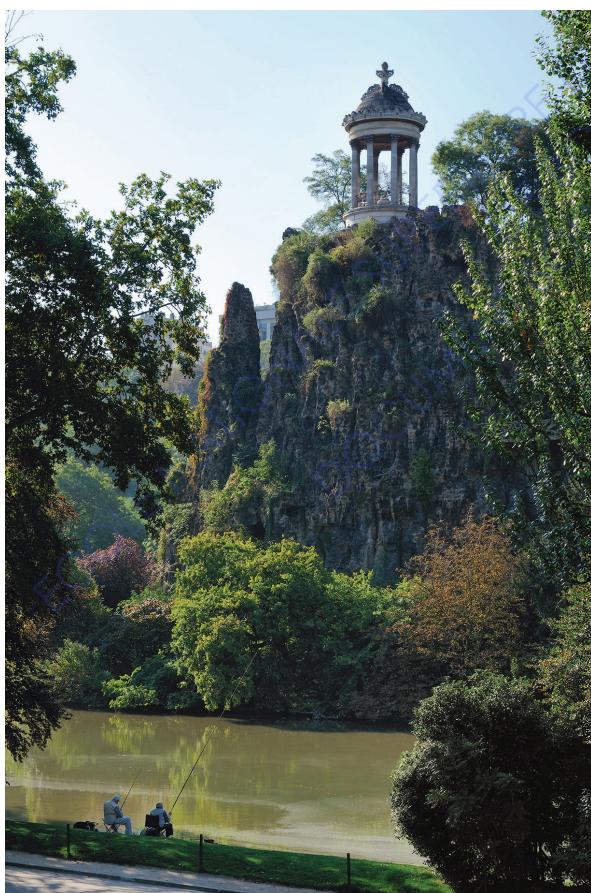


Fig. 1 : Parc des buttes chaumont. Célèbre parc urbain planifié par le Baron Haussmann dans le cadre du développement du réseau de promenades parisiennes.

s'illustrent définitivement comme une figure bienfaisante, synonyme de pureté.

Désormais, l'arbre est bien plus que l'un des multiples objets de l'aménagement urbain, utiles au dessein d'un terreau favorable à la perpétuation de l'espèce humaine. Tandis que l'attention générale se concentre petit à petit sur ces géants discrets, leur disparition se fait préoccupante et de plus en plus d'actualité. Un triste parallèle se produit : tandis que l'arbre a, un jour, participé à ce que nos sociétés perdurent, nos sociétés se doivent désormais de conserver les arbres, sous peine de disparaître comme un seul homme. Ainsi, comme le déclare Hubert Reeves : « *Actuellement, l'homme mène une guerre contre la nature, s'il gagne il est perdu.* »⁵. Peu à peu, on assiste à un changement de paradigme où les arbres ne sont plus de simples objets à préserver dans le but égoïste de nous perpétuer : nous développons progressivement un regard teinté d'affect envers les arbres, ils deviennent de véritables *alter ego*.

5 Message issu d'une conférence menée par Hubert Reeves le 29 avril 2009 et organisée par l'association MBA du Québec.

I.3 – VERS UNE SUBJECTIVATION DE LA FIGURE DE L'ARBRE À MI-CHEMIN ENTRE PARANGON ÉCOLOGIQUE ET ALTER EGO

I.3.1 – Émergence d'une figure tutélaire : l'arbre, objet de la concordance des mondes

L'idéologie véhiculée par l'émergence des mouvements écologiques induit l'apparition de l'intérêt global pour le végétal, tandis que les représentations symboliques positives et pluriséculaires de l'arbre nourrissent le discours et les campagnes de communication des causes environnementales. L'arbre n'est plus seulement un objet utilisé pour sa matière, il l'est également pour son image. L'objectalisation de l'arbre ne dépend plus seulement de son potentiel marchand physique, mais également des significations contemporaines qui lui sont attribuées par le biais du rapport de dépendance que l'humain entretient avec lui. De nombreux auteurs théorisent, discutent, romancent, enseignent à travers les arbres. Cet emblème, allégorie de la nature, est un médiateur entre les mondes : il fait le lien entre scientifique et vulgaire ; naturel et artificiel ; physique et métaphysique ; humain et non-humain ; individu et population.

L'évolution de nos modes de vie affecte profondément nos relations aux non-humains. À mesure de leur expansion, les villes se détachent progressivement des processus qui se jouent au dehors, au-delà des limites des banlieues, dans ces espaces dits « naturels ». Les mécaniques du vivant se muent peu à peu en images, tant le fossé entre les mondes continue de s'échancrer, si bien que notre expérience de la nature se fait graduellement

par le truchement de documents d'information, comme les documentaires télévisuels, les journaux, les livres... Baptiste Morizot (2020) décrit cet état de fait comme « une crise de la sensibilité », où les sociétés humaines sont dissociées du monde vivant. Une « crise de nos relations au vivant » donc. Nos rapports avec lui ne peuvent être placés que sous le signe de la « nature ». En somme, pas de place pour le vivant dans le monde des humains. L'intérêt de la sauvegarde de telle ou de telle espèce se joue par sa dimension « utile », pour l'intérêt matériel ou l'éventuelle source de profit qu'elle représente. Cela implique, comme Baptiste Morizot le décrit, que l'on considère les vivants uniquement comme :

« [...] *un décor, comme une réserve de ressources à disposition pour la production, comme un lieu de ressourcement ou comme un support de projection émotionnel et symbolique.* » (Morizot, 2020)

Cette perte de « consistance ontologique » s'explique par une perte de la dimension affective. L'être vivant cesse d'en être un à partir du moment où il n'est pas considéré par des biais affectifs, où le regard porté sur lui est dénué de sensibilité. Bien sûr, il est « humain » de s'intéresser aux hommes plus qu'à tout autre être vivant, parce que nous avons, assurément, bien plus à partager avec nos semblables. Mais hélas, l'indifférence vis-à-vis des dynamiques du vivant est omniprésente. Cette distanciation induite par la physionomie et la nature des villes, exemptées d'une nature sauvage indépendante des systèmes humains, est une des causes majeures de cette crise. La méconnaissance de ces extériorités en est plausiblement une autre. Il y a un rapport de causalité entre ces deux facteurs, mais l'expérience

et la connaissance liées au monde des vivants peuvent être vécues de manière indépendante vis-à-vis du cosmos urbain. Nous pouvons sortir des villes, aussi bien par des biais physiques que par des biais cognitifs, il ne s'agit pas d'un système clos. En somme, on peut prendre connaissance des processus qui se jouent à l'extérieur des villes sans pour autant en sortir physiquement, par l'intermédiaire de données produites par des « sensibilisateurs » ou des messagers de ces mondes étrangers.

Si aujourd'hui nos sociétés semblent s'organiser autour d'un modèle autoréférent, dont seuls les systèmes humains servent de référence pour la construction de nos structures sociales, la nature et les sujets associés réapparaissent néanmoins progressivement à la vue des hommes et de leurs desseins sous la forme d'un ensemble fonctionnel, dans un premier temps. Ainsi, comme le décrit Alessandro Pignocchi :

« Au prisme de l'anthropologie, la protection de la nature apparaît comme le prolongement, indissociable, de l'exploitation. Dans un cas comme dans l'autre, on attribue aux plantes, aux animaux et aux écosystèmes des fonctions au service des hommes. » (Pignocchi, 2019)

Le concept même de Nature contribue à la dissociation entre le monde anthropique et le monde sauvage (l'ensemble des mécanismes du vivant sans lien avec l'homme et ses influences). Pourtant, nous avons aujourd'hui un besoin vital de revoir nos rapports avec elle, ne serait-ce que pour assurer la pérennité de notre espèce. Ainsi l'arbre,

qui se situe à la jonction entre ces cosmos, a un rôle à jouer qui est déterminant pour ce qui est de rétablir les liens. Dans le but d'une reconnexion entre les mondes, la figure de l'arbre se présente comme l'élément nodal du processus. Peut-être est-ce l'une des raisons du nouvel engouement dont le public fait preuve pour les non-humains et plus particulièrement pour l'arbre ?

L'un des prérequis, dans l'optique d'une réorganisation de notre cosmologie (manière dont nous composons le monde), c'est la prise en compte de l'existence des liens qui existent entre monde anthropique et monde sauvage. L'essor des consciences écologiques a largement participé à la construction de cette représentation, comme le confirme Chantal Aspe :

« Incontestablement, et ce depuis son émergence, la question environnementale est au cœur de la problématique du développement des sociétés dites modernes. Portée par une pensée critique, collective et minoritaire dans les années 1970, elle a progressivement été intégrée dans une logique adaptative d'un mode de développement qu'elle contestait. Cette intégration s'est traduite par l'acceptation généralisée de conduites singulières qui s'accordent avec une éthique qui se veut universelle, celle de la « protection de la planète ». [...] » (Aspe, 2016)

La « protection de la planète » sous-entend la protection de l'ensemble des écosystèmes et donc des biocénoses⁶, dont l'arbre est l'une des figures tutélaires. Ainsi, l'arbre est à la jonction entre objet

6 Selon le *Larousse*, la biocénose se définit comme « l'ensemble des êtres vivants qui occupent un milieu donné (le biotope), en interaction les uns avec les autres et avec ce milieu. (La biocénose forme, avec son biotope, un écosystème.) »

fonctionnel, bien de production, « fournisseur de service » environnemental, et objet symbolique qui assure la concordance des mondes. Toujours est-il que vis-à-vis de ce nouveau regard sur la nature et de fait, sur l'arbre, ce sont les sensibilités qui en viennent à être bousculées. Il apparaît, en effet, un nouveau paradigme associé aux enjeux concernant la protection de la planète, provenant de cette nécessité de préservation de l'arbre et de la nature. Peut-être est-ce la connaissance ou plutôt la prise de conscience de leur existence qui a provoqué l'apparition d'un nouveau regard ? Alors que la « pensée critique » des années 70 était minoritaire, nous pouvons raisonnablement nous demander comment ces nouvelles perceptions, teintées d'affect, ce sont progressivement immiscées dans la conscience collective ?

I.3.2 – Naissance d'une sensibilité : l'arbre, sujet de l'attention. Conséquence d'une évolution des mentalités induite par les découvertes scientifiques

L'empathie que l'homme peut éprouver pour les arbres n'est pas d'aujourd'hui. Je fais notamment allusion à ces arbres-emblèmes que l'on retrouve au centre des communautés restreintes villageoises, pour ne citer que cet exemple. Ces célébrités confidentielles marquent la vie et les coutumes d'un mince échantillon de population. Ils sont l'âme d'un village et accompagnent la vie de ses habitants, des occupations les plus futiles aux grands événements. Ils posent le cadre de vie d'une micro-société parce qu'ils structurent l'espace et se présentent comme les témoins des évolutions existentielles individuelles et collectives. La contribution d'Ada Acovitsioti-Hameau (2010) au *Cahier d'Études n°20* du Groupe d'Histoire des forêts françaises retranscrit précisément cet

attachement particulier. Elle y décrit, par le biais de témoignages, les rapports qu'entretient la population des villages du sud-est de la France avec les arbres emblématiques qui ornent leurs places. Le sentiment qui anime les autochtones pour ces représentants singuliers du monde végétal a tout de la dilection. Lorsque l'un de ces « géants » est abattu, c'est comme si un proche s'en était allé, ce moment est « grave » et « solennel ». La sensation d'avoir perdu un être cher est bien présente et se vérifie également dans les actes :

« Les personnes présentes se découvraient, touchaient les billots, prenaient des photos, racontaient les faits en rapport avec l'arbre. »
(Acovitsioti-Hameau, 2010)

Elle cite Pierre Lieutaghi à ce sujet en signifiant que « *couper l'arbre public* « atteint nos propres racines » », une manière de dire que l'arbre occupe une place fondamentale dans la fondation de nos sociétés, que ce soit à l'échelle d'un village ou bien de l'humanité elle-même.

L'arbre, plus que n'importe quel autre être vivant non-humain, a en effet cette faculté d'accompagner l'homme dans son expérience du temps. Parfois, il est déjà là longtemps avant lui, et y sera encore longtemps après sa disparition, assurant d'une certaine manière la continuité entre les générations. Planté à la naissance, il permet à son « jumeau » de mesurer le temps écoulé et le chemin parcouru. Son feuillage, présent ou absent, de couleur changeante, rythme les saisons et induit, selon, des effets euphorisants, ou au contraire angoissants. Dans la société de la rentabilité, il incarne le temps long et grandit avec calme, détermination, obstination, dans une forme de secret : seules la patience, l'attention amoureuse

et une certaine longévité permettent de percevoir les signes de cette croissance. Certaines espèces emblématiques représentent également certaines localités, comme évoqué au I.1.2. Elles constituent un ensemble de facteurs sensoriels inférant sur la morphologie des paysages. La diversité des couleurs et des formes créent des ambiances de natures très différentes. On peut opposer aux grandes forêts des Landes, à la verticalité graphique et d'un vert singulier, l'aspect ramassé et nuancé des forêts de la Provence calcaire. Le contraste provient avant tout de la tonalité de la végétation en place et plus particulièrement de la nature des arbres et de leur implantation. D'un côté, la forêt monospécifique de pins maritimes, caractéristique des Landes, de l'autre, une forêt ouverte faite d'une diversité arborescente méditerranéenne d'un vert qui tire sur le gris. Il y a également les odeurs, marqueurs de mémoire, qui changent du tout au tout : une pinède en été, un bosquet d'eucalyptus en automne, un taillis de mimosas en hiver ou la sphère parfumée d'un robinier faux-acacia au printemps. C'est en cela que l'arbre est une composante indissociable de la notion de paysage. Ainsi, lui porter atteinte, c'est mettre à mal l'intégrité de tout un complexe socio-écologique, proche de la notion de « paysage ». L'arbre a bien plus à voir avec l'intimité du genre humain qu'on pourrait le croire.

À l'heure de la « crise de nos relations au vivant », l'attachement qu'éprouve l'habitant d'un village pour les arbres n'est pas partagé par les citadins. « En ville », cette perte de sensibilité est induite par une distanciation des choses sauvages. D'arbre, il n'y a que ces entités présentes en alignement, ou au mieux regroupées dans des parcs, et dont la seule fonction serait en premier lieu d'ordre esthétique. Les plus informés auront connaissance de leur fonction avantageuse, en prévision du

réchauffement climatique : ces grands parasols vivants confèrent aux villes une barrière thermique providentielle. Cependant, peu de gens savent que les arbres, en dehors des villes, ont également un rôle à jouer pour ce qui est des enjeux climatiques, aussi bien en espace urbain que partout ailleurs. Avec l'universalisation de la défense de la cause écologique conçue comme une éthique, dans laquelle nous avons tous notre rôle à jouer, il est de plus en plus rare de trouver des personnes qui se sentent non concernées, et encore plus rare des personnes non averties sur les grands enjeux environnementaux. La connaissance du caractère indispensable des arbres se généralise malgré cette cloison contextuelle dont la construction de nos villes est à l'origine. Les convaincus se font un devoir de transmettre ces informations au plus grand nombre. Connaître le fonctionnement des êtres nous rapproche définitivement d'eux. L'abolition des frontières entre les mondes passe donc, avant tout, par une phase cognitive, où la connaissance et la compréhension du vivant sert de point de départ. C'est ce que défendent une majorité d'auteurs de la littérature dédiée à l'arbre. Dans une interview accordée à Richard Powers dans l'émission *La grande librairie*, animée par François Busnel, l'auteur déclare que l'écriture de son livre, *L'Arbre monde*, émerge suite à une prise de conscience individuelle mais d'ordre universel : l'arbre fait partie intégrante de l'histoire de l'humanité. Cet ouvrage qui se veut être un roman recouvre en réalité plusieurs registres et genres littéraires. Selon les mots du présentateur, cet ouvrage est au croisement entre « La fresque historique », le « roman d'anticipation » et « la méditation philosophique ». L'admiration que Richard Powers éprouve pour les arbres n'est pas dissimulée, c'est un *leitmotiv* qu'il avance aussi bien dans l'interview qu'en maintes occurrences dans *L'Arbre-monde*, à commencer par ce titre. Dans

la suite de l'interview, il confie à François Busnel qu'« *il est temps de prendre l'arbre au sérieux pour la première fois* ». Il renchérit en évoquant que « *nous allons devoir révolutionner notre conscience [...] nous ne pouvons pas continuer à vivre une relation avec les non-humains comme nous le faisons actuellement* ». Dans un tout autre registre, le livre de P. Wohlleben, *La vie secrète des arbres*, semble naître de sa fascination pour les arbres et pour les découvertes qui les concernent. Il voit dans ces progrès scientifiques un apprentissage de leur vie secrète, les rendant pour ainsi dire, presque humains. L'auteur s'adresse à un public de novices sur la question, c'est ce qu'il en ressort dans une interview donnée par *Libération* :

« *Quand j'ai commencé à animer des visites guidées, j'abordais des notions trop ardues, je décrivais les arbres sans langage imagé, les gens s'ennuyaient. J'ai appris à parler de façon compréhensible, en faisant appel aux émotions. Et on ne peut comparer qu'avec ce qu'on connaît. Quand je dis qu'une mère-arbre allaite ses plantules grâce à la connexion de leurs racines, chacun comprend.* » (Wohlleben, 2017)

On comprend ainsi que l'objectif est la sensibilisation d'un auditoire déconnecté de la nature et de ses questions. De tels exemples sont nombreux et l'on conçoit bien la portée du message universel que l'arbre véhicule avec ses représentations. De la dépendance et de la fascination naît une certaine dimension affective à l'égard des arbres. En témoigne le tout récent ouvrage d'Alain Baraton au titre plus qu'évocateur : *Dictionnaire amoureux des arbres*. C'est un phénomène tout à fait inédit dans nos sociétés. C'est un fait qui dépasse même la relation de sujet à sujet dans la mutation de nos rapports avec les arbres,

puisque les sentiments sont d'un registre tout à fait différent. Certains n'hésiteront pas à basculer dans l'anthropomorphisme, allant jusqu'à trouver dans les arbres des caractéristiques relevant de l'éthologie humaine. Quelle que soit la formulation ou l'expression, les arbres possèdent cette nouvelle connotation : il deviennent « partenaires sociaux » (Pignocchi, 2019) ! Cette prise en compte, qui est encore loin de faire l'unanimité, se démocratise néanmoins. Cela conduit désormais les élus et autres décideurs politiques à engager, progressivement, des procédures qui vont dans le sens de ce qui est plaidé par ces auteurs : une attention particulière portée sur la « nature » et plus particulièrement sur les arbres, car finalement, « *aimer les arbres, protéger les arbres, quelle différence ?* » (Corvol, 1987).

1.3.3 – Du souci écologique aux enjeux de protection

L'arbre n'a jamais cessé d'être une figure de référence pour l'homme : du fondement des sociétés, des mythes, des religions à notre époque empreinte de syncrétisme culturel, le symbole semble prendre de plus en plus de poids, tant ses représentations se multiplient aujourd'hui. Force est de constater qu'à s'immiscer dans les sphères de la sensibilité à l'égard du plus grand nombre, l'arbre s'est frayé un chemin jusqu'en politique. En effet, par son statut d'ambassadeur de la nature, l'arbre s'est progressivement implanté dans le discours de nos représentants comme l'un des objets de la résolution des problèmes écologiques. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, la protection des arbres et plus précisément, la protection des arbres en ville, ne dépend pas seulement du fait qu'ils soient de grands « fournisseurs de service écosystémique ». Comme

le précise Nathalie Blanc :

« *La protection de l'arbre n'est pas uniquement décorative : elle relève d'une représentation de l'arbre comme sujet vivant et sensible.* » (Blanc, 2004)

On n'évoque que depuis très récemment, la dimension patrimoniale des arbres. Selon la première définition du terme, le patrimoine serait le « bien que l'on tient par l'héritage de ses ascendants » (Larousse en ligne, s.d.). Si l'on considère l'arbre comme un bien commun, il peut tout à fait convenir à cette définition. Cela équivaut à considérer l'arbre comme un objet que l'on se transmet de génération en génération et dont la jouissance matérielle reviendrait de droit à la communauté. On retrouve ce terme dans les écrits des grands organismes de gestion des forêts, dans les Codes qui régissent nos lois, dans la bouche des personnalités politiques. Par exemple, l'article L350-3 du Code de l'environnement au titre des paysages, fait avant tout état du caractère utilitariste de l'arbre tout en le qualifiant de patrimonial. Il est spécifié que « *les allées d'arbres et alignements d'arbres qui bordent les voies de communication constituent un patrimoine culturel et une source d'aménités, en plus de leur rôle pour la préservation de la biodiversité et, à ce titre, font l'objet d'une protection spécifique.* ». La préservation des arbres apparaît ainsi comme le produit d'un consensus, qui voudrait que leur présence constitue une source d'agrément, parce qu'ils sont beaux, grands, verts ou agréables par les effets qu'ils produisent. Cependant, s'ils deviennent indésirables, en étant susceptible d'entraver l'édification des infrastructures ou en représentant un danger pour l'homme, aucune concession ne sera faite pour ces objets patrimoniaux là. Pourquoi contourner un arbre alors qu'on peut tout

simplement le supprimer ? L'arbre se plie bien plus volontiers aux exigences humaines que l'inverse...

La raison principale pour laquelle nos villes restent arborées, c'est que les arbres sont à l'origine de nombreux bienfaits. Si les campagnes de reforestation ont eut autant de succès et que nos paysages s'en retrouvent profondément marqués, c'est probablement pour les mêmes raisons. Le fait de considérer les arbres comme des objets utiles et nécessaires à notre longévité, voire à notre survie, a peu à peu permis la mise en place de nombreuses lois permettant leur protection. Le fait de considérer les arbres comme des sujets, participant à la composition des mondes, ou autrement dit, comme des êtres faisant partie intégrante d'un système non hiérarchisé du monde vivant, a permis de reconsidérer les liens qui nous unissent, dans une attitude conjuguant bienveillance et déférence. C'est peu ou prou ce que défend Francis Hallé par son allocution livresque aux élus français : *Du bon usage des arbres*. L'auteur use du prodigieux catalogue des propriétés « sensationnelles » que peuvent avoir les arbres pour inciter ses interlocuteurs à penser de manière moins utilitariste, dans l'espoir de faire naître (peut-être) en eux, les mêmes sentiments qui l'animent. Il y décrit tout ce qu'il peut y avoir d'étonnant voire de spectaculaire chez les arbres, l'âge inconcevable de certains individus, la taille démesurée de telles espèces, le fonctionnement biologique incroyable des arbres colonnaires ou encore la surprenante capacité qu'ils ont à communiquer entre eux... Ce discours emphatique, teinté d'une admiration qui invite à la vénération, est probablement construit pour pouvoir susciter l'admiration ou au moins un intérêt sensible chez le lecteur. En même temps, qui ne s'émerveillerait pas en découvrant ces faits plus stupéfiants les uns que les autres ?

CONCLUSION DE PARTIE

L'arbre est un complexe. Il accepte de nombreuses définitions par la diversité qu'il incarne. Il revêt de nombreuses figures, fruits d'une histoire édifiée en commun avec les Hommes aux origines de l'humanité. C'est la clé de voûte qui unit les arches du monde humain et du monde non-humain, de la culture et de la nature. De fait, il s'est présenté comme la juste figure tutélaire des mouvements écologiques, agissant comme un passeur entre les cosmos, sans cesse convoqué parce qu'il représente le dénominateur commun de la vie terrestre dans son ensemble. Son image répond désormais à celle de l'ambassadeur, incarnation de l'image de la nature aux yeux des hommes, ayant pour mission de préserver ce qu'il reste de vie, face aux terribles conséquences d'une crise écologique que nous avons nous-même provoqué. Peu à peu, l'arbre s'est réaffirmé comme un sujet à part entière

dans la composition de notre monde. Notre cosmos anthropocentré reste, malgré tout, le paradigme en vigueur au yeux de la majorité. Le fait de concevoir l'arbre comme un individu faisant partie intégrante de ce cosmos élargit la dimension exclusive du regard de l'homme pour l'homme. L'arbre ne sert plus les intérêts de l'homme parce que c'est son rôle fondamental, l'arbre sert les intérêts de l'homme parce qu'il entretient avec lui des relations d'un tout nouveau genre : celui d'une relation de sujet à sujet. Nous pourrions nous demander si cette transition de la pensée contemporaine est effectivement liée à l'apparition de l'environnementalisme ou si elle provient d'autres processus. Est-ce que finalement, l'actuelle tendance à l'adoration vis-à-vis de l'arbre ne proviendrait pas d'un regard, braqué sur un instant précis du passé, où les hommes et les arbres entretenaient pleinement ce genre de relation, dans un univers d'échanges entre humains et « partenaires sociaux » non-humains?

II – DU COMPLEXE DE L'ARBRE : DÉFINITION D'UNE ENTITÉ PAR LES PRODUITS CULTURELS À L'ORIGINE D'UN PHÉNOMÈNE

II.1 – LES REPRÉSENTATIONS CONTEMPORAINES DE L'ARBRE SONT LE FRUIT D'UNE HISTOIRE COMPLEXE ET INTEMPORELLE

II.1.1 – L'arbre est-il inscrit dans nos gènes ?

Vouloir retracer toute la généalogie qui relie l'homme à l'arbre, des fondements de nos sociétés jusqu'à nos jours, relève de la gageure. L'homme entretient avec l'arbre un lien métaphysique, qui dépasse l'image éculée de l'arbre-objet, conception communément admise depuis l'avènement de la révolution industrielle. Du balbutiement de l'écriture jusqu'à la retranscription des grands textes religieux, l'arbre revêt une importance cruciale dans la manière dont se sont fondées nos sociétés. Il est avant tout un symbole, si ce n'est le symbole universel par lequel on pourrait réunir toutes les

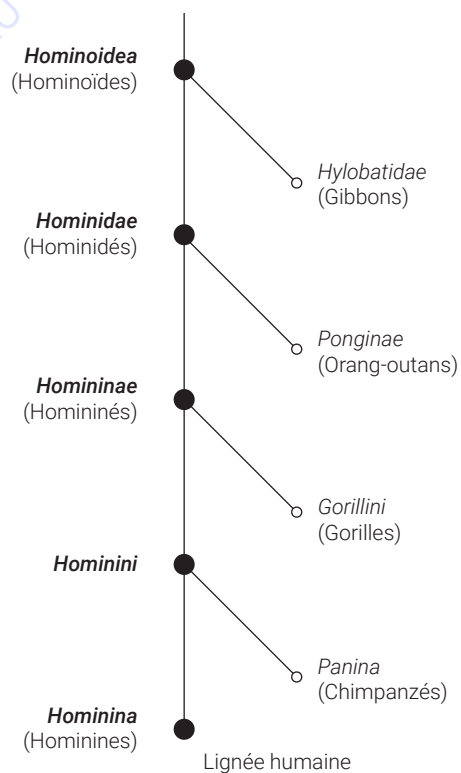


Fig. 2 : Représentation schématique de la classification phylogénétique conduisant à la lignée humaine.

mythologies et toutes les religions. Bien que les rapports entre l'homme et les arbres aient connu de nombreuses perturbations, ces derniers demeurent cette entité structurante par laquelle nous sommes tous connectés. Pour le comprendre, il nous faut revenir aux origines de l'Homme en tant qu'espèce, sur ce qui a contribué à façonner nos êtres de manière plus prosaïque.

L'analyse anatomique d'*Orrorin tugenensis* par D. Gommery et B. Senut (2006) a montré un lien entre le mode de vie arboricole et la présence du pouce opposable chez les hominines⁷. Aussi appelé « homme originel », *Orrorin tugenensis* ne possède pourtant pas de lien phylogénétique avéré avec le genre *Homo* (voir **Fig. 2**). Cela dit, les nombreux points communs qui nous rapprochent de cette espèce ayant foulé la terre il y a de cela 6 millions d'années, laissent à penser qu'il s'agit d'un de nos lointains ancêtres. Cependant la question n'est pas celle du débat de la lignée, mais bien de l'origine du caractère opposable du pouce. Cet article scientifique attribue cette caractéristique anatomique au mode de vie d'*Orrorin*, qui se déplaçait principalement dans les arbres et dont la bipédie n'était que très ponctuelle. La main aurait alors été employée comme une « pince » dont le pouce aurait permis la préhension palmaire, facilitant le déplacement dans les arbres, et non dans le but de manipuler ou de fabriquer des outils, comme la quasi-totalité des articles scientifiques le décrivait jusqu'alors. Ainsi, la manière dont nous manipulons les outils et dont nous avons

évolué à travers la lignée *Homo* ne serait qu'une des conséquences d'un mode de vie originellement arboricole ? Cette question reste ouverte !

L'histoire évolutive de la lignée humaine est un domaine complexe, constamment remis en question au fil des découvertes et dont chacun des nœuds qui la composent mérite bien plus d'analyse qu'un simple paragraphe. Ceci étant, si le rapprochement entre *Orrorin* et *Homo* n'est pas un fait établi, il est cependant communément admis que ces deux genres proviennent d'un même ancêtre commun arboricole. Bien qu'il soit imprudent de le nommer précisément, toutes les études convergent vers un lointain parent dont le mode de vie aurait façonné la structure anatomique d'un groupe de primates, bien plus vaste que les hominines dont nous parlons. Les controverses et les bouleversements issus de la sphère paléo-anthropologique sont nombreux et récurrents. C'est donc avec précaution que je me dois de présenter cet ancêtre de l'homme moderne comme presque assurément arboricole, dans un ensemble que l'on appelle celui des hominoïdes, autrement dit, des primates dépourvus de queue. Mais à trop s'étendre, on en perd notre objectif et la question qu'il convient de se poser est : l'homme est-il réellement impacté, dans les liens qui le rattachent aux arbres, par des configurations anatomiques issues d'un mode de vie pratiqué par ses ancêtres ? Pour Jacques Tassin, « nous vivons dans la mémoire de mondes anciens intimement peuplés d'arbres » et « nous sommes restés des êtres constitutivement

7 Les hominines ou *Hominina* sont les représentants d'un embranchement particulier de la lignée évolutive correspondant à la lignée humaine (*Homo*, plus genres éteints tels que *Australopithecus* ou *Orrorin*). Ils ne doivent pas être confondus avec les hominidés ou *Hominidae* (famille de primates simiiiformes regroupant les genres actuels *Pongo*, *Gorilla*, *Pan* et *Homo*, ainsi que d'autres genres éteints), les homininés ou *Homininae* (sous-famille rassemblant les genres hominoïdes tels que *Gorilla*, *Pan* et *Homo*, plus genres éteints) ou encore les *Hominini* (tribu formée du genre *Pan* et *Homo*, plus genres éteints).

arboricoles » (Tassin, 2021). Pour l'écologue, notre lien primitif à l'arbre se perpétue également dans un état immatériel qui a voir avec le spirituel, en raison du contact prolongé que notre lignée a pu avoir avec l'arbre : « *Ce qui vaut pour le corps vaut aussi pour l'esprit* ». Claudine Cohen, quant à elle, introduit son ouvrage *Nos ancêtres dans les arbres* par cette phrase : « *Nos ancêtres humains n'ont jamais habité dans les arbres* » (Cohen, 2021). Son point de vue de paléontologue, historienne et philosophe, tient à distance l'homme moderne des mœurs arboricoles de ses aïeux pour une raison simple : ce qui caractérise l'homme et qui le différencie des autres primates provient précisément de cette divergence concernant son mode de vie. Cette rupture avec les arbres a justement permis un développement privilégié de la bipédie due à un redressement de la stature. Dès lors, tout ce qui caractérise le développement de l'homme et la mise en place des systèmes humains (tels que les industries lithique et osseuse au paléolithique, suivies par l'agriculture ou la mise en place des villes au néolithique), constitutifs de la mise en place de nos sociétés, est la conséquence de cette rupture avec les arbres. Dans ce cas, et bien que notre anatomie ait été – à un moment donné – forgée par les arbres, peut-on affirmer que notre rapport actuel à l'arbre provient de l'héritage de notre lignée en raison de sa relation comportementale avec celui-ci ? Pour entrevoir un début de réponse, l'étude de données vérifiables, issues de l'Histoire de nos sociétés actuelles, reste la meilleure alternative.

II.1.2 – Au fondement des récits et des mythes

L'arbre semble occuper une place prépondérante dans l'Histoire de nos sociétés qui se situent en continuité avec le passé et qui sont héritières d'une

tradition fondée sur des récits et des mythes. En effet, on retrouve l'arbre dans de multiples récits fondateurs, à l'origine de nombreuses cultures. Dans la culture judéo-chrétienne dont la force de l'héritage, bien qu'en déclin, est profondément ancrée dans nos mœurs occidentales, l'arbre s'illustre par deux fois dans l'introduction à l'Ancien Testament, à travers les métaphores de L'Arbre de Vie et L'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal. Ils apparaissent lors du second récit de la Création dans le deuxième chapitre de la Genèse. Ces arbres et les fruits qu'ils portent ne sont pas précisément déterminés, aucune espèce ne les définit, ils ne sont qu'allégorie. Comme leur nom l'indique, l'Arbre de Vie se présente littéralement comme l'arbre qui procure la Vie, et l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal représente la connaissance absolue, précisément comme une antithèse à la figure du premier arbre : « *L'Éternel Dieu donna cet ordre à l'homme : Tu pourras manger de tous les arbres du jardin ; mais tu ne mangeras pas de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras.* » (Genèse, 2.16 – 2,17). Synonyme de mort, l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal s'oppose bien à l'Arbre de Vie. L'arbre pourvoyeur de la vie et de la mort est un objet ambivalent crucial, si bien qu'il en est devenu un sujet généreusement représenté dans une grande diversité de contenus héritiers de la tradition judéo-chrétienne, notamment dans les sujets médiévaux. Ce qu'il représente suppose de nombreux symboles et par conséquent favorise les analogies que l'on retrouve dans un grand nombre d'œuvres d'art de la période, extrêmement influencée par la culture biblique (Van Den Abeele, 2003). Les commentateurs, héritiers du texte sacré se sont chargés d'attribuer une image à ces arbres, notamment celui de la Connaissance du Bien et du Mal. Il s'est matérialisé par le biais de

diverses espèces précises comme le figuier dans la tradition juive, le citronnier dans l'art juif, la vigne dans le premier art chrétien (par relation d'analogie avec le sang du Christ), le cerisier ou encore le palmier dattier (Wajeman, 2007). Cependant, l'image retenue est celle du pommier comme en témoignent de nombreuses représentations picturales provenant du Moyen-âge et fortement influencées par la tradition chrétienne occidentale. En effet, par une démocratisation du latin comme langue officielle de l'Église catholique romaine durant l'ère médiévale, il n'aura pas fallu longtemps pour que le terme *malum*, la « pomme », soit rattaché à son homonyme parfait désignant le « mal ». Le bouddhisme se présente également comme l'un des cultes dont l'arbre fait partie des fondements. Le Bouddha aurait atteint l'éveil, la *Bodhi* (sanskrit), sous un arbre particulier, un figuier des pagodes, dont le nom binominal rattaché à l'espèce, *Ficus religiosa*, témoigne de la dimension sacrée dont cet arbre fait l'objet. L'Arbre de la *Bodhi*, identifié comme un individu bien vivant, localisé à Bodhgaya, en Inde, est aujourd'hui visité et vénéré par de nombreux pèlerins de la religion bouddhiste. Les graines de l'Arbre ont été disséminées un peu partout à la suite des pèlerinages, perpétuant la vie et l'idée même de l'être sacré.

Ainsi, chacune de ces deux religions se voit dotée de symboles provenant d'arbres spécifiques : l'idée du péché originel se matérialise ainsi par une pomme rouge identifiable comme le fruit défendu ; la feuille du figuier des pagodes est devenue un symbole religieux à part entière. Dans les deux cas présentés ici, l'arbre est un objet associé à la construction d'un récit religieux, il ne fait pas l'objet d'un culte à part entière. Certaines images de l'arbre vont au-delà du simple objet constitutif d'un récit global : il peut être un hôte habité par un esprit,

un Dieu à part entière voire même une entité plus grande encore. Dans le sud du Togo et du Bénin, en Afrique centrale, s'étend une aire culturelle appelée Aja-Tado où est pratiqué le *vodun*. Il s'agit d'un culte animiste, toujours pratiqué à l'heure actuelle. Cette croyance s'appuie sur l'opinion selon laquelle les plantes abriteraient des *vodun*, des esprits divinisés. Bien que de nombreuses espèces végétales soient capables de les accueillir, certaines d'entre-elles se distinguent néanmoins. Les manifestations surnaturelles surviennent effectivement chez certains arbres spécifiques à savoir l'Iroko (*Milicia excelsia*) ou le baobab (*Adansonia digitata*) (Juhé-Beaulaton, 2006). Au-delà des esprits, l'incarnation de divinités sous forme d'arbres est récurrente dans les religions et mythologies. On trouve par exemple : les nymphes Dryades et Hamadryades de la mythologie grecque ; La déesse Hathor de la mythologie égyptienne, qui en plus d'être incarnée par une vache ou par une femme à cornes surmontée d'un disque solaire, est parfois représentée par le figuier sycomore, symbolisant le monde des défunts ; L'esprit Nang Ta-khian habitant les arbres dans le folklore thaïlandais...

Cependant, l'arbre auquel on attribue le plus d'importance, toutes religions ou mythologies confondues, c'est l'arbre-monde. L'arbre-monde est un objet transculturel qui apparaît de manière asynchrone et atemporelle. Les figures les plus connues sont celle du Kien Mou, en Chine et celle d'Yggdrasil dans la mythologie nordique, bien qu'elles soient également présentes en Mésopotamie, en Sibérie chez les Yakoutes, en Amérique chez les Mayas ou encore en Nouvelle-Zélande chez les Maoris. Ce sont des entités qui se matérialisent comme des ersatz d'univers, comprenant aussi bien les humains, le monde physique dans lequel ils vivent et le monde

métaphysique dont ils sont à l'origine. Yggdrasil embrasse donc, avec branches et racines, les neufs royaumes de la mythologie scandinave, dans lesquels coexistent à la fois les hommes et les Dieux. L'effondrement d'Yggdrasill est synonyme de la fin du monde, puisque l'arbre-monde est la structure même de l'univers (Boyer, 1992).

Tous les arbres dont nous parlons ici agissent systématiquement comme des intermédiaires, des passeurs : Les arbres de la tradition judéo-christiano-islamique transmettent, par l'allégorie qu'ils incarnent, l'une des valeurs fondamentales de la religion qui est la distinction entre le bien et le mal ; l'Arbre de la Bodhi, parce qu'il est à la fois unique et multiple joue le rôle de représentant de l'enseignement de Shakyamuni, chef spirituel du bouddhisme ; Yggdrasil est un pont entre les différents mondes de la mythologie nordique :

« *Yggdrasil fait la liaison, comme on l'a dit, entre domaines respectifs des morts, des géants, des hommes et des dieux.* » (Boyer, 1992)

Certains arbres de la culture *vodun* sont les supports physiques de certaines manifestations surnaturelles et agissent donc en tant qu'intermédiaires entre le monde physique et le monde métaphysique... Un second point commun semble également rapprocher tous ces arbres : ils jouent le rôle d'une entité neutre, muette, souvent associés à des figures non-humaines subsidiaires. Dans la plupart des cas, et puisque l'arbre est un organisme à la nature mutique, son fonctionnement symbolique est assuré par le truchement de la figure animale. Si l'arbre de la connaissance du bien et du mal porte le fruit du péché originel, c'est le serpent qui pousse Ève à le consommer. Dans la chrétienté, l'arbre s'illustre également associé avec d'autres

animaux, comme avec le rameau d'olivier, symbole de paix, ramenée à l'Arche par l'intermédiaire d'une colombe. Si l'Arbre de la *Bodhi* existe et qu'il a pu assister à l'éveil du Bouddha, c'est parce que c'est l'une des réincarnations passées de Bouddha lui-même qui en est à l'origine. Selon l'un des 547 textes des Jatakas, récits qui relatent les vies antérieures de Shakyamuni, c'est une perdrix qui aurait semé, à partir de ses excréments, les graines de l'arbre vénéré (Tittira-Jataka n°37). L'arbre monde, Yggdrasil, signifiant littéralement « coursier du Redoutable », et par déduction « cheval d'Odin » est lui-même habité par d'importantes figures animales, qualifiées de créatures de la mythologie nordique complétant la formation du cosmos : Heidrun (une chèvre) ; Ratatosk (un écureuil) ; Vidofnir (un aigle) ; Vedrfölnir (un faucon) ; etc.

Si le règne végétal occupe une place importante dans le fondement des historicités et des récits, l'arbre semble jouer un rôle fondamental et décisif. Il n'est pas seulement un passeur entre le monde humain et le monde des non-humains, il joue également le rôle d'intermédiaire entre le monde réel et le monde spirituel puisqu'il convoque une dimension métaphysique que l'on ne saurait nier. Bien que les manières de le représenter et de l'appréhender soient différentes, l'arbre est un point de départ commun à de nombreuses cultures, et pas seulement dans notre cosmos occidental. Les arbres ne sont peut-être pas inscrits physiquement dans nos gènes, mais notre appréhension fondamentale du monde est conçue, en grande partie, à partir de nos relations avec eux. Il en demeure vraisemblablement une trace qui se prolonge à travers les âges par le biais de nombreuses manifestations, dont les plus significatives furent les représentations picturales produites entre la Renaissance et l'ère moderne.

II.1.3 – L'arbre comme substance primordiale et indissociable des complexes socio-écologiques

Si l'on devait désigner un objet comme substance fondamentale et archétypale de la notion de paysage, l'arbre serait probablement l'élément le plus approprié. La dimension morpho-esthétique que véhiculent les arbres est un indicateur important d'une temporalité et d'une identité territoriale. Le cycle des saisons marque la végétation et la nature de cette dernière aide à la description des paysages vernaculaires. Le végétal a cette capacité de transmettre certaines images en fonction de sa nature. Les alignements de palmiers présents sur les côtes françaises méditerranéennes convoquent un imaginaire émerveillé teinté d'exotisme. Ils rappellent inévitablement d'autres paysages connotés dont les représentations stéréotypées évoquent vacances, loisirs et repos, comme l'état doré de Californie ou les oasis des déserts. Quoi de mieux comme analogie pour des villes à vocation touristiques telle que Banyuls-sur-Mer, La Grande-Motte, Sausset-les-Pins, Hyères, Saint-Tropez ou Antibes ? Cette adhésion à l'idée selon laquelle les arbres sont des vecteurs d'identités paysagères, est unanimement partagée par les artistes de tout temps, notamment chez les peintres et les écrivains. En peinture, la présence d'arbres ne provient jamais d'une intention innocente. Les essences choisies par les peintres révèlent certains desseins loin d'être anodins. Dans la *Lettre sur le paysage en peinture*, François-René de Chateaubriand décrivait déjà cet exemple :

« Il n'est pas indifférent de peindre dans un paysage, par exemple, des chênes ou des saules, les chênes à la longue vie, durando saecula vincit, aux écorces rudes, aux bras vigoureux,

à la tête altière, immota manet, inspirent sous leurs ombres des sentiments d'une tout autre espèce que ces saules au feuillage léger, qui vivent peu et qui ont la fraîcheur des ondes où ils puisent leur sève [...] » (Chateaubriand, 1785)

Les arbres revêtent une dimension symbolique indéniable. Peindre un pin ou un olivier ne véhicule pas les mêmes significations. L'arbre est un motif à part entière de la production picturale, c'est un élément mimétique du paysage. Sa présence induit, par relation d'analogie, une part importante des paramètres d'un paysage donné.

L'arbre s'affiche effectivement dans la majorité des peintures de paysage, tous temps confondus. Il est apparu comme un objet capable de contextualiser l'être humain dans le paysage où il évolue. Il décrit par exemple le rapport d'échelle qui existe entre les personnages d'une scène et la nature qui les entoure. Dans *Les Saisons*, ensemble de tableaux réalisés par Nicolas Poussin entre 1660 et 1664, les arbres établissent les paramètres du cadre dans lesquels se jouent les différentes scènes relatives aux saisons (voir **Fig. 3**). Ils sont les indicateurs d'une temporalité précise : celle des saisons, mais donnent surtout la mesure des personnages vis-à-vis de leur environnement. Les arbres occupent ainsi une part importante de chacune des toiles, excepté dans *L'Hiver* ou *Le Déluge*, où les arbres morts sont réduits à l'état d'arbrisseaux, dépourvus de feuilles et de couleurs. Les peintures de Nicolas Poussin présentent généralement la confrontation des hommes avec les arbres. S'en suit, inévitablement un jeu de comparaison entre le cycle des saisons et les périodes de la vie humaine. Vers la fin du XVIII^e siècle, l'arbre ne se contente plus d'accompagner le sujet des œuvres, il en devient le personnage principal... L'un des peintres



Fig. 3 : Nicolas Poussin. *Les saisons*, 1660-1664. Ensemble de peintures à l'huile représentant chacune l'une des quatre saisons. De gauche à droite et de haut en bas : *Le printemps*, *L'Été*, *L'Automne* et *L'Hiver*.

les plus prolifiques en la matière est Caspar D. Friedrich, artiste majeur du romantisme allemand. Les *Chênes sous la neige*, constituent un ensemble de peintures dont le sujet unique du tableau est un arbre, seul, isolé et centralisé du point de vue de la composition (voir **Fig. 4**). Ces peintures rompent avec l'académisme, caractérisé par une hiérarchie des genres où les paysages sont par ailleurs considérés comme le moins noble d'entre eux : le travail d'atelier était privilégié par rapport au travail en plein air, et surtout la préférence pour les sujets historiques ou mythologiques était omniprésente. Le chêne est un symbole de la culture germanique, il est l'emblème d'une même lignée ethnique agrégée par de multiples attributs tels que la langue, les mœurs ou la religion (Dumas, 2002). Les formes tortueuses que dessinent les branches sinueuses

de ces chênes traduisent toute l'expressivité du peintre... L'arbre figure alors un nouvel univers empreint des émotions de l'artiste. Le message qu'il véhicule par le biais de ses représentations est rattaché à des symboles – en l'occurrence, ceux de la tradition culturelle germanique – il se matérialise une nouvelle fois, comme un médiateur entre nature et culture. Ainsi, l'arbre s'est imposé comme l'un des sujets favoris de la mouvance lyrique du romantisme, et c'est parce qu'il est un objet trivial de prime-abord. Car quoi de plus commun qu'un arbre ? Comme dirait Roland Barthes :

« Un arbre est un arbre. Oui, sans doute. Mais un arbre dit par Minou Drouet, ce n'est déjà plus tout à fait un arbre, c'est un arbre décoré, adapté à une certaine consommation, investi de

complaisances littéraires, de révoltes, d'images, bref d'un usage social qui s'ajoute à la pure matière. » (Barthes, 1957)

L'arbre a cela d'universel qu'il est connu de tous et les images qu'il renvoie le sont également. Pourtant, il peut véhiculer, par ses déclinaisons, de nombreuses significations d'ordre bien plus spécifiques, car chaque culture a ses propres images et chaque être possède une mythologie qui lui est propre. En résumé, les peintures d'arbres ont bien plus à voir avec les systèmes humains qu'avec les systèmes naturels puisqu'elles sont le fruit d'une transformation opérée par la main d'un artiste, possédant une histoire et une culture qui lui appartiennent.

Je clôturerai cette partie par une citation de Cézanne qui, à mon avis, résume bien cette idée :



Fig. 4 : Caspar David Friedrich. *Eiche im Schnee* (Chêne sous la neige), 1827-1828. Huile sur toile (44 x 34,5 cm).

« Qu'est-ce qu'il y a de commun entre un arbre et nous ? Entre un pin tel qu'il m'apparaît et un pin tel qu'il est en réalité ? Hein, si je peignais ça... Ne serait-ce pas la réalisation de cette partie de la nature qui tombant sous nos yeux nous donne le tableau ? Les arbres sensibles !... Et dans ce tableau n'y aurait-il pas une philosophie des apparences plus accessible à tous que toutes les tables de catégories, que tous vos noumènes et vos phénomènes ? On sentirait en le voyant la relativité de toutes choses à soi, à l'homme. » (Cézanne cité dans Gasquet, 1926)

Le tout pour la partie, la partie pour le tout... L'arbre se profile comme l'intermédiaire désigné entre les émotions de l'artiste et la figure archétypale de la nature. En somme, l'arbre qui est partie intégrante des complexes socio-écologiques, en est également le produit. Aujourd'hui, la montagne Sainte-Victoire est devenue un paysage emblématique de la Provence. Les œuvres de Cézanne sont à l'origine de cette reconnaissance et les paysages doivent désormais correspondre à l'image dont le peintre est à l'origine. La conservation de l'intégrité de ces paysages est devenu un enjeu crucial, si bien que lorsqu'un incendie a ravagé la végétation du massif, il aura été restauré de sorte à coïncider, à nouveau, avec ce que les tableaux représentaient comme essences végétales (Roger, 1987). D'une appréhension communiquée par le regard de l'artiste et donc par ce que représentent ses toiles, l'approche sensible des paysages s'est traduite dans la réalité des lieux. C'est ce que Alain Roger distingue par deux types d'interventions artistiques : l'artialisation *in visu* et l'artialisation *in situ*.

II.2 – DES NOUVELLES REPRÉSENTATIONS DE L'ARBRE

II.2.1 – L'arbre comme produit de l'homme et de la nature

Les représentations de l'arbre dans les arts sont nombreuses, c'est l'un des sujets les plus représentés par les artistes de tout temps. C'est un type d'artialisation *in visu*, comme le décrit Alain Roger (2002) qui nous « impose » un certain regard sur l'arbre avec des dimensions esthétique, symbolique et pourquoi pas didactique, résolument subjectives. Lorsqu'un arbre est reproduit, il s'agit d'une vue de l'esprit, opérée par des choix qui sont imposés par un auteur. L'autorité, c'est la souveraineté du créateur sur le produit de son imagination. Tout créateur possède une ascendance sur ce qu'il crée. L'un des exemples les plus parlant est celui du peintre ou du photographe qui, pour saisir l'arbre en toutes mesures, pour capter sa majesté et sa stature, chercheront le meilleur point de vue, la meilleure exposition pour décrire leur sujet. Goethe évoque ce même exemple dans *Maximes et Réflexions* :

« En supposant que l'objet soit donné, que ce soit, par exemple, le plus bel arbre d'une forêt reconnue comme le type le plus parfait de son espèce ; maintenant, pour métamorphoser cet arbre en son image, je tourne autour de lui, je cherche à le saisir par son plus beau côté, je me place à une distance convenable pour le voir parfaitement dans son ensemble, j'attends un jour favorable ; et, après tout cela, croyez-vous que beaucoup des choses qui appartiennent à l'arbre réel soient passées sur le papier ? » (Goethe, 1833)

Les représentations artistiques que l'homme fait de la nature n'en sont que des imitations idéalisées et ne décrivent en rien ce que la nature est dans toute sa complexité et avec toutes les interactions qu'elle implique. Considérer l'arbre *in visu*, signifie l'appréhender par le regard et, plus précisément, à travers un regard orienté par les décisions du créateur de la reproduction de l'objet. Pour reprendre la formule d'Alain Roger, un autre type d'artialisation existe, celui qui concerne la production de l'œuvre ou du moins, d'un processus créatif, dans le lieu où se trouve le sujet. Il s'agit de l'artialisation *in situ* qui, dans le cas de l'arbre, correspond au travail du forestier sur l'architecture même des arbres et par extension des forêts. Dans l'absolu, la conformation des arbres qui nous environnent est presque exclusivement voulue et maîtrisée. À proximité des infrastructures humaines, les tailles des arbres répondent à de multiples fonctions inhérentes à des usages ou à des besoins divers. La loi contraint les services publics d'espaces verts ou les propriétaires privés à implanter ou à tailler leurs arbres selon différents cas de figure : à proximité des réseaux de distribution d'énergie ou de voie départementale (Arrêté du 30 mars 1967), à proximité des canalisations publiques d'eau ou d'assainissement (Art. R152-2 du Code rural), à proximité d'une limite mitoyenne (Art. 670 à 673 du Code civil), à proximité du domaine public dans le cadre domaine privé (Art. R*116-2 du Code de la voirie routière), etc. Ainsi, dans cette situation, peu voire pas d'arbres ne peuvent être qualifiés de « purs produits de la nature ». Mais *a contrario*, est-ce réellement le cas dans nos forêts ?

On le sait, il ne reste que quelques reliques de forêts primaires dans le monde. La nature que regardent nos yeux d'occidentaux est toujours déjà anthropisée. Les espèces que l'on cherche

à protéger sont donc toujours dépendantes des activités humaines, leur prospérité ne dépend que des structures paysagères produites par les êtres humains. Avec les années, les remaniements de nos territoires furent tels que les espèces qui s'y sont adaptées risqueraient de se fragiliser voire de s'éteindre si l'on cherchait un retour à une dynamique spontanée. La « marche arrière biocénotique » est impossible puisque le modèle paradigmatique de « la conservation des paysages » s'est répandu généreusement, sur l'ensemble des territoires européens. En réalité, l'homme adapte la nature en fonction des espèces dont il souhaite assurer la protection, il fige un état paysager dans lequel elles prospèrent. En somme, la nature est artificialisée et gérée dans le but de sauvegarder certaines espèces qui sont, nécessairement, tributaires de la présence de l'homme. Comme le signifient Catherine et Raphaël Larrère :

« Protéger les milieux c'est maintenir les activités, c'est éviter qu'elles ne se transforment ou qu'on ne les abandonne. » (Larrère C. & R., 1997)

L'homme met en place divers stratagèmes pour figer un état de nature favorable à ses activités. Pour reprendre succinctement les exemples des deux auteurs : les processus de gestion de la nature sont toujours associés à des objectifs utilitaristes. Certains visent à reconstruire ce qui a été détruit, par des stratagèmes de substitution : les grands herbivores ayant disparu du marais Vernier, l'homme les remplace avec des espèces domestiquées dont il a le contrôle. Ailleurs, dans les zones humides des Landes, une vaste opération de « restauration » est entreprise par la Fédération départementale des chasseurs du lieu en vue d'accroître les quantités et la diversité des limicoles chassables. De manière générale, on

cherche à retrouver la nature par l'intermédiaire d'artifices plus ou moins éthiques (usage d'engins, etc.). Cette recherche de renaturation a des intérêts spécifiques pour des domaines particuliers : gibier plus abondant et plus varié pour les chasseurs, objectifs pédagogiques pour les politiques dans de grands circuits aménagés et équipés tels de grands musées verts. Bien souvent, les réserves sont transformées en documents muséographiques, un succédané de nature mise en scène, conciliant objectifs économiques, pédagogiques et écologiques (relatifs). Les forêts n'échappent pas à ces processus artificiels. Les arbres qui les constituent résultent d'une sélection méticuleusement orchestrée par les forestiers, jugeant de la « qualité » des sujets, les nettoyant ou au besoin, les isolant pour les mettre en exergue. Dans l'exemple archétypal de la forêt idéale, berceau de l'inspiration des peintres de l'école de Barbizon, la forêt de Fontainebleau constitue le produit culturel exemplaire d'une nature soumise aux desseins des forestiers, qui « agissant sur le milieu, élaguent, nettoient, éliminent et comme le souligne A. Souriau, il ne s'agit pas seulement d'entretien : « la forêt de fontainebleau est déjà travail d'artiste, dans ses arbres, dans ses feuillages, dans ses massifs ». » (Kalaora, 1983).

Je tiens à souligner, encore une fois, le fait que les arbres sont désormais à la fois produits de l'homme et de la nature. Ces grands représentants du monde végétal entretiennent avec les hommes des liens uniques, de même que vis-à-vis du monde vivant dans sa globalité. Les découvertes scientifiques, l'avènement de l'écologisme, nos changements de rapports avec la nature ont permis de reconsidérer les relations que les hommes entretenaient avec les arbres. En l'espace de quelques années, ils sont devenus des sujets récurrents dans un ensemble

hétérogène de domaines où leurs représentations recouvrent désormais de nouvelles manières d'exister.

II.2.2 – Renouveau de la figure de l'arbre à l'ère contemporaine : de nouvelles manières d'exister par l'art contemporain

Après une disparition de la figure de l'arbre dans l'art moderne, en quête de l'abstraction, de planéité et illustré par le caractère autotélique de ses œuvres, il fera sa réapparition lors de l'émergence de l'art contemporain. L'art moderne est une quête, dont l'aboutissement pourrait se traduire par la réalisation des œuvres de l'expressionnisme abstrait, une idéologie de « l'art pour l'art ». Clément Greenberg, fervent défenseur de la modernité déclarait ainsi en 1939 :

« Le contenu doit se dissoudre si complètement dans la forme que l'œuvre, plastique ou littéraire, ne peut se réduire, ni en totalité, ni en partie, à quoi que ce soit d'autre qu'elle même. »
(Greenberg, 1988)

Point de place pour l'arbre dans l'art moderne. Mais l'arbre fait son grand retour dans l'art contemporain dont le curseur se place moins sur l'aspect sensible de l'œuvre que sur le processus qui l'a mené à voir le jour. L'intérêt pour les formes et la matérialité est grandissant, la relation de l'œuvre au spectateur également. Le contexte d'insertion des œuvres dans leur environnement constitue aussi une donnée non négligeable dans la construction de la pensée contemporaine. Ainsi, les années 60, décennie de l'avènement de cette nouvelle forme artistique, marquent un tournant dans la production des objets d'art. L'arbre ressurgit alors, après plusieurs décennies d'absence et sa figure

se voit principalement évoquée dans le *land art* ou dans l'*arte povera*. L'une des premières occurrences notables de l'arbre dans l'art contemporain est celle qui tient place dans la série d'installations *in situ* intitulée *Upside-Down Tree* réalisées par le *land artist* américain Robert Smithson (voir Fig. 5). Par un procédé de retournement, l'artiste dévoile au grand jour un processus biologique, qui d'ordinaire, s'efface à la vue du regardeur. Les racines apparaissent en lieu et place des branches, valorisant la ramification par le développement de la matière dans une seule et même « direction déterminée » (Penders, 2000), au détriment du développement organique de la plante. Par cet acte, Smithson prive l'arbre de sa vitalité et n'interroge en aucun cas les mécanismes biologiques qui sont à l'œuvre dans les processus qui régissent son existence. L'environnementalisme n'en était qu'à ses balbutiements...

D'autres artistes du *land art* comme Andy Goldsworthy ont privilégié une approche davantage basée sur l'esthétique en association avec la matière dont l'arbre est à l'origine. Écorces, feuilles,



Fig. 5 : Robert Smithson. *Upside-down Tree (Arbre retourné)*, 1969. Installation *in situ*.



Fig. 6 : Andy Goldsworthy. *Black Holes*, (s.d.). Série d'installations *in situ*.



Fig. 7 : Andy Goldsworthy. *Sycamore leaves edging the roots of a sycamore tree*. Berrydown foundation, Hampshire. 1 november 2013, 2013. Installation *in situ*.

branches, racines sont autant d'organes qui permettent de rendre hommage à ce que les arbres sont capables de produire comme substance artistique. Les œuvres de Goldsworthy sont de véritables odes à la nature, façonnées à partir de matériaux naturels, s'insérant dans des milieux naturels et jouant avec les saisons et les effets du temps. L'artiste assume pleinement leur caractère évanescent et l'œuvre performée n'est conservée que par le biais du médium photographique, qui garde une trace de l'action. Parmi les nombreuses œuvres dont il est à l'origine, Andy Goldsworthy a su puiser son inspiration dans la dimension plastique des arbres (comme avec la série des « *Black Holes* » ou encore avec *Sycamore leaves edging the roots of a sycamore tree*. Berrydown foundation, Hampshire. 1 november 2013, voir **Fig. 6 & 7**) mais aussi dans ce qu'ils ont d'entités structurantes du paysage. *Andy Goldsworthy : Ephemeral Works 2004-2014* est un livre qui regroupe les photographies relatives à son travail sur une décennie. Y sont rassemblées des œuvres d'un caractère nouveau où l'arbre n'est plus employé pour la matière qu'il fournit mais pour la présence qu'il incarne au sein des paysages, comprenant à la fois les systèmes naturels et les systèmes anthropiques. Le titre des œuvres décrit à la fois la réalisation elle-même, le processus qui a mené à son aboutissement, les mécanismes naturels qui ont inféré sur sa construction, la date et le lieu précis de sa création, ainsi que les sensations de l'artiste lui-même. *Ice held between two trunks of a once single hawthorn tree that had been split by lightning*. Dark, wet leaves. Torn line. Tatton Park, Cheshire. 23 November 2005⁸ (voir **Fig. 8**), constitue ainsi un seul et même titre. La

8 Titre que l'on pourrait traduire par : « Bloc de glace tenu entre deux troncs d'un seul et même pied d'aubépine qui avait été fendu par la foudre. Feuilles sombres et humides. Ligne déchirée. Tatton Park,



Fig. 8 : Andy Goldsworthy. *Ice held between two trunks of a once single hawthorn tree that had been split by lightning. Dark, wet leaves. Torn line. Tatton Park, Cheshire. 23 November 2005, 2005. Installation in situ.*

sculpture *in situ* naît du concours de l'arbre, des éléments naturels dont l'arbre est témoin et de l'action de l'artiste, le tout situé et daté précisément. On assiste ainsi, de la part de nombreux artistes issus du *land art* ou de l'*arte povera* à un emploi de l'arbre pour ce qu'il est à une échelle plus large que le simple objet qu'il représente. Il n'est désormais pas rare de lui voir attribuer les dimensions symboliques qui le caractérisent. Ainsi, comme le décrit Gilles Tiberghien :

« L'usage que l'art contemporain fait des arbres renoue parfois avec le sens symbolique qu'on a pu leur donner tout au long de l'histoire de l'art et des civilisations. » (Tiberghien, 2002)

L'auteur évoque par exemple le cas des arbres morts de Nils-Udo exposés dans le cadre d'une exposition en plein air, dans le parc de La Villette, à Paris. Les arbres, privés de racine sont disposés au sommet de grands piliers, comme des martyrs sacrifiés sur l'autel du progrès et de l'insouciance environnementale. La mise en scène, quelque peu brutale, crée un parallèle évident avec la scène religieuse de la crucifixion dans le seul but de faire passer un message : celui de la prise en compte des enjeux écologiques qui se jouent dès lors. À propos de ce type d'installation, Nils-Udo exprime son émotion face à la nature et son épuisement progressif en lien avec les pratiques anthropiques. Il l'exprime clairement dans une interview accordée à *Libération*, associée à la vente aux enchères intitulée « Artistes à la une » pour laquelle Nils Udo a participé (voir **Fig. 9**) :

« Les arbres sont en effet un indicateur et un symbole choquant du dépérissement de la forêt que j'observe depuis quarante ans. Je ne suis pas pessimiste, mais réaliste : l'actualité affecte la nature, et se répercute sur mon œuvre. Je travaille avec cette réalité. Sur cette une, l'image et le texte dialoguent et se renforcent. Ensemble, ils permettent une compréhension immédiate du message : le réchauffement climatique est réel et néfaste. » (Nils-Udo, 2016)

L'arbre, symbole de la vie, se retrouve crucifié, à l'instar du Christ, mort pour nos péchés. En somme, on pourrait établir le parallèle suivant : le sacrifice expiatoire des arbres, de manière analogue à celui du Christ, est offert à la nature, en relation à Dieu pour le rachat des dégâts environnementaux assimilables aux péchés perpétrés par l'homme (Léon-Dufour et al., 1984). Nous pouvons donc

conclure que l'arbre peut être un intermédiaire pour transmettre un contenu philosophique, moral ou religieux.

Dans l'actuel regain d'intérêt pour la nature et la biodiversité, de manière générale, l'arbre effectue un retour manifeste dans la sphère créatrice, désormais portée par l'art contemporain. Les modes de représentation de l'arbre sont généralement associés à des récits humains, à la manière des textes fondateurs de nos cultures. Au pavillon français de la biennale d'art contemporain de Venise (édition 2015), l'arbre est à l'honneur. Céleste Boursier-Mougenot donne aux arbres le pouvoir de se mouvoir en fonction des montées de sève, révélant ainsi le métabolisme de l'être par sa mise en mouvement (voir **Fig.10**). Cette œuvre, *Révolutions*, affirme une sensibilité artistique sur un phénomène biologique qui donne à l'arbre de nouvelles manières d'exister. Cette traduction plastique d'un mécanisme physiologique convoque un imaginaire onirique où, contrairement à leur fixité ordinaire, les arbres auraient leur volonté propre de se mouvoir. Cette installation n'est pas sans rappeler l'univers fictionnel de J.R.R. Tolkien où les « Ents », esprits sylvestres, sont également dotés du pouvoir de se déplacer à leur guise. Ainsi, les progrès techniques offerts par la science et la compréhension plus avancée du monde vivant, ont permis à l'artiste de mener à bien ce projet. La figure de l'arbre convoquée dans cette œuvre s'éloigne encore d'une conception qui fait de l'arbre un objet. Ici, bien que l'artiste pêche une fois de plus par anthropomorphisme, c'est le caractère subjectif de l'arbre qui est exposé au grand jour. Donner à l'arbre la possibilité de se mouvoir en fonction de son bon vouloir est un pas en avant dans l'établissement d'une relation de sujet à sujet.

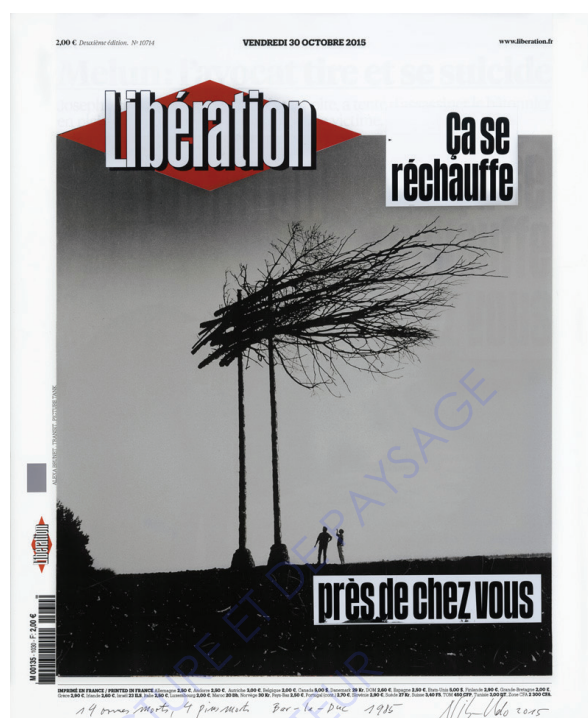


Fig. 9 : Nils-Udo. *Vue de l'installation 13 ormes morts, 4 pins morts - Bar-Le-Luc 1985*, 2016. Détournement de première de couverture du quotidien *Libération* dans le cadre d'une vente aux enchères organisée par le journal (plus d'information sur le site togeth-her.com).



Fig. 10 : Céleste Boursier-Mougenot. *Révolutions*, 2015. Installation *in situ*.

Bien sûr, il serait impossible de présenter l'intégralité des artistes qui abordent les grandes questions de l'écologie ou des rapports de l'homme avec la nature dans leurs œuvres. En 2017, Martine Francillon publie un recueil d'œuvres d'art qui ont pour thématique la symbolique de l'arbre et ses représentations. *Ar(t)bre & art contemporain : pour une écologie du regard* fait état de la sensibilité des artistes contemporains pour l'écologie environnementale. Le caractère symbolique, écologique et politique de l'arbre est partagé par les 63 artistes contemporains dont la parole est relayée par l'ouvrage. En 2019, une exposition monographique intitulée « Nous les Arbres », organisée par la fondation Cartier, met l'arbre à l'honneur à travers le regard d'artistes mais également de botanistes, de politiques, de philosophes relativement aux récentes recherches scientifiques. La vision de l'arbre est à ce point renouvelée qu'elle est devenue consensuelle : elle se partage dans toutes les disciplines et les images qu'elle renvoie font l'unanimité. Si ici l'art est présenté comme une composante cruciale du contexte d'appréhension de l'arbre vis-à-vis de nos sensibilités, c'est parce qu'il représente la manière à la fois la plus explicite et la plus polymorphe d'aborder un sujet sensible à l'échelle de nos sociétés. La figure de l'arbre dans l'art est partout. Cependant, elle ne s'offre pas nécessairement à la vue de tous, étant donné le caractère jugé encore trop confidentiel voire hermétique de la discipline. Si l'on devait retenir un mode de communication privilégié pour infuser dans l'imaginaire collectif l'idée de l'arbre comme figure tutélaire des mondes naturel et anthropique, c'est sur les ouvrages grand public abordant le sujet, que nous devrions nous pencher, compte tenu de leur multiplication au cours des dernières années.

II.2.3 – Constat d'un phénomène : multiplication de la figure de l'arbre dans les ouvrages grand public

Le phénomène du foisonnement des ouvrages portant sur l'arbre est un constat qui fait l'unanimité. Les auteurs de ces ouvrages eux-mêmes en témoignent dans leurs écrits. Je leur laisse ainsi la parole. David Happe constate :

« Il faut dire que nous assistons, depuis quelques années, à une réelle et profonde prise de conscience collective de la valeur écologique, sociale et patrimoniale des arbres. Cette nouvelle perception du végétal, on la doit largement aux talentueux passeurs de savoirs parmi lesquels Francis Hallé déjà cité, Peter Wohlleben, Christophe Drenou, Catherine Lenne dont les ouvrages ont su capter l'attention du grand public. » (Happe, 2021)

Pierre Lieutaghi évoque ce succès en avant-propos de son ouvrage, *La Plante compagne* :

« Aussi le nombre et le succès actuels des « livres sur les plantes » et des autres façons de réapprendre le végétal, sa nature et ses liens avec notre histoire (émissions de télévision, expositions, jardins didactiques), pourraient-ils bien annoncer la rupture de l'anonymat, une nouvelle rencontre avec une flore civilisatrice. » (Lieutaghi, 2021)

Il retranscrit également cet effet, avec un regard teinté de méfiance, dans l'avant-propos à l'édition de 2021 :

« Dans la confusion des atteintes aux milieux,

l'attention humaine aux plantes échafaude des pensées réparatrices à courte vue : les vivants dits « non humains », animaux d'abord, végétaux ensuite, se voient dotés de qualités jusque là considérées comme propres à notre espèce ; on publie des livres à succès sur « l'intelligence des plantes » ; on élabore un langage à notre convenance pour pallier le mutisme des êtres sans parole [...] » (Lieutaghi, 2021)

Jacques Tassin fait état d'un même bilan, avec un peu plus d'animosité :

« Plusieurs ouvrages récents ont été consacrés à la « sensibilité », à l'« intelligence » ou au « comportement » des plantes, se référant invariablement au modèle animal. Rien à voir tout de même avec La Vie secrète des plantes, best-seller imbibé de pseudosciences et concluant à la supériorité de la voyance extralucide sur les « élucubrations ampoulées et poussiéreuses des universitaires ». » (Tassin, 2016)

Georges-Henri Florentin aborde également la question par le biais de la littérature dans *Le Grand livre des arbres et de la forêt*. Sans pour autant évoquer la recrudescence des ouvrages liés aux arbres, il signale le regain d'intérêt pour des questions nécessairement rattachées à l'arbre

telles que la nature ou la sylvothérapie :

« Quelle sera la place de l'arbre et de la forêt dans la littérature du XXIe siècle ? Il est encore trop tôt pour le dire. Gageons que le regain d'intérêt pour la nature et la sylvothérapie leur laisseront une place de choix sur nos pages de cellulose comme sur nos écrans. Il y a de grandes chances qu'on y retrouve les mêmes concepts poétiques et mythiques, mémoire des siècles du long cheminement des hommes dans ou à l'orée des forêts. » (Florentin, 2020)

Le phénomène s'est emparé de tout le pan de la culture des livres, et ce depuis quelques années seulement. C'est d'ailleurs un constat que nous avons tous fait, pour peu qu'on soit un peu observateur, en parcourant les étals de nos libraires ou des grands magasins de distribution de produits culturels. Mais pourquoi ce secteur culturel en particulier, a-t-il vu fleurir une prolifération de produits qui traitent de l'arbre et des questions qui le concernent ? Par ailleurs et puisque la connaissance des grands chamboulements écologiques dont l'homme et ses systèmes sont à l'œuvre ne date pas d'hier, et sachant que le regain d'intérêt pour l'arbre est relatif à l'éveil des consciences écologiques, on est en droit de se demander pourquoi cette attention ne s'est manifestée que si tardivement à l'échelle de ces enjeux.

CONCLUSION DE PARTIE

Aussi loin que remontent les premières traces de l'humanité, que ce soit dans la tradition orale ou écrite, l'arbre apparaît comme un élément fondateur de nos sociétés. C'est même, selon certaines théories, l'un des chaînons cruciaux et constitutifs de notre humanité ! Ainsi, depuis des temps immémoriaux, l'homme entretient avec l'arbre des relations de nature diverse, en fonction des temporalités, des cultures et des images produites par l'évolution des sociétés. L'arbre est une entité composite revêtant toutes sortes de figures qui s'agrègent désormais, par le biais du métissage des cultures, en un objet aux dimensions infinies. En somme, l'arbre est un complexe. Néanmoins, une idée se démarque dans cet ensemble hétéroclite de références. L'arbre est bien l'intermédiaire entre

l'homme et la nature comme en témoignent nos produits culturels : des récits fondateurs de nos cultures aux ouvrages grand public proliférant, en passant par les peintures de paysages ou par certaines œuvres de l'art contemporain, l'arbre se positionne toujours comme un entremetteur, un passeur entre deux mondes. Qu'il s'agisse du monde humain ou non-humain, du monde physique ou métaphysique, naturel ou culturel, matériel ou immatériel, l'arbre y trouve toujours une place attitrée en tant que médiateur. Ce statut particulier trouve désormais une certaine reconnaissance dans le travail pluridisciplinaire des « faiseurs de livres », convoquant des références hétérogènes tout en abordant le sujet commun de l'arbre comme un élément fondamental à l'équilibre et à l'harmonie entre ces mondes.



III – REGARD CROISÉ SUR LES DIFFÉRENTS OUVRAGES GRAND PUBLIC PORTANT SUR L'ARBRE

III.1 – MISE EN PLACE D'UN PROCESSUS DE RECHERCHE BASÉ SUR LA CONFRONTATION DES TYPOLOGIES ET DES REGISTRES DES OUVRAGES GRANDS PUBLIC

III.1.1 – Méthode de sélection de l'échantillon : un ensemble hétéroclite de types d'ouvrages et de registres

La recrudescence des ouvrages portant sur l'arbre n'est pas un fait à prouver. Chacun peut le constater en parcourant les étals des libraires : « L'arbre est à la mode ! ». En effet, un nombre incalculable d'ouvrages dédiés ont vu le jour au cours de la dernière décennie, plus précisément même, au cours de ces cinq dernières années. Si l'arbre n'apparaît pas directement dans le titre, c'est

la première de couverture qui l'illustre. C'est un véritable engouement qui gagne du terrain dans de nombreuses disciplines : l'arbre apparaît là même où on ne l'y attend pas... Cet intérêt grandissant se manifeste d'ailleurs moins dans le sujet des ouvrages eux-même que dans l'iconographie convoquée par l'enveloppe apparente des livres, tous azimuts. Au hasard de ces prolifiques publications, et de manière non exhaustive, on peut trouver pêle-mêle des ouvrages tels que (voir **Fig. 11**) :

- Eckart tolle (1997). *Le Pouvoir du moment présent.* (J'ai lu)
- Véronique de Bure (2021). *Un amour retrouvé.* (Flammarion)
- Daniel Caroff (2020). *Le guide Terre vivante de la naturopathie.* (Terre vivante)
- Moussa Nabati (2006). *Le Bonheur d'être soi.* (Le Livre de poche)

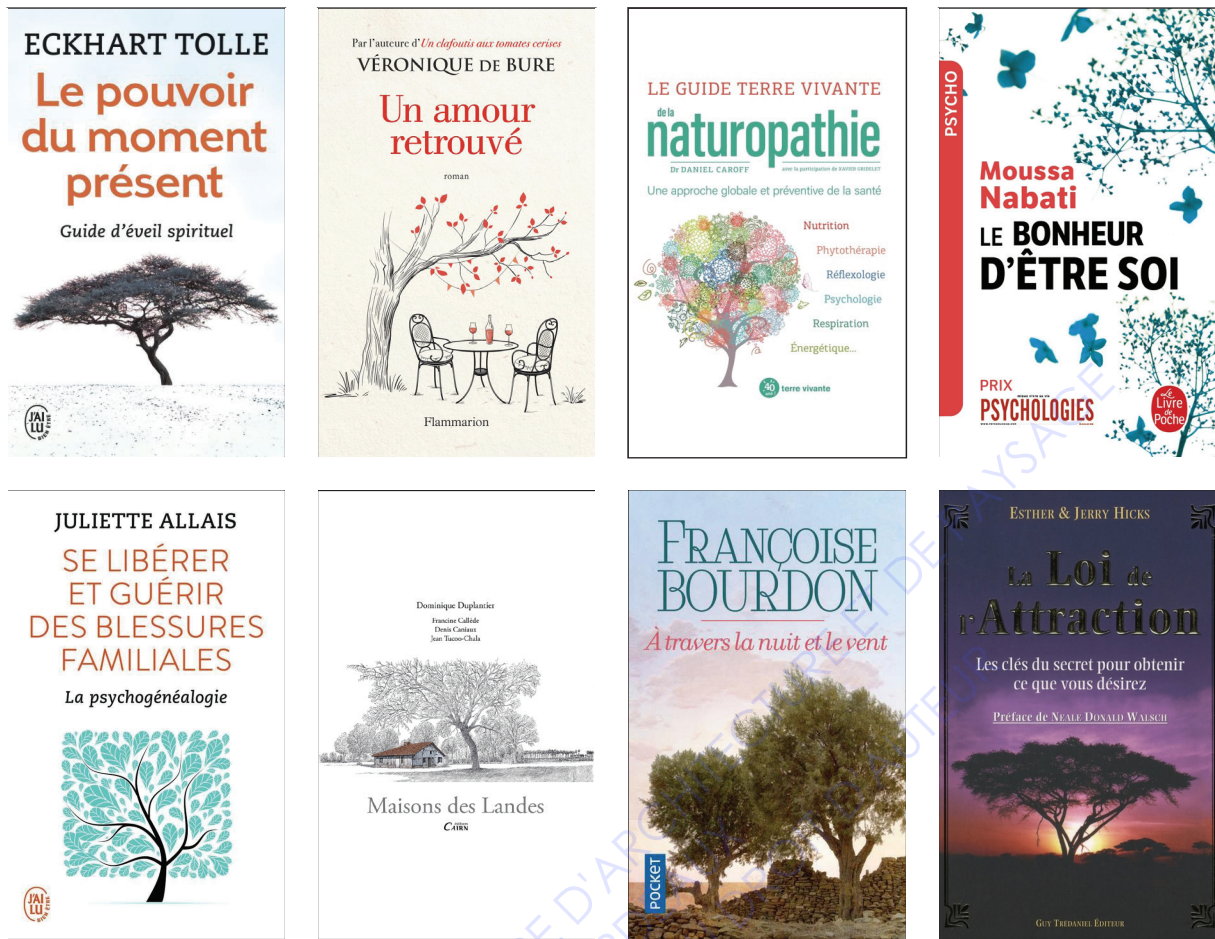


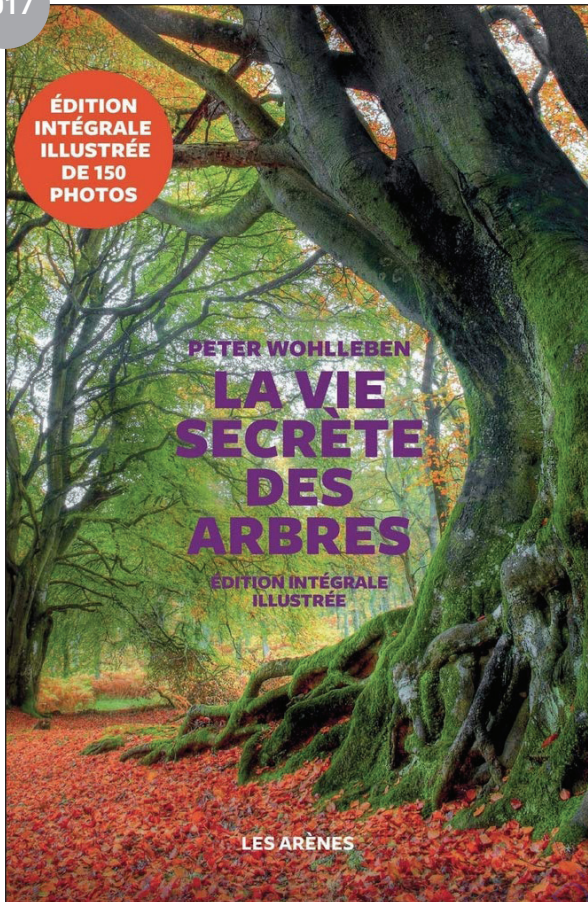
Fig. 11 : Liste non-exhaustive des ouvrages dont la première de couverture comporte un arbre. Des photos aux dessins, représentés partiellement ou dans leur intégralité visible, les arbres occupent une place particulière dans l'iconographie convoquée par les auteurs et leurs éditeurs.

- Juliette Allais (2018). *Se libérer et guérir des blessures familiales*. (J'ai lu)
- Dominique Duplantier (2018). *Maison des Landes*. (Cairn)
- Françoise Bourdon (2018). *À travers la nuit et le vent*. (Pocket)
- Esther et Jerry Hicks (2006). *La Loi de l'attraction*. (Tredaniel - La Maisnie)

C'est en faisant le constat de ce déferlement incontrôlable que j'ai saisi toute la difficulté de circonscrire un échantillon pertinent pour cette étude. L'exercice est également complexifié par la relative discrétion des maisons d'édition, en ce qui concerne la vente et la diffusion des ouvrages

qu'elles promotionnent, évidemment pour des raisons de stratégies commerciales. Ainsi, connaître l'impact réel d'un livre relève davantage de l'observation de facteurs empiriques que de l'étude de données précises et vérifiables. Dans un premier temps pour commencer cette sélection je me suis appuyé sur la récurrence, la mise en valeur ou le retentissement médiatique des ouvrages et de leurs auteurs comme critères principaux. Deux livres se sont d'emblée imposés à moi. Le premier, *La Vie secrète des arbres* (2017) de Peter Wohlleben s'est présenté comme une évidence. De plus, l'Œuvre de Wohlleben s'est considérablement étoffée depuis la parution du livre. Les ouvrages qui ont suivi sont d'ailleurs immédiatement

2017



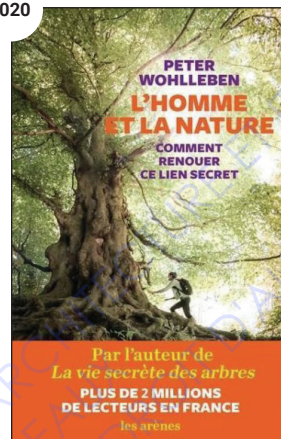
2018



2019



2020



2021

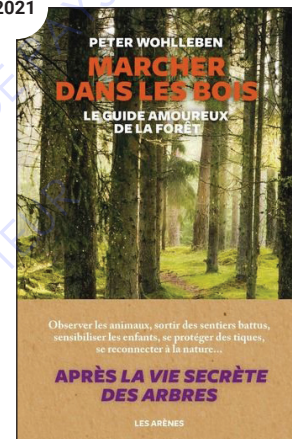


Fig. 12 : *La vie secrète des arbres* : aux origines d'une lignée d'ouvrages à succès. On voit chez les « descendants » de *La Vie secrète des arbres*, l'usage des mêmes codes iconographiques et typographiques ainsi que la mention systématique de son succès.

identifiables comme étant des produits du même auteur et relevant de sujets similaires. Le registre iconographique de la première de couverture ainsi que la typographie utilisée sont identiques sur l'ensemble des ouvrages. Au-delà de l'aspect, c'est un champ lexical vague, utilisé jusqu'à l'épuisement, autour de la nature dont Peter Wohlleben semble vouloir nous donner les clés de compréhension. Le mot « secret » apparaît ainsi sur la couverture de trois des cinq livres qui sont parus après *La Vie secrète des arbres*, quand ce n'est pas la mention « Après *La Vie secrète des arbres*... » (voir **Fig.12**). Visiblement, l'auteur a su exploiter le filon des « secrets de la nature » pour se distinguer en tant qu'écrivain à succès puisque l'ouvrage que nous considérerons se serait vendu à plus d'un million

d'exemplaires dans le monde, comme nous l'indique la couverture des éditions MultiMondes. Le second était tout aussi évident puisqu'il s'agit de *L'Arbre monde* (2018) de Richard Powers, romancier américain, pour lequel il reçut le prix Pulitzer de la fiction 2019, une récompense prestigieuse. Bien que cette distinction ne révèle en rien la popularité de cette publication, elle reste cependant un bon indicateur de fiabilité pour ce qui est de sélectionner l'ouvrage dans l'échantillon des livres grand public.

Afin d'obtenir un échantillon représentatif de la somme de ces ouvrages, j'ai opté pour un nombre défini de livres, suffisamment large pour qu'il puisse porter sur un panel satisfaisant de typologies et de registres, mais assez restreint pour pouvoir

traiter l'ensemble de ces exemples de manière la plus approfondie possible. Un ensemble de neuf ouvrages me paraît être un bon compromis et s'ils ne seront pas tous traités avec le même niveau de précision, ce nombre sera suffisant pour créer des ponts entre chacun d'eux. Rappelons-le, l'objectif de cette sélection est d'étudier de manière la plus exhaustive possible, la façon dont les auteurs contemporains s'emparent de la figure de l'arbre et à quelles fins. Pour compléter ce corpus et opérer les choix les plus judicieux possibles, je me suis intéressé à la popularité des œuvres qui portent également sur l'arbre dans un échantillonnage issu des ouvrages grand public. La multiplicité des publications est une vraie difficulté pour cette sélection et j'ai délibérément opté pour un panel éclectique dont les éléments couvrent divers registres : domaine scientifique, guide d'identification, etc., avec pour seul point commun le thème de l'arbre, en partie ou en totalité.

III.1.2 – Présentation des ouvrages

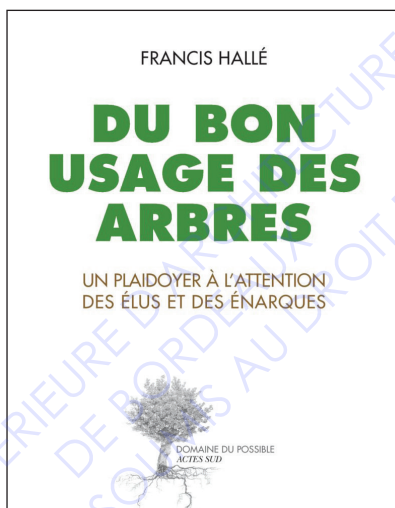
La sélection de cet échantillon a été menée dans l'objectif de connaître des intentions didactiques de chacun des auteurs et les moyens employés pour délivrer leur message, ainsi que de déceler, dans les formulations d'innocents intitulés, les ambitions de sensibilisateurs au sujet de la cause environnementale. Cette partie a pour but de présenter les quelques ouvrages retenus ainsi que les auteurs qui en sont à l'origine dans le but de donner au lecteur de ce Travail Personnel d'Études et de Recherches, les indications fondamentales relatives au corpus étudié. Ils apparaissent de manière chronologique, depuis le premier ouvrage, *Plaidoyer pour l'arbre* de Francis Hallé, édité en 2005 jusqu'au dernier paru, *Dans la peau d'un arbre*, de Catherine Lenne, en 2021. Il est intéressant de préciser que *Plaidoyer pour l'arbre* s'illustre comme une exception au corpus, puisqu'il est le seul à ne pas avoir été édité dans le courant de la dernière décennie. De plus, Francis Hallé et Didier van Cauwelaert sont les deux seuls auteurs à ne pas s'illustrer ici dans les cinq dernières années qui précèdent ce jour (décembre 2021). Tous les autres ont été édités au cours de ces cinq années, parmi une quantité incommensurable d'ouvrages sur l'arbre, impossibles à traiter ici, étant donné leur nombre...



FRANCIS HALLÉ (Français, 1938 - ...)

Botaniste, biologiste, dendrologue

- **Plaidoyer pour l'arbre** (2005) – Essai scientifique de vulgarisation
- **Du bon usage des arbres. Un plaidoyer à l'attention des élus et des énarques** (2011) – Essai scientifique de vulgarisation
- **La vie des arbres** (2011) – Essai scientifique de vulgarisation



Les ouvrages du scientifique Francis Hallé sont une référence dans le domaine de la botanique et de la dendrologie. L'auteur est à l'origine d'une association dénommée l'Association Francis Hallé pour la forêt primaire, fondée en 2018, qui poursuit plusieurs objectifs comme : « la contribution à la préservation, à la connaissance, au développement et à la renaissance là où l'activité humaine les a fait disparaître, des forêts primaires dans le monde » ; « encourager au niveau national et international, la reconnaissance de cette source essentielle au service de la biodiversité et d'un développement équilibré de la vie sur notre planète, y compris de la vie humaine » ; « Créer toutes les conditions pour transmettre aux générations futures, à l'échelle

multiséculaire, de nouveaux biens communs naturels, reconstitués et pérennes » ; « Favoriser, dans la concertation la plus large, tous les modes d'expérimentations et d'expressions (scientifiques, juridiques, économiques, sociales et artistiques) propres à la réalisation de ces objectifs, à la célébration des forêts primaires et à la diffusion de leur intérêt et de leur beauté auprès du grand public » (Association Francis Hallé pour la forêt primaire, s.d.). Ses travaux et sa contribution scientifique au cortège des ouvrages réunis sous la thématique de l'arbre, m'ont poussé à sélectionner non pas une, mais plusieurs de ses publications. Sur ses 19 ouvrages, trois d'entre eux sont spécifiquement centrés sur la figure de l'arbre. La

nature, les plantes en général, les forêts ou encore les jardins sont les principaux sujets des 16 autres. Si j'ai choisi d'étudier ces trois livres dans un seul et même temps, c'est parce qu'ils sont similaires sur la forme comme sur le fond, et bien que l'un d'entre eux soit bien plus conséquent par son épaisseur (*Plaidoyer pour l'arbre*, 2005), leur construction ainsi que leur valeur didactique ou discursive est analogue. Étant donné la relative notoriété de ces publications et au vu de leur date de parution, on peut d'emblée imaginer Francis Hallé comme l'un des précurseurs du mouvement thématique qui a fait de l'arbre le sujet d'un engouement particulier dans la sphère des ouvrages grand public. Ces trois livres présentent des arguments relatifs à des faits ou à des propriétés fabuleuses en faveur de la valeur primordiale des arbres, pour en dégager une morale commune, celle d'une interdépendance de nos relations de sujet à sujet. Le premier, *Plaidoyer pour l'arbre*, se présente comme une allocution qui

fait état des prodigieuses spécificités dont l'arbre est pourvu. Il y établit un inventaire significatif des liens que nous entretenons avec lui, aussi bien par la substance matérielle ou nourricière dont il est la source que par nos relations d'ordre immatérielle. On peut même sans mal employer le terme d'éloge, où l'auteur rétablit l'homme à sa place d'espèce définitivement attachée à ce dont les arbres sont à l'origine : notre histoire, l'évolution de nos sociétés, notre pérennité. Les deux suivants, *La vie des arbres* et *Du bon usage des arbres*, reprennent, en substance, les mêmes termes, tantôt dans une portée didactique, résultant de la retranscription d'une conférence, tantôt dans une portée discursive, synthétisant les grandes idées de la parution de 2005. Ces deux ouvrages ont, par ailleurs, déjà été employés pour illustrer mon propos dans le développement des parties précédentes du présent mémoire...



DIDIER VAN CAUWELAERT (Français)

Écrivain, romancier, essayiste

Le journal intime d'un arbre

(2011) – Roman



Difficile choix que de donner au *Journal intime d'un arbre* la priorité sur la quantité d'œuvres, romans, livres pour enfants, poèmes dans lesquels le monde est décrit à travers le regard d'un arbre. L'arbre permet de lire le temps et de voir les événements de manière tout à fait inédite. Quoi de mieux qu'un arbre comme narrateur pour conter l'Histoire ? À la manière d'*Ainsi parlent les arbres...* de Jean-Claude Guichard (2021) ou encore de *Mémoires d'un arbre* de Guido Mina di Sospiro

(2019), *Le journal intime d'un arbre* est un livre dont le narrateur, s'exprimant à la première personne, est un arbre, et plus précisément, un poirier. Ce qui est intéressant dans cet ouvrage, ce n'est pas en premier lieu le point de vue, quelque peu décentré par rapport aux standards des ouvrages dont le narrateur est à la première personne, c'est surtout que l'arbre ici ne décrit pas seulement les faits de son vivant, mais plutôt les événements ayant cours dans sa postérité. Le livre démarre lors de la chute du narrateur, au lever du jour. Les chapitres successifs décrivent les différentes phases de sa vie après la mort, comme une sorte de résurrection opérée par la subsistance de sa matière à travers les mains de l'homme. Sous couvert de fiction à la dimension tout à fait absurde et inattendue, l'auteur s'accorde néanmoins à décrire certaines des réalités physiologiques et physiques qui se jouent dans la vie des arbres. À l'heure de « la coupe », temps du tronçonnage de l'arbre en de multiples parties, celui-ci évoque le regret de sa propre intégrité physique en exprimant tous les processus biologiques dont il est à l'origine : « *Je pense à Zoophagus, le champignon carnivore qui me protège des nématodes, ces saletés de vers destructeurs de racines.* » (Van Cauwelaert, 2011, p.31). Ce moment charnière marque le début d'une vie *post mortem* placée sous le signe de l'ubiquité où l'arbre est à la fois un tas de bûche peu à peu consommé par la cheminée et un morceau d'écorce transformé en statuette des doigts de Manon, protagoniste du roman. Fort de sa vie d'arbre pluriséculaire, insufflé d'une âme et d'une mémoire humaine, ce poirier retranscrit à travers son regard de statuette en bois, les vies d'êtres humains qui se succèdent...

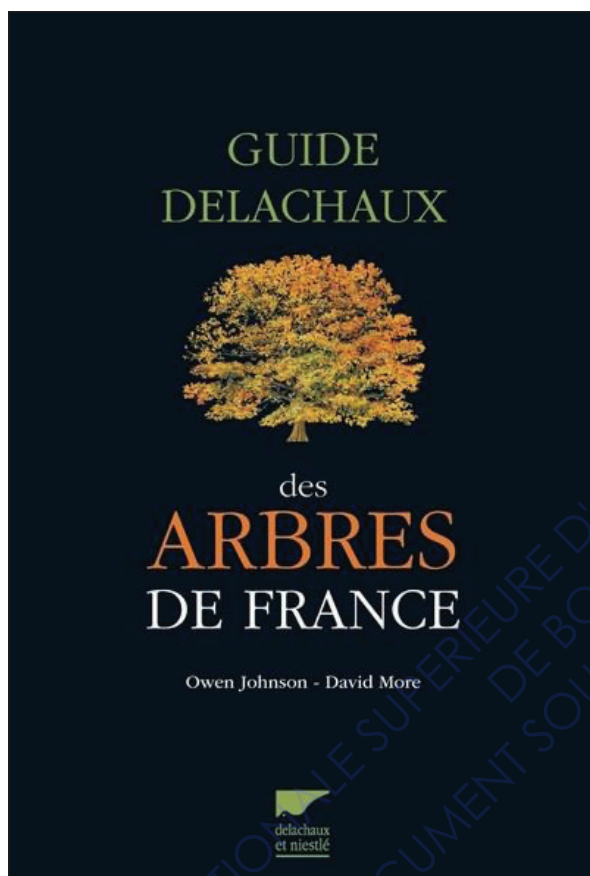
OWEN CHARLES JOHNSON & DAVID MORE

(Anglais, 1966 - ... / Écossais, 1954 - ...)

Dendrologue / Illustrateur botanique

**Guide Delachaux des
arbres de France** (2016) –

Guide naturaliste d'identification



nécessaires à l'identification de la majorité des arbres qui peuplent nos forêts ou nos jardins français. Les *Guides Delachaux*, des éditions Delachaux et Niestlé, se sont imposés comme les guides d'identification de référence dans de nombreux domaines issus du naturalisme tel que l'ornithologie, l'herpétologie, l'entomologie, etc. Ainsi, au sein d'un nombre incalculable d'ouvrages spécialisés, et parmi la dizaine de livres portant sur la question de l'arbre actuellement édités par la maison, celui-ci s'est précisément démarqué comme le plus populaire. En effet, il est à la fois le plus compact et le plus généraliste d'entre eux, tout en étant le plus abordable, ce qui en fait l'ouvrage de la spécialité, le plus approprié au grand public (voir *Catalogue 2021 Delachaux et Niestlé*).

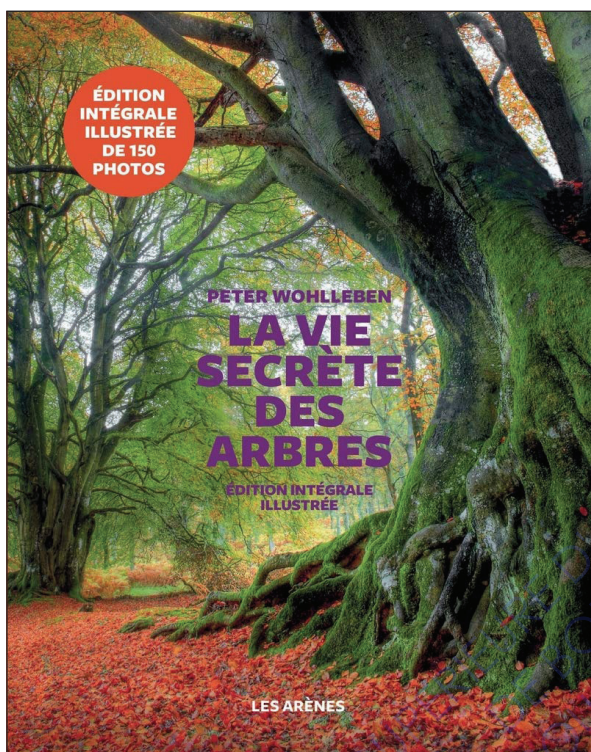
Avant même ce bouillonnement constaté par la recrudescence soudaine des ouvrages sur l'arbre, l'intérêt pour les êtres sylvestres et la « reconnexion avec la nature » semble se manifester par la présence de cet ouvrage en tête des ventes, fait surprenant pour un guide d'identification. C'est un ouvrage synthétique mais remarquablement complet, particulièrement bien illustré, riche et bien construit et dont le format, de poche, permet une manipulation aisée, que ce soit sur le terrain ou chez soi, il donne toutes les informations



PETER WOHLLEBEN (Allemand, 1964 - ...)

Ingénieur forestier

La vie secrète des arbres
(2017) – Essai scientifique
de vulgarisation



Bien que chez ses contemporains cet ouvrage ait pu alimenter certains débats quant aux analogies formulées par l'auteur, vis-à-vis d'une approche estimée trop « anthropomorphique » de l'arbre, il reste cependant le déclencheur identifié de cet engouement récent pour le végétal. En effet, 2017 a été une année charnière dans l'essor des ouvrages sur le sujet. *La vie secrète des arbres* a fait l'effet d'une bombe dans la part que prennent aujourd'hui les arbres sur les étals des libraires. Si ma sélection n'est pas absolument représentative de ce phénomène, dans les faits, les arbres sont apparus, depuis cette date, de manière aussi soudaine qu'abondante. Peut-être est-ce en raison du succès retentissant de l'ouvrage, que chacun peut mesurer

s'il fréquente les boutiques de produits culturels, en reconnaissant sa couverture ; et s'il ne s'agit pas de la couverture de cet ouvrage, il s'agit de celle de ses frères et sœurs, déclinaisons du même principe sous de multiples formes. Ce livre se présente comme un essai scientifique de vulgarisation, avec une forte composante sensible dont l'auteur ne manque pas de nous faire part. En effet, il conclut l'avant-propos avec cette phrase :

« Suivez-moi, partageons ensemble le bonheur que les arbres peuvent nous donner. Qui sait, lors d'une prochaine promenade en forêt, peut-être découvrirez-vous à votre tour quelque petit ou grand miracle. » (Wohlleben, 2017, p.6)

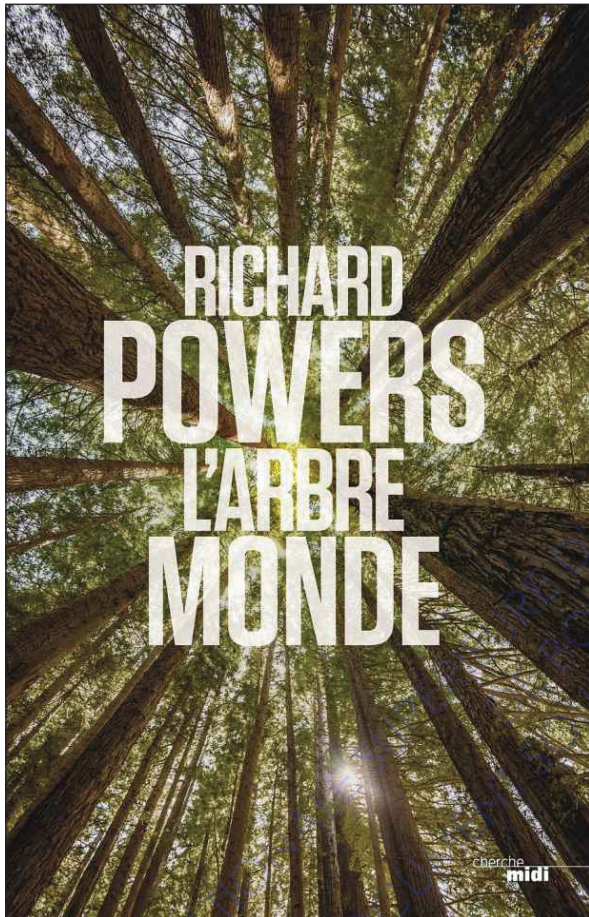
Cet essai est empreint d'une certaine subjectivité dû à la prédilection immodérée de l'auteur à l'égard des arbres. Pour ce qui est de l'essence même du texte, au-delà de certaines représentations de l'auteur qui basculent couramment et aisément dans le *pathos*, on découvrira, décrites avec plus ou moins de précision les relations écosystémiques dans lesquelles l'arbre est à l'œuvre. Du « réseau » mis en place par ses racines, à la communication entre les sujets, en passant par les bienfaits dont il est à l'origine ou encore son caractère indispensable vis-à-vis de l'homme, c'est un portrait de l'arbre plus qu'élogieux que peint Peter Wohlleben à travers cet ouvrage.



RICHARD POWERS (États-Unien, 1957 - ...)

Écrivain, romancier

L'Arbre monde (2018) –
Roman



Qualifié par divers articles de presse d'« éco-fiction », confirmée par la quatrième de couverture qui décrit l'exploration par l'auteur du « drame écologique », *L'Arbre monde* s'affirme comme un plaidoyer, sous-couvert d'une narration passionnante et particulièrement attrayante. Au fil du roman, les métaphores se succèdent et ne laissent plus planer le doute quant à l'engagement de l'auteur pour la cause environnementale. Neuf personnages sont décrits successivement par le biais de nouvelles, qui paraissent alors toutes déconnectées les unes

des autres. Dans ces neuf vies simultanées, une cohérence semble néanmoins être à l'œuvre qui est imputable à l'arbre, élément crucial dans les destinées propres à chacun des protagonistes. Par exemple, l'un des personnages se trouve être le descendant d'une lignée dont l'héritage, transmis de génération en génération est constitué d'un châtaignier, le châtaignier d'Hoel, rescapé d'une maladie cryptogamique qui décima la quasi-totalité des châtaigniers d'Amérique au début du XX^e siècle. Cet arbre se manifeste comme une relique et constitue, en quelque sorte, la figure protectrice de la famille, en tant que tuteur de la lignée Hoel. Après le châtaignier vient le mûrier, qui partage son destin avec l'une des trois filles d'un immigré chinois ayant planté cet arbre à son arrivé aux États-Unis dans les années 40. Puis se succèdent les essences, et avec elles, les destins d'hommes et de femmes pour qui la rencontre avec les arbres aura forgé une vision transformée du monde. Le roman lui-même est construit comme un arbre : « racines », « tronc », « cime » et « graines » sont les parties d'un tout et sont à la fois les éléments indispensables à la vie des arbres et les chapitres successifs du roman. La cohérence d'un tel livre tient grâce à ce que représente l'arbre dans sa relation aux humains mais également par la structure physiologique qui lui est empruntée et sur laquelle est calquée la structure même de l'ouvrage. Définis comme les racines de l'arbre que Richard Powers dessine dans son roman, les différents récits s'enchevêtrent dans une perspective plus globale qui est celle de la reconnexion des personnages avec la « nature ». Il sont donc canalisés dans une seule et même direction, le tronc, placé sous le signe de la nature et

révélé par des histoires autonomes profondément influencées par les relations des personnages avec les arbres. Les neuf protagonistes sont comme illuminés par leur rencontre, à un moment de leur vie, avec ces éminents sujets de la nature. Leurs regards sont tournés vers un ailleurs, rien ne laisse présager leur rencontre, et seul l'arbre réussit l'exploit de les réunir dans un seul et même but : la lutte pour la défense et la protection des forêts et des arbres qui y vivent. Des années après leur combat, les activistes, représentés par les neuf personnages, sont marqués de séquelles indélébiles, en conséquences de leurs actions liées

à leur profonde implication dans le processus de défense des droits de la nature. « Cime » décrit cet après, caractérisé par les amères conséquences de leurs actions en faveur de l'éthique et de la défense environnementale... « Graines » dépeint un recommencement, le début d'un nouveau cycle qui démarre probablement sous de meilleures augures que celles qui ont poussé nos protagonistes à mener cette bataille perdue d'avance. Les personnages ont en effet accepté leur destin, mais demeure malgré tout, comme un besoin vital, ce lien fort qui les unit aux arbres.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

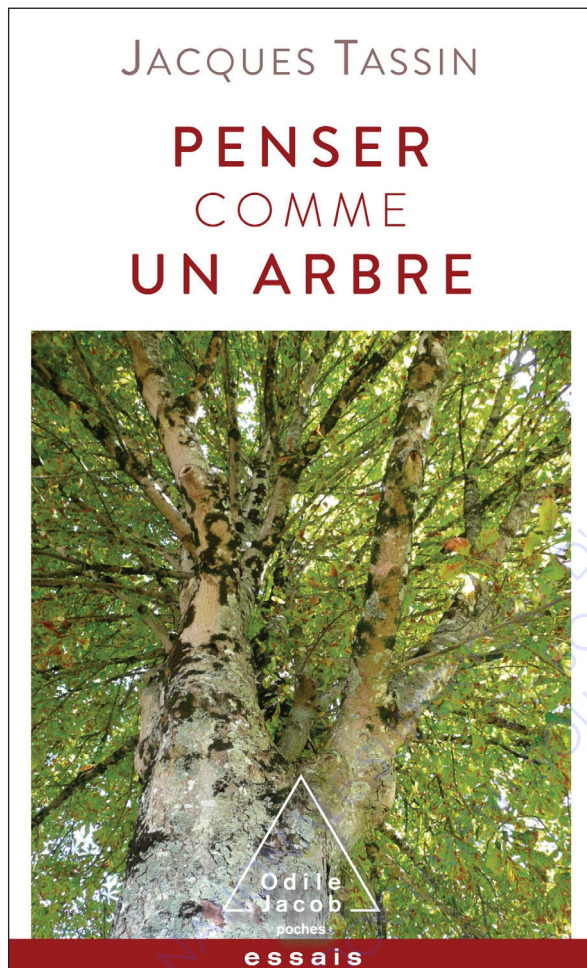


JACQUES TASSIN (Français)

Chercheur en écologie végétale

Penser comme un arbre
(2018) – Essai scientifique
de vulgarisation

mais une altérité dont nous acceptons qu'elle revête une part inconnue et inaccessible » (Tassin, 2018, p.103). En somme, l'auteur tente de rétablir l'idée d'un point de vue distancié, caractérisé par une prise de recul vis-à-vis des arbres et de leurs propres manières d'exister. Avec ce postulat en filigrane dans l'ouvrage, Jacques Tassin fait état des nombreuses relations qui existent entre les hommes et les arbres. Cette publication apparaît presque comme un inventaire de tous ces liens qui sont explicités dans pas moins de six chapitres et de trente-quatre sous parties ! Ils sont aussi variés que leurs titres le laissent supposer et touchent au domaine des symboles et de la sensibilité mais aussi du bois, de la musique, de l'eau, de l'arbothérapie, de l'énergie, de l'harmonie et j'en passe : c'est un panorama plus que général que l'auteur établit ici. On comprend par ce biais toute l'importance que l'arbre revêt dans nos sociétés et dans la construction de notre cosmos humain. C'est ce que suggère par ailleurs l'auteur dans la conclusion :



« Dans ce livre, j'ai voulu montrer combien l'ouverture des arbres, sans véritable dehors, sans frontières clairement définies, nous touche jusqu'au fond de nous-mêmes, et rend compte d'une merveilleuse manière d'être. » (Tassin, 2018, p.105)

Jacques Tassin s'inscrit dans la lignée du travail qu'a pu produire Francis Hallé, aussi bien dans la typologie d'ouvrage que dans la construction du discours. D'ailleurs, il trouve sa place dans une opposition revendiquée avec d'autres types d'essais, jugés trop ésotériques, et plus particulièrement, avec celui précédemment cité, *La vie secrète des arbres*, et il défend le retour de l'altérité dans nos rapports avec les arbres. Comme il le décrit, ils sont, « [...] non pas une projection de nous-mêmes,

Finalement c'est un énième plaidoyer qui s'offre à nous, registre décidément apprécié par les scientifiques auteurs d'essais de vulgarisation, où l'écoute de l'arbre, sujet d'« images sidérantes et fascinantes », est l'une des principales finalités.

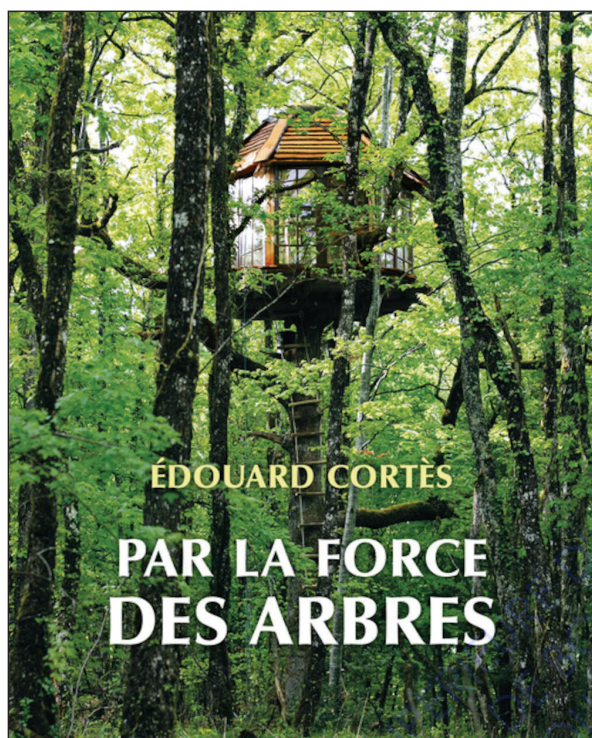


ÉDOUARD CORTÈS (Français, 1979 - ...)

Journaliste, aventurier, agriculteur, écrivain

Par la force des arbres

(2020) – Autobiographie



Par la force des arbres est le récit d'une retraite. Édouard Cortès est un aventurier, membre de la guilde européenne du Raid, une ONG créée en 1967 et impliquée dans le soutien des initiatives de solidarité internationale (www.la-guilde.org) ; il est cocréateur des « Cafés de l'Aventure » en 2002, initiative rassemblant divers « acteurs de l'aventure », aux côtés d'Olivier Archambeau et de Sylvain Tesson, autrefois journaliste, berger, agriculteur, et il nous livre ici l'histoire de son odyssée, à travers son récit autobiographique. C'est pour pallier ses doutes et incertitudes, ainsi que pour se libérer de l'oppression de certaines épreuves de la vie jugées trop étouffantes, qu'Édouard Cortès a choisi l'exil. Perché à six

mètres de haut, dans un chêne, sur un plancher dont la superficie n'excède pas les six mètres carrés, l'auteur entreprend une « *métamorphose à l'ombre des forêts* » (Cortès, 2020, p.7). En somme c'est une renaissance qu'il cherche par la communion avec les arbres. Il reprend d'ailleurs la métaphore évolutive pour le signifier : « *Ce n'est pas du singe que l'homme descend mais des arbres. Y remonter c'est aller à la genèse* » (p.36). Cette vie, réorganisée à la mesure d'une temporalité rythmée par le cycle solaire, le climat et les relations aux autres sujets, aura profondément marqué notre protagoniste, l'aura apaisé, voire consolé de son mal. Cette reconnexion avec l'altérité narrée par Édouard Cortès nous offre un nouveau regard sur l'évidente nature médiatrice de l'arbre. Cet hôte sylvestre aura été à la fois sa résidence et la porte d'entrée d'un cosmos non-humain, dont l'accès aurait pu nous paraître hermétique, de prime abord. L'arbre joue en effet le rôle d'élément central dans les relations que tissent entre eux les habitants de la forêt du Périgord et l'auteur ne manque pas de nous le faire comprendre à travers de nombreux exemples. L'arbre semble avoir cette faculté de remédier aux maux, non seulement parce qu'il est un être profondément bienveillant aux yeux des hommes, mais également parce qu'il est un *alter ego* comme le signifie l'auteur :

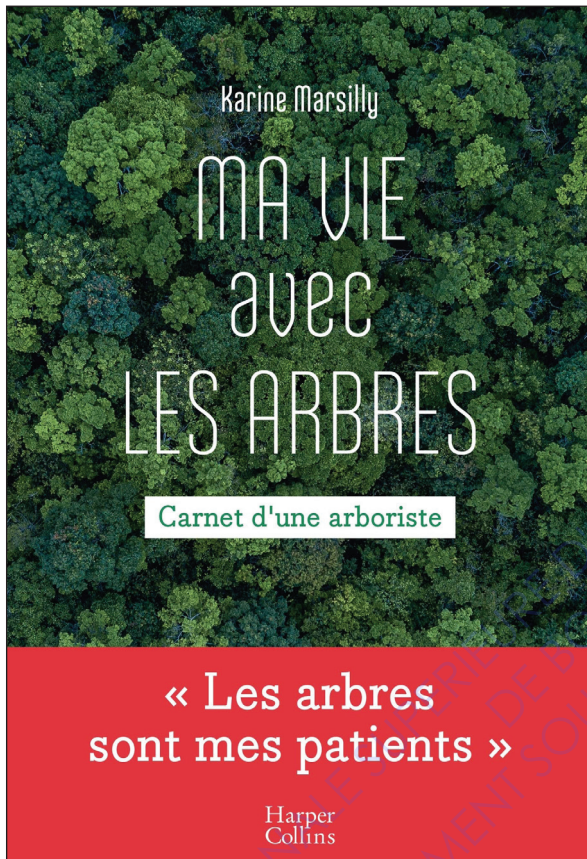
« *J'essaye désormais, comme les racines et les rameaux, de les encourager si loin en moi qu'ils me fassent pousser. Il me semble que je me porte mieux en imitant mon chêne. Avancer comme un arbre par les extrêmes, en poussant, au plus haut niveau de soi, le chagrin et la joie.* » (p.112)



KARINE MARSILLY (Française, 1974 - ...)

Élagueuse-grimpeuse

Ma vie avec les arbres
(2021) – Autobiographie,
guide



Encore une autobiographie mais d'un registre tout à fait différent. Karine Marsilly est une praticienne, une experte pragmatique des arbres, bien que formée à l'institut de l'écologie, de l'environnement et de l'eau. Elle revendique à travers cet ouvrage, l'importance d'une approche féminine dans la profession d'élagueur-grimpeur. Bien qu'il faille prendre avec des pincettes son hypothèse d'une relation entre le genre et la déontologie appliquée à la profession, il n'en demeure pas moins que l'auteure adopte effectivement pour les sujets dont elle a la charge, une attention toute particulière,

bien loin des standards de la communauté des élagueurs-grimpeurs. « Tittle la brindille » est son surnom. Un sobriquet qu'on lui a justement attribué compte tenu de son approche, délicate et minutieuse, de la taille et de l'élagage des arbres... Les chapitres se succèdent et se réfèrent à certaines essences, communes dans nos contrées, dressant systématiquement une petite fiche d'identité relatives à celles-ci, en préambule de chaque partie. Au sein du récit ou encore des fiches d'identité, Karine Marsilly nous prodigue certains conseils essentiels quant à la plantation ou l'entretien des arbres. Quelques dessins, fiches techniques ou encarts didactiques (tel que « savoir lire le calendrier lunaire ») complètent le volume. Il en résulte un ouvrage résolument composite qui procède d'une juxtaposition plus ou moins ordonnée de formats et de registres différents. Ce qui en fait un livre très intéressant à analyser puisqu'il constitue, en quelque sorte, la synthèse de toutes les typologies d'ouvrages présentés dans ce corpus (mise à part la fiction, peut-être ?). Il n'en demeure pas moins que sont aussi abordées : les questions de prises de conscience écologiques, la prise en compte de l'arbre comme un sujet et non comme un objet, la dépendance de notre humanité aux arbres... Peut-être que toutes ces singularités identifiables dans l'ouvrage, sont les raisons pour lesquelles le livre connaît un succès bien plus grand d'un simple guide de taille des arbres ?



CATHERINE LENNE (Française)

Enseignante-chercheuse en biologie et en physiologie végétale

Dans la peau d'un arbre
(2021) – Essai scientifique
de vulgarisation



Encore un nouvel ouvrage qui viendrait nous délivrer quelques informations inédites sur les arcanes de l'énigmatique sujet de ce travail de recherche ? Préfacé par l'éminent dendrologue et botaniste, déjà présenté, Francis Hallé, cet ouvrage apparaît comme un complément aux révélations déjà portées à la connaissance de tous par les précédents vulgarisateurs. Après *La vie secrète des arbres*, présent dans le corpus, *Le langage secret des arbres* d'Erwin Thoma (2018), *Les propriétés secrètes des arbres* de Noël Kingsbury (2018), *La thérapie secrète des arbres* de Marco Mencagli & Marco Nieri (2018), *Arbres : secrets et mystères insoupçonnés* de Jen Green (2019), d'énîèmes

mystères autour de l'arbre semblent avoir, une nouvelle fois, été percés. L'énumération des livres dont le titre comporte à la fois le mot « secret » et le mot « arbre » en dit beaucoup sur le succès commercial et le retentissement du premier livre. *Dans la peau d'un arbre*, pour n'énoncer que brièvement le titre, s'inscrit dans ce flot, porté par une même vague généreusement « surfée ». Pourtant, le succès est encore au rendez-vous. L'approbation du scientifique notoire qu'est Francis Hallé ainsi que la consistance de l'ouvrage en sont peut-être les raisons. En effet, près de 500 pages composent ce livre « de science » pour reprendre les termes de l'auteure elle-même, « écrit pour tous ». Elle revendique ainsi la portée universelle de sa publication. Elle y dresse un portrait plutôt exhaustif et simplifié de tout ce que la sphère scientifique connaît des arbres actuellement, « *une sorte d'état de l'art de l'arbre* » (Lenne, 2021, p.14). À la manière de Jacques Tassin et à travers les nombreux faits scientifiques présentés, l'auteure se défend de toute analogie ou du moins, de tout anthropomorphisme entre l'homme et les arbres. Cela est notamment retranscrit à la toute fin de l'ouvrage, dans le chapitre intitulé « Malin comme un arbre ? » où l'auteure démêle les fils, trop souvent embrouillés, de ce que l'on appelle l'« intelligence des arbres ». Tout ce panorama sert en effet, à justifier l'emploi du mot « intelligent » pour qualifier l'arbre. Et parce qu'il est extraordinaire, il ne faut pas prendre de raccourci en lui accordant des traits qui sont propres à l'espèce humaine. En fonction de comment l'on définit la notion d'intelligence, l'arbre peut en effet la posséder ou non :

« Si l'intelligence, c'est percevoir le monde et répondre de façon adaptée, alors oui, les arbres sont intelligents, comme tous les êtres vivants. Si l'intelligence inclut la résolution de problèmes, la mémorisation, le traitement de l'information, la communication..., là encore, dans une certaine mesure, les arbres le sont. Mais si elle ne peut se départir de conscience, d'intention, d'émotions,

rien ne prouve cette fois qu'ils sont intelligents comme vous et moi... » (Lenne, 2021, p.475)

Finalement l'auteure défend la prise en compte de l'altérité comme attitude juste à adopter vis-à-vis des arbres : « Ils sont ces « autres » qui nous veulent du bien, ou comme le dit joliment le chercheur Bruno Moulia, « nos alliés aliens ». » (p.475).

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

III.2 – DES GENRES, DES REGISTRES ET DES RÉFÉRENCES VARIÉES : COMMENT LES DIVERS AUTEURS S'EXPRIMENT POUR DÉLIVRER UN MESSAGE UNIVOQUE ?

III.2.1 – Promouvoir la connaissance comme moyen de sensibiliser : regard sur les ouvrages scientifiques de vulgarisation

Dans le corpus sélectionné, c'est le genre de l'essai qui est le plus représenté, à travers les ouvrages de Francis Hallé, Peter Wohlleben, Jacques Tassin et de Catherine Lenne. Les quatre auteurs sont des spécialistes des arbres, au travers de leurs disciplines respectives, de par leur statut de scientifiques ou d'ingénieur. L'intention générale observée dans ces essais est la multiplication des idées selon lesquelles les arbres sont des sujets prioritaires de protection ou de conservation. La construction du récit tend vers un inventaire des qualités des arbres, et bien qu'ils ne soient pas tous à confondre, en raison de propos ou de conceptions philosophiques divergentes, ils peuvent être rassemblés par ce caractère qu'ils ont en commun. En témoignent les structures des ouvrages : les chapitres successifs de chacun d'entre eux font des propriétés des arbres la substance même des publications, généralement regroupées par thématiques. Chez Catherine Lenne on observe, par exemple, une organisation hiérarchisée de grandes parties descriptives : sur ce qui définit de l'arbre, puis sur son anatomie, son développement, son alimentation, sa reproduction, son évolution au fil des saisons, sa capacité sensitive pour finir sur le débat concernant son intelligence... De même, chez Jacques Tassin, et bien que son ouvrage soit

bien plus restreint, ce sont les relations entre les hommes et les arbres qui font l'objet d'un inventaire : sur notre lien primordial, entre morphologie et spiritualité ; sur leur incroyable physiologie, entre « lenteur » métabolique et « sobriété » alimentaire ; sur ce en quoi ils sont « autres », entre ubiquité et réseau ; sur ce qu'ils représentent de primordial dans nos sociétés, entre harmonie et dépendance ; sur le conditionnement de notre pensée induite par la dimension intemporelle de ces liens ; ou encore sur le caractère essentiel de notre alliance avec eux (notamment pour ce qui est d'assurer notre survie). Je pourrais également épiloguer de la sorte sur la construction de *La Vie secrète des arbres* ou encore sur les essais de Francis Hallé : l'intention est toujours similaire, les auteurs cherchent à donner toutes clés de compréhension, à démêler tous les secrets de cette énigme qu'est l'arbre, et ce, dans toutes les dimensions possibles.

En somme, c'est une mise en relation par l'apprentissage. La connaissance est ici employée comme un outil de sensibilisation à la cause des arbres. Jacques Tassin déclare d'ailleurs en conclusion :

« Il est temps de reprendre l'écoute de l'arbre qui, décidément, a beaucoup à nous dire, et de le réenvisager comme un passeur privilégié. Il nous faut redéployer notre sensibilité, si excessivement et médiocrement sollicitée qu'elle ne réagit plus aujourd'hui qu'à des défilés d'images sidérantes et fascinantes, à des paroles ou des musiques tonitruantes. Tout se passe comme si nous nous efforcions d'évacuer la part la plus authentique de cette sensibilité. »
(Tassin, 2018, p.101)

Tandis que ces ouvrages revêtent une dimension

scientifique affirmée, ils ont, de surcroît, un caractère didactique ostensible. Ces ouvrages ne sont pas seulement une compilation factuelle plus ou moins exhaustive ; ils nous dévoilent des secrets, des pensées, des pans entiers de la vie des arbres, qui sont autant d'anecdotes sensationnelles susceptibles de nous toucher, au plus profond de notre sensibilité. C'est ce que Jacques Tassin défend avec l'idée d'une « écologie du sensible », ce que Peter Wohlleben relate en évoquant ces « merveilleux arbres qu'il faut connaître pour savoir les protéger » (Wohlleben, 2017, p.218), ou ce que Francis Hallé dit dans la préface à *Dans la peau d'un arbre* de Catherine Lenne en témoignant son plaisir à retrouver « sa passion pour les végétaux et son talent pour transmettre au public les connaissances les plus actuelles, sans en omettre aucune », car « tout y est, depuis les acides nucléiques jusqu'à l'écologie forestière » (Hallé, 2021, p.9).

Bien sûr, chacun d'entre eux nous offre toujours de nouveaux détails « croustillants », et puisque les découvertes scientifiques vont bon train, particulièrement depuis qu'on porte sur les arbres un regard renouvelé, chaque parution amène son lot de certitudes ou d'incertitudes, comme en témoigne la conclusion vis-à-vis de l'intelligence des arbres prononcée par Catherine Lenne. Cela explique en partie la récurrence thématique et formelle des ouvrages dans lesquels les arbres s'illustrent. Le filon mercantile n'est certes pas une piste à négliger, au vu de la situation avantageuse dont profitent ces ouvrages depuis le succès planétaire de *La Vie secrète des arbres*. Cependant, on pourrait se demander si le succès de Peter Wohlleben n'a pas seulement amorcé un changement dans notre rapport à l'arbre qui est désormais un sujet à prendre au sérieux. La figure qu'il représente ne sert plus seulement à illustrer les

livres pour enfants dont il est encore fréquemment le héros, mais il est un modèle de vertu qui porte le poids de la survie terrestre. Moins attirés par l'appât du gain que par l'envie d'aborder enfin pleinement le sujet de l'arbre, les auteurs de tous bords ont emboîté le pas à cet ouvrage définitivement pionnier que représente *La Vie secrète des arbres*, n'en déplaise à ses détracteurs... Aborder l'arbre comme le sujet principal d'une œuvre ne relève plus de la sensiblerie puisqu'il est désormais considéré comme un *alter ego*, ou du moins, comme un *alter* dont dépend fortement notre *ego*. Les arbres deviennent de nouveaux objets sociaux, autrement dit, des sujets auxquels on se réfère désormais, et ce jusque dans les sphères de la sensibilité...

III.2.2 – Quand parlent les arbres : du lien sensible entre les hommes et les arbres dans l'œuvre de fiction

Le récit fictionnel ou récit de fiction n'est pas un genre littéraire à proprement parler. Il s'agit plus justement d'une représentation littéraire détachée de faits réels. Bien que le surnaturel ne soit pas nécessairement convoqué, les œuvres de fiction renvoient toujours à des mondes autonomes dont le degré de réalité ne dépend que de la forme du récit mis en place par l'auteur. Ainsi, elles peuvent raconter des histoires vraisemblables, comme celle dont Richard Powers est l'auteur, à travers le roman *L'Arbre monde*, retraçant la vie de plusieurs personnages inscrits dans une réalité fictionnelle probable, ou des histoires invraisemblables, comme celle écrite par Didier van Cauwelaert dans *Le Journal intime d'un arbre*, qui affuble de cognition et de parole un poirier plusieurs fois centenaire, après même qu'il ait été victime d'une tornade, débité et transformé... En un sens, la fiction permet à ses auteurs de délivrer des

messages, avec bien plus de force semble-t-il, que n'importe quelle autre représentation littéraire. Par la création de ces nouvelles réalités, les auteurs des œuvres de fiction s'érigent en démiurges d'univers authentiques et dont ils sont les seuls et uniques maîtres. De manière idiosyncratique, ils créent leurs propres codes et donnent aux récits des tournures qui peuvent faire appel aux ressentis avec plus ou moins de force.

L'écriture d'un roman fait presque toujours appel aux émotions. L'origine même des romans repose généralement sur des processus affectifs qui auront poussé leurs auteurs à les écrire. Dans le cas de Richard Powers, la question de la rédaction de *L'Arbre monde* s'est manifestée par le biais d'un éveil. Au-dessus de la Silicon Valley s'élèvent les Monts Santa Cruz, chaîne de montagne californienne recouverte de forêts de séquoias, abattus pour la construction de la ville de San Francisco. L'auteur se remémore qu'en se promenant dans cette forêt, il a pu faire la rencontre d'un arbre gigantesque de « 10 mètres de diamètre, environ 100 mètres de haut, de presque 2000 ans, aussi vieux que la chrétienté » ce qui fit naître en lui l'idée selon laquelle « l'avenir est en contre-bas, parce que le passé est ici dans les hauteurs » (d'après une interview de Richard Powers dans *La Grande librairie*). L'auteur décrit son émotion face à ces « monuments » biologiques. Sa fascination provient visiblement, du constat issu de la comparaison entre l'humanité et les arbres qui s'y opposent aussi bien par leur stature que par leur longévité. À partir de cette confrontation, l'auteur fait le parallèle entre toute l'histoire d'une civilisation et celle d'un seul individu végétal. Une admiration qui provient du contraste entre l'idée d'une formidable vigueur et une incomparable robustesse des arbres face à l'admirable insignifiance de la condition humaine. C'est cette prise de conscience qui aura

donné à l'auteur son envie de conjuguer l'arbre à son travail d'écriture : l'arbre fait partie intégrante de l'histoire de l'humanité. Son militantisme est à peine dissimulé, il en appelle à « révolutionner notre conscience », car « il est temps de les prendre au sérieux pour la première fois », comme il le déclare dans son interview à *La Grande librairie* en 2018. *L'Arbre monde*, bien qu'il soit un roman, se présente davantage comme un manifeste, en opposition avec le simple récit fictif destiné au divertissement, que ce que sa présentation pourrait nous laisser croire. Dès le chapitre introductif, l'arbre y est décrit comme une entité négligée, à la force incommensurable et prééminente :

« C'est ça le problème avec les humains, à la racine de tout. La vie court à leurs côtés, inaperçue. Juste ici, juste à côté. Créant l'humus. Recyclant l'eau. Échangeant des nutriments. Façonnant le climat. Construisant l'atmosphère. Nourrissant, guérissant, abritant plus d'espèces vivantes que les humains ne sauraient en compter. » (Powers, 2018, p.12)

Dès les deux premières pages, l'auteur confronte la bienveillance des arbres et leur action bénéfique sur les écosystèmes à l'indifférence des humains vis-à-vis de l'ensemble des mécanismes qui participent au bon fonctionnement de ce monde. Par ces mots, le militantisme de Richard Powers s'affirme ostensiblement. L'arbre individualisé, conteur et ambassadeur de l'histoire du vivant, s'institue comme l'augure d'une vérité universelle, à côté de laquelle serait passée l'Humanité :

« Un chœur de bois vivant chante aux oreilles de la femme : « Si ton esprit était seulement un peu plus vert, nous te noierions de vérité ». Le pin auquel elle s'adosse dit : « Écoute. Il faut que tu

entendes ça. ». » (Powers, 2018, p.12)

Didier Van Cauwelaert, à l'instar de Guido Mina di Sospiro ou de Jean-Claude Guichard qui l'ont suivi de près, fait partie de ces écrivains qui ont doté l'arbre d'une conscience humaine, lui donnant la parole, le temps d'un livre. Par cette simple opération, l'arbre accède à un statut particulier : désormais pourvu de sentiments, il devient, en fait, un *alter ego*. Ainsi, l'auteur a recours à la personnification pour poser, par le biais de l'arbre, des questions relatives aux arbres et à leur condition, notamment au sujet des relations qui se jouent entre eux et les hommes :

« Y a-t-il un au-delà commun pour les hommes et les arbres ? » (Van Cauwelaert, 2011, p.4)

Didier Van Cauwelaert se sert des rapports affectifs entretenus par l'arbre et son propriétaire, caractérisés par une symétrie des sentiments, une réciprocité attentive, pour insuffler l'idée que le végétal serait doté d'une pensée humaine, avec une forte inclinaison sensible. Il cherche à provoquer, dans l'esprit du lecteur, une transformation du regard porté sur les arbres, afin qu'ils ne soient plus considérés comme de simples objets mais comme des sujets à part entière ; sujets d'autant plus importants vis-à-vis de l'humanité qu'ils sont des « gardiens » d'âmes, garant des vies humaines se succédant au fil des générations. Ainsi, comme se le demande Tristan le poirier :

« Que vont devenir toutes ces mémoires humaines, quand j'aurai cessé de vivre ? » (Van Cauwelaert, 2011, p.5)

On peut mettre en parallèle cette vision de l'arbre comme témoin de l'évolution des êtres avec celle

convoquée par Richard Powers. Dans l'un de ces multiples récits de vie, ce dernier relate l'histoire d'un châtaignier remarquable, unique rescapé d'une châtaigneraie plantée par l'un des membres de la famille Hoel et dont les aléas ont considérablement diminué le nombre de ses sujets. L'arbre rescapé perdure des années durant et survit à son « père », Jørgen qui l'a planté. Son ampleur ainsi que son isolement vis-à-vis des autres arbres fait de lui un arbre remarquable, un « arbre sentinelle » en fonction duquel les fermiers se repèrent et les promeneurs s'orientent. Il traverse le temps et les âges, ce que Powers suggère en relatant la succession des générations et les innovations techniques dont il est témoin durant son vieillissement. Reliquat de la maladie cryptogamique qui décima la quasi-totalité des châtaigniers d'Amérique, le châtaignier d'Hoel constitue un héritage, et il est aussi la figure protectrice et fédératrice d'une famille, le tuteur de la lignée Hoel.

Ainsi, parce que ces récits sont construits à partir d'univers conçus *ex nihilo*, les auteurs tissent des liens de nature profonde entre les arbres et les protagonistes humains. Ces liens sont exacerbés parce que l'intention du discours dépasse de loin la dimension divertissante des récits. Les arbres se voient ainsi gratifiés d'une dimension sensible issue d'attributs qui nous dépassent tels que leur incroyable longévité ou encore leur éminente présence dans les paysages. Comme le décrivent Yves-François Le Lay, Noémie Beck et Benoît Gide à propos de la patrimonialité des arbres remarquables :

« Au total, les travaux concernant l'évaluation paysagère, la philosophie de l'esthétique et l'imaginaire environnemental soulignent que les arbres remarquables constituent des enjeux, car

ils sont caractérisés par leur valence positive et leur vulnérabilité. Cette charge affective procède d'un regard anthropomorphique et s'ancre sur la modalité exceptionnelle d'un attribut (âge, dimension ou forme). » (Le Lay et al., 2010)

Parce que l'arbre est un protagoniste à part entière du récit, si ce n'est le personnage principal, il devient, par là même, un semblable, caractérisé par une profonde « humanité », capable d'inférer sur les vies humaines qui se déroulent conjointement à la sienne.

III.2.3 – Des relations de l'homme avec les arbres : l'inscription des arbres dans le récit autobiographique

Ainsi, les arbres sont des êtres particuliers, doués d'une grande ambivalence : ils sont à la croisée de vies humaines et de vies non-humaines. Quoi qu'on en dise, l'arbre se retrouve toujours confronté à notre humanité : lorsque l'on « écrit » l'arbre, on écrit l'homme. Les récits d'arbre sont toujours liés à des récits humains ! Et quoi de plus parlant que des autobiographies pour évoquer cette relation ? Karine Marsilly et Édouard Cortès sont deux écrivains autobiographes partageant cette même spécificité d'avoir intégré au récit de leur vie, leur rapport avec les arbres, décrit dans les deux cas comme un élément déterminant. Chez Karine Marsilly, c'est l'amour qui y est revendiqué, tandis que chez Édouard Cortès, l'arbre représente un élément crucial de sa propre histoire, une dépendance vitale affirmée non pas à cause de ce que l'arbre fournit matériellement, mais par ce que l'arbre est capable de donner grâce à sa dimension psychique. En effet, pour l'aventurier, l'arbre est bien plus qu'un fournisseur de service désincarné, c'est à fois un confident, un thérapeute, un refuge pour

faire face à l'adversité... En somme, un bienfaiteur garant de son intégrité spirituelle et par extension de celle des hommes. Si le témoignage de Karine Marsilly semble plus nuancé, son affection pour les arbres provient néanmoins de liens qu'elle a construits avec eux tout au long de sa vie, depuis son enfance...

« [...] *mon plus grand bonheur, c'était de grimper dans les arbres.* » (Marsilly, 2021, p.14)

... jusqu'à l'âge de sa consécration en tant que grimpeuse-élagueuse :

« *Curieusement, le fait de se retrouver seule au milieu d'une forêt semble décupler ma sensibilité.* » (Marsilly, 2021, p.48)

Par le biais de sa profession, l'auteure nous livre un témoignage sur son lien avec les arbres des plus singuliers. D'aucuns diraient que ce type de profession est en inadéquation avec l'amour des arbres. Chez Karine Marsilly, c'est tout le contraire ! De par son expérience, sa connaissance des arbres, de la forêt et de la « nature » s'affirme quotidiennement. Comme les arbres font aussi bien partie de systèmes humains que de systèmes non-humains, il convient d'élire des personnes chargées d'assurer cette coexistence. Les grimpeurs-élagueurs assument en quelque sorte cette tâche. La vision de l'auteure vis-à-vis des manières d'exercer ce métier est, à ce titre, fondamentalement différente de celle de ses confrères. Le bien être de l'arbre est une constante particulièrement importante dans le processus d'élagage, ainsi que la manière d'y parvenir. Karine Marsilly privilégie, par exemple, au vacarme et à la violence de la tronçonneuse, l'usage ancestral de la scie japonaise dans un souci écologique mais

aussi par pure conviction personnelle :

« *Travailler à la scie, à la force du bras, permet de mieux sentir la texture du bois, de mesurer ses changements suivant les cycles de végétation. Seule dans le silence, réceptive à chaque sensation, j'ai pu ainsi parfaire ma connaissance des arbres.* » (Marsilly, 2021, p.57)

Les autobiographies, ces confidences livrées au regard du plus grand nombre, se comportent comme des exutoires capables à la fois de témoigner d'événements marquants de la vie de leurs auteurs, mais également de faire passer un message à la dimension didactique. Ici, nous retrouvons une nouvelle fois l'arbre mêlé aux mœurs humaines, comme un entremetteur entre l'homme et la nature mais également entre l'homme et l'homme. Dans le cas d'Édouard Cortès, l'arbre est apparu comme un intermédiaire capable de reconnecter l'homme à toutes ces choses qui évoluent en dehors des systèmes humains conventionnels, ce que nous avons conceptualisé, dans notre cosmos occidental, par la notion de « nature ». Perché à des dizaines de mètres du sol, le temps est suspendu au fil de scènes discrètes qui se jouent dans l'environnement direct de l'arbre qu'habite l'auteur. Des escadrilles des sittelles aux ébats des passereaux, en passant par le manège orchestré des fourmis, sans oublier les mouvements, les couleurs et les sons de la forêt,

les phénomènes observés et ressentis par cette retraite atypique sont sublimés par une écoute attentive de l'environnement au diapason de l'arbre... Dans le témoignage de Karine Marsilly, l'arbre constitue l'un des supports des relations humaines :

« [...] *j'ai compris à quel point le fait de venir tailler des arbres au domicile d'un client pouvait très vite installer des relations humaines privilégiées. Depuis, j'ai dû intervenir dans plus de sept mille arbres, autant de rencontres mémorables !* » (Marsilly, 2021, p.145)

En synthèse de ces deux récits, on peut pointer une mise en avant du caractère essentiel des arbres, aussi bien pour des raisons de dépendances physiques, physiologiques, que pour des raisons spirituelles. Parce que l'arbre est un objet écologique irremplaçable, mais pas seulement : pour reprendre cette idée déjà formulée précédemment, l'arbre est un *alter ego*, bien que différent en tout point ; on trouve en lui parfois bien plus d'« humanité » que chez nos semblables, en lui qui est à la fois si puissant et si fragile et qui donne sans rien demander en retour. L'autobiographie permet de saisir ces paramètres avec d'autant plus de force qu'on sait qu'ils s'inscrivent dans un récit bien réel et que les témoignages des auteurs sont authentiques et empreints de sincérité.

III.3 – UN CORPUS CARACTÉRISÉ PAR UNE IDÉOLOGIE COMMUNE DANS LE TRAITEMENT DES GRANDES QUESTIONS DE L'ÉCOLOGIE ET DU PAYSAGE

III.3.1 – Une recrudescence de l'arbre dans un ensemble hétéroclite d'ouvrages : Mise en évidence d'un métissage des genres et des disciplines

L'essai scientifique de vulgarisation, le récit de fiction et l'autobiographie ne sont pas les seules typologies d'ouvrages à aborder la question de l'arbre. Bien qu'elles représentent une part importante de cette bibliographie thématique, c'est dans une multitude de domaines que l'on peut observer ce regain d'intérêt. Pour le seul registre des guides naturalistes, ces ouvrages dédiés et généralement spécialisés dans une seule et même thématique, on observe une recrudescence et une diversification des contenus, des formats et des éditions. Des guides généralistes, comme le sobrement intitulé *Arbres et arbustes* (Ouvrage collectif, 2021), conçus comme des répertoires aux contenus hétéroclites, connaissent un succès sans précédent. Quoi de plus révélateur de l'intérêt du grand public pour les arbres ? Si les romans, les essais ou les autobiographies possèdent une dimension discursive ou narrative susceptibles d'accrocher le lecteur, au-delà de la simple question de l'arbre, le guide est un genre à part, purement informatif et conventionnellement dépourvu d'affects ou d'opinions subjectives. Autrefois, il garnissait les étagères des quelques rares intéressés, professionnels ou passionnés. Aujourd'hui, le guide est devenu un livre commun dans la bibliothèque de tout un chacun, parce que l'intérêt pour l'arbre, et plus globalement pour le

monde vivant non-humain, s'est généralisé au point d'en être devenu un sujet d'importance universelle. Les auteurs de renom eux-même ont accaparé le sujet ou se sont emparés du sujet depuis très peu de temps. Avant la réapparition manifeste de la figure de l'arbre dans les livres, d'autres éléments de nature qui étaient convoqués, telle que la forêt chez Jack London, les bois chez Thoreau ou la campagne chez Maupassant. Bien que l'arbre ait pu faire quelques fugaces apparitions à l'échelle du siècle dernier chez Marguerite Duras ou Jean Giono, il est aujourd'hui dans le répertoire de nombreux auteurs et pas seulement chez ceux pour lesquels l'arbre a participé à la constitution de leur reconnaissance : c'est le cas de Peter Wohlleben ou de Richard Powers à l'international. Sylvain Tesson, Philippe Claudel ou Bernard Werber, auteurs français particulièrement prolifiques, connus pour l'ensemble de leurs Œuvres, qui ont écrit sur l'arbre à travers les trois ouvrages respectifs : *Au nom de l'arbre* (2021), publication collaborative rédigée avec la participation de Cyril Drouet et de Jacques Rocher, dont le profit des ventes participe, par ailleurs, à la plantation d'arbres ; *L'arbre du pays Tojara* (2016), dont le titre provient d'un récit de voyage basé sur la croyance animiste d'une population indonésienne, les Tojara ; *L'arbre des possibles* (2002), recueil de nouvelles rassemblées sous la figure symbolique de l'arbre, entre médiateur entre les mondes, objet de culte, incarnation de la vie et de la fécondité...

L'arbre se retrouve ainsi convoqué à travers une multitude de typologies d'ouvrages et de registres. Cela est d'autant plus manifeste que les titres des ouvrages eux-mêmes, s'ils ne sont pas accompagnés d'une image d'arbre, laissent apparaître la thématique de manière flagrante. Les domaines dans lesquels il apparaît ne répondent

plus forcément aux logiques qui ont, au départ, assuré sa promotion, si bien que les frontières entre les registres sont de plus en plus difficiles à circonscrire. Dans le cas de *L'Arbre monde*, par exemple, Richard Powers cherche à immiscer dans l'esprit du lecteur une sensibilité pour les arbres équivalente à celle qui l'anime, c'est à dire, caractérisée par une admiration qui donne à l'arbre une posture quasi-divine et un pouvoir éthéré. S'il fait mention de Henry David Thoreau (p.13) dans une fiction littéraire, c'est parce qu'il est reconnu comme le pionnier de l'écologie moderne : il a été le premier à véritablement se soucier de la protection de la nature et à avoir mentionné son action bénéfique sur l'homme. On comprend que l'arbre « dépasse » l'être humain à bien des égards et que notre dépendance à lui n'est pas seulement tributaire des denrées qu'il produit et qui assurent notre pérennité depuis toujours : il apparaît comme l'ascendant de toutes choses, à l'origine de la cohésion du vivant. Par cet écrit, Richard Powers se revendique en quelque sorte de l'héritage spirituel de Thoreau, qui en son temps, avait lui-même pour habitude de personnifier la nature, à l'encontre des stéréotypes... *L'Arbre monde*, qui se présente aux yeux de tous comme un roman, une fiction littéraire, se comporte en réalité comme un manifeste, un essai dissimulé par l'histoire de ces neuf vies simultanées ou bien même comme un plaidoyer en filigrane. Dans l'autobiographie d'Édouard Cortès, cette même référence est convoquée :

« Je donne raison à Thoreau qui notait au printemps 1841 : « J'entends un homme qui sonne du cor dans le soir tranquille et crois entendre la plainte de la nature. Dans ce son que je rattache à un homme, il y a pourtant quelque chose de plus grand que l'homme. C'est la terre qui parle. [...] À travers l'ombre et le silence

tout ce qui est grandiose semble surgir ici. » »
(Cortès, 2020, p.80)

On retrouve ainsi, dans les mots des auteurs d'ouvrages, improprement catégorisés comme divertissants car apparemment dépourvus d'engagement ou d'enseignement quelconque, l'évocation d'un positionnement idéologique promu par celui qui est considéré unanimement, comme le père de l'écologie moderne. La référence à Thoreau n'est pas anodine : elle révèle un certain degré de conviction et implique, de fait, l'adoption d'une posture particulière des auteurs vis-à-vis de l'écologie et des questions relevant des sciences naturelles en général, un parti-pris que l'on n'attend pas nécessairement d'un roman ou d'une autobiographie... Par ailleurs, dans un ouvrage de fiction aussi fabuleux et déconcertant que *Le Journal intime d'un arbre*, de nombreuses références scientifiques sont convoquées. Tristan le poirier évoque, en effet, certaines de ses aptitudes du passé, dans un vocabulaire spécifique relevant du champ des sciences botaniques. Des informations aussi anecdotiques que passionnantes nous sont ainsi livrées, comme lorsque l'arbre évoque son don pour stériliser les punaises à partir d'une hormone qu'il fabriquait jadis ou sa capacité à empoisonner les chenilles par sa capacité à augmenter la teneur en tanins de ses feuilles (Van Cauwelaert, 2011, p.24)... Didier Van Cauwelaert nous livre également quelques repères historiques sensationnels, dans le texte, comme pourrait le faire Francis Hallé dans ses plaidoyers, en relatant la vie de quelques arbres remarquables tels les ifs amoureux de La Lande-Patry, l'olivier de Roquebrune, reconnu comme le doyen national des arbres ou encore le châtaignier d'Abbaretz, connu pour s'être réenraciné, après neuf-cent ans de vie, à partir de ses charpentières...

Les essais scientifiques de vulgarisation ne font pas non plus figure d'exception. Parce qu'ils exposent des faits scientifiques et des certitudes communément admises comme des vérités, ils peuvent prendre de multiples formes discursives. Les publications de Francis Hallé en sont la preuve puisque les trois ouvrages présentés dans ce corpus n'ont pas seulement un intérêt didactique comme le voudrait un conventionnel ouvrage de vulgarisation. Deux d'entre eux sont des plaidoyers d'ordre politique, ils l'affichent ostensiblement dans leur titre. Quant à *La Vie des arbres*, retranscription écrite d'une courte conférence, il s'agit d'une manière évidente de sensibiliser le plus grand nombre aux questions du végétal et de l'arbre en particulier, en témoigne la série de questions-réponses relatée à la toute fin de l'ouvrage. Chez Peter Wohlleben, c'est plutôt la diversité des registres employés qui illustre le métissage des genres. Ingénieur forestier de formation, l'auteur s'autorise certaines analogies, notamment des personnifications exacerbées pour rendre son argumentaire plus parlant et plus poignant. L'emploi de l'image de l'arbre maternel est l'une de ces nombreuses assimilations à des attributs humains :

« Ces très jeunes arbres vont sans doute devoir encore végéter deux siècles avant d'avoir leur chance. Les mères veillent toutefois à adoucir l'attente. Elles établissent des contacts avec eux par les racines, et en bonnes mères nourricières abreuvent ainsi leurs petits en sucres et éléments nutritifs. » (Wohlleben, 2017, p.35)

L'auteur établit volontairement des parallèles entre les arbres et les hommes par ces très nombreuses personnifications. L'essai, qui a tout d'une thèse scientifique, voit pourtant la sagacité de ses propos

mis en porte-à faux par son style et la multiplication des analogies. L'objectif n'est pas seulement de relater et d'extrapoler les résultats d'une recherche, mais bien de défendre un point de vue. L'auteur défend l'idée de l'engagement pour l'environnement et plus particulièrement de la protection de la forêt. Il évoque un combat qui dépasse, de loin, le pouvoir communicatif des arbres, pourtant présenté comme élément central du livre. Il condamne notamment l'usage d'engins et des pesticides en raison de cette aptitude :

« La main de l'homme a fait perdre aux plantes cultivées beaucoup de leur aptitude à communiquer par voie souterraine ou aérienne. Quasi muettes et sourdes, elles sont une proie facile pour les insectes. L'utilisation massive de pesticides par l'agriculture moderne trouve là une de ses explications. Les exploitants de terres agricoles gagneraient à s'inspirer du fonctionnement des forêts et à laisser un peu de naturel réinvestir les cultures de céréales et de pommes de terre pour qu'elles recouvrent la parole. » (Wohlleben, 2017, p.17)

Ainsi, on peut constater une tendance générale au mélange des registres et des genres. Tandis que les récits de fiction empruntent volontiers au domaine scientifique, les essais de vulgarisation s'octroient quelques libertés discursives dans l'objectif de faire appel à la sensibilité des lecteurs. Si la portée du message n'est pas rigoureusement identique d'un ouvrage à l'autre, ils font néanmoins systématiquement appel à la même dimension affective...

III.3.2 – Aimer et faire aimer : quand les auteurs se dévoilent pour faire appel à la sensibilité du lecteur

Bien que la sélection du corpus ait été volontairement orientée à l'aune d'une diversité des genres et des registres de ses ouvrages, ceux-ci pourtant ont bien plus à voir les uns avec les autres qu'en apparence : ils convergent tous dans une recherche de la dimension sensible, ainsi que nous avons pu le constater. Et quoi de plus saisissant que d'aborder la condition de l'arbre vis-à-vis de nos sensibilités ? Cet être qui, comme la seconde partie de ce travail de recherche le décrit, a bien plus à voir avec l'humanité que nous pourrions le penser. Si différent de nous, par son anatomie, sa morphologie ou ses mœurs, il est bel et bien un *alter ego*. Même si les arbres n'ont rien en commun avec notre référentiel humain, ne serait-ce que par leur développement multi-dimensionnel et non bilatéral comme la plupart des animaux, nous nous sentons plus que jamais proches d'eux. Mise à part dans quelques rares exceptions comme l'œuvre de Hugo ou de Brassens, les arbres ont longtemps été victimes de la méconnaissance des hommes. Le lien qui nous unit aujourd'hui est tout à fait inédit vis-à-vis de nos rapports de jadis. Avant d'être compris comme un sujet, disposé aux relations affectives que nous lui accordons dès lors, l'arbre était bel et bien considéré comme un objet assigné à la nature, extérieur à nos sociétés, comme des rochers ou de la terre, une constante insensible et immuable de l'environnement. Gilles Deleuze ira même jusqu'à exprimer sa lassitude relativement à l'image de l'arbre :

« *Nous sommes fatigués de l'arbre. Nous ne devons plus croire aux arbres, aux racines ni aux radicules, nous en avons trop souffert. Toute la*

culture arborescente est fondée sur eux, de la biologie à la linguistique. » (Deleuze & Guattari, 1980, p.22)

Guy de Maupassant, visiblement peu sensible au charme des sapins, décrira toute la morosité dont ils sont à l'origine à travers de nombreuses nouvelles :

« *Ce château, vieux bâtiment grisâtre entouré de sapins gémissants, au centre de longues avenues de chênes où galopait le vent, semblait abandonné depuis des siècles.* » (Un réveillon, 1882)

« *Plus rien que des sapins et des vallons déserts ; toujours des vallons, toujours des sapins ; un vaste pays nu, sauvage, d'un caractère sévère et calme, moins tourmenté que les régions des grandes montagnes, mais plus poétiquement beau, plus largement triste.* » (Petits voyages, La Chartreuse de la Verne, 1884)

Seuls les livres adressés à un public jeune semblaient faire figure d'exception, comme *L'Homme qui plantait des arbres* de Jean Giono et qui émerge, au fil de ses rééditions, dans des collections « Junior » ou « Jeunesse ». Des livres dont l'arbre est le sujet principal ou au moins le thème central n'apparaissent, a priori, que dans les contes pour enfant. Peut-être que l'imaginaire de l'arbre-sujet ou de l'arbre sensible relevait d'une thématique considérée comme confinante à la « sensiblerie », inadaptée au monde pragmatique des adultes ? Toujours est-il qu'aujourd'hui, l'idée du lien affectif qui existe entre les hommes et les arbres s'est largement démocratisé. Le langage employé par les auteurs qui écrivent à ce sujet est toujours coloré par des sentiments comme

l'admiration, la fascination, la vénération, voire l'amour, selon les cas. Si Francis Hallé formule sa « sympathie » et son « admiration » de manière littérale dans le texte, c'est par d'autres procédés que les auteurs du corpus expriment leurs sentiments à l'égard des arbres. Au-delà même de l'émotion exprimée dans leurs propos, on perçoit la recherche de transmission affective, de la sensibilisation du lecteur à l'existence de l'arbre comme sujet. Chez Didier Van Cauwelaert, c'est par le biais de la construction du récit fictif, en affectant l'arbre d'un esprit humain. Parlant et pensant comme un homme, dans un anthropomorphisme assumé et indispensable à la cohérence du récit, Tristan le poirier est doté d'émotions initialement propres aux humains. Même dans un ouvrage aussi « pratique » et par définition dénué d'affect que le guide d'identification des éditions Delachaux, les auteurs Owen Johnson et David More se permettent de communiquer leur avis avec une grande subjectivité. En effet, dans la courte introduction au guide, délivrant des conseils relatifs à la manière d'appréhender l'ouvrage de manière rationnelle et objective, ils déclarent :

« L'observation des arbres est un passe-temps passionnant mais sûrement pas aussi pratiqué qu'il le mérite. Bien que les arbres soient des organismes de grandes dimensions, il est facile de passer à côté sans les voir – peut-être parce que le regard est attiré par les mouvements des petits oiseaux ou concentrés sur le sol à la recherche d'herbes rares. » (Johnson & More, 2016, p.6)

Bien qu'il ne soit pas nécessaire de chercher dans le paratexte pour conclure de l'affection particulière que porte Peter Wohlleben aux arbres, on peut néanmoins citer cette conclusion à l'avant-propos

qui a tout d'une déclaration d'amour :

« Suivez-moi, partageons ensemble le bonheur que les arbres peuvent nous donner. Qui sait, lors d'une prochaine promenade en forêt, peut-être découvrirez-vous à votre tour quelque petit ou grand miracle. » (Wohlleben, 2017, p.6)

L'intention de transmettre cet amour qui l'anime au lecteur est claire et sans conteste. Chez Richard Powers, cette affection admirative est signifiée par la manière dont sont construites les vies des protagonistes qu'il anime. Des rapports sensibles entre hommes et arbres émerge une pensée commune. Dans la famille Hoel, c'est l'esprit de la famille qui s'inscrit dans un châtaignier, pour Mimi Ma, l'ombre du mûrier tordu est un havre de paix (Powers, 2018, p.57), pour Adam Appich, l'érable est un conseiller : « [...] *l'érable capture une brise. Ses branches réprobatrices s'agitent aux yeux d'Adam.* » (p.74), pour Douglas Pavlicek, l'arbre est un ange gardien : « *Un arbre lui a sauvé la vie. Ça n'a pas de sens.* » (p.96), etc. Bien qu'endossant des rôles différents, les arbres recouvrent ici des figures assimilables à des êtres bienveillants, accompagnant positivement la vie des personnages, jouant à la fois le rôle de refuge, de confident ou de sauveur. Jacques Tassin, chercheur en écologie et donc scientifique avéré prône quant à lui un retour au sensible, directement dans le texte :

« Retrouver le chemin des arbres et du sensible... La science, en survol et distanciée, peine à penser le vivant. Elle demeure trop prisonnière du modèle dominant de la mécanique des solides, « descendue du ciel sur la terre sur le plan incliné de Galilée » ainsi que l'exprimait Bergson. Elle envisage le sensible comme un

obstacle, plutôt qu'une lumière complémentaire. Elle est merveilleuse, prodigieuse même, mais ne suffit pas à lever le voile. Nous avons encore à apprendre du vivant selon des voies d'investigation qui ne tiennent pas pour entrave la possibilité d'une connaissance sensible. À condition toutefois qu'elles prennent leurs distances avec l'ésotérisme, les croyances surimposées aux connaissances, voire la surinterprétation de résultats de la recherche scientifique, dont les arbres font si communément l'objet. » (Tassin, 2018, p.21)

On aura compris l'affection qu'Édouard Cortès porte aux arbres, notamment par la citation qu'il a choisi en tout premier lieu pour introduire *Par la force des arbres* :

« *C'est que l'amour est comme un arbre, il pousse de lui-même, jette profondément ses racines dans tout notre être, et continue souvent de verdoyer sur un cœur en ruine.* » (Citation extraite du fameux roman *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo. Hugo cité dans Cortès, 2020)

Quant à Karine Marsilly et à Catherine Lenne, elles expriment toutes deux des sentiments similaires dans le texte. Dans l'*abstract* de *Ma vie avec les arbres*, on découvre que Karine Marsilly (2021) en appelle à « [...] *considérer l'arbre comme un être sensible, elle nous invite à redéfinir notre rapport au vivant et nous fait partager dans cet ouvrage son amour des arbres et la nécessité de les protéger* ». Dans les remerciements adressés par Catherine Lenne dans *Dans la peau d'un arbre*, elle remercie notamment :

« [...] *tous les arbres qui se sont prêtés au décortilage minutieux que raconte ce livre.*

Leur vie, dévoilée parfois sans pudeur, est passionnante et la découvrir, la comprendre, la raconter occupe une grande partie de ma propre vie. S'ils sont intelligents, ils me pardonneront, je l'espère, cette violation de leur intimité ! »
(Lenne, 2021, p.493)

Visiblement, à partir des témoignages recueillis sur l'ensemble du corpus, l'envie d'écrire sur les arbres semble davantage répondre à un besoin viscéral, induit par les sentiments que les auteurs ont développé à leur endroit, qu'à une opportunité mercantile portée par la mode. Être sensible à la condition des arbres semble être devenu un fait social unanimement admis. À l'heure où l'écologie est devenue un sujet prépondérant et au regard de la relation entre l'arbre et la défense de la cause environnementale, il semble naturel qu'on en soit arrivé à accorder de tels égards à ces géants indispensables à la cohésion du monde et désormais pourvus de sensibilité.

III.3.3 – L'écologie comme dénominateur commun

Si l'affection des auteurs pour les arbres est manifeste, il n'est pas nécessaire que la portée de leurs propos soit en faveur de la cause environnementale. Je me suis longuement attaché à décrire l'ambivalence de la figure de l'arbre, notamment par ce que sa symbolique a d'universel. L'arbre est un emblème opportun lorsqu'on évoque le concept de l'écologie. Il y a néanmoins une chose dont on est sûr : ce statut est relativement récent vis-à-vis de notre cosmos occidental, du moins il ne peut se situer en amont de l'apparition de l'environnementalisme. En réalité, la figure de l'arbre comme porte-étendard des mouvements écologistes est bien plus ancienne :

l'arbre pourrait même en constituer l'emblème primordial, représenté par le massacre des Bishnois du Khejarli. Ces hindous vaishnav (les vaishnavistes ou vishnouistes placent Vishnou au centre de leur croyance, ils forment la majorité des hindouistes, Tétart, 2015) sont les membres d'une communauté localisée au nord-ouest de l'Inde, dans l'État du Rajasthan. Cette division religieuse est animée de vingt-neuf préceptes, caractérisés par un respect tout particulier pour la Nature, par un mode de vie sain, ainsi que par le dévouement, l'honnêteté et par le souci de préserver des actions sociales bienveillantes. On retrouve par exemple, en dix-neuvième principe : « *Ne jamais s'en prendre aux arbres verts. N'utiliser que du bois mort.* » ; ou en vingt-huitième : « *Par respect envers les animaux, ne jamais manger de plats non végétariens : et, toujours pour les protéger, ne jamais chasser les bêtes sauvages mais au contraire, les nourrir.* » (Frain, 2011). Le drame survenu entre le 23 août et le 6 septembre 1730 est retranscrit par Irène Frain dans *La Forêt des 29*, en chapitre final, à partir d'une des nombreuses versions relatant les faits. Un maharadja désireux d'obtenir du bois pour alimenter ses fours à chaux, dans l'objectif d'une restauration de son palais, mandata ses soldats pour s'en aller quérir la matière première dans les campagnes environnantes de Khejarli. C'est ainsi que commença l'exécution des 363 Bishnois, sacrifiés en martyres pour la cause des arbres. Enlacés autour de ces monuments, des *Khejris*, ou plus scientifiquement, des *Prosopis cineraria*, pour les protéger, ils furent systématiquement abattus :

« *Les soldats se sont remis à abattre des arbres. Il n'y avait pas un arbre à terre qu'un Vingt-Neuf s'avancit, s'enlaçait à un tronc et à son tour, se faisait décapiter.* » (Frain, 2011, p.287)

Les noms de ces héros résonnent encore dans les mémoires, ils ont été conservés dans le *Livre des Lignées*. Un acte de dévotion envers les non-humains comme on en voit rarement...

L'emploi de la figure de l'arbre a cette capacité de convoquer un imaginaire qui renvoie nécessairement à la Nature et à sa protection, pour peu qu'on ait éveillé le concept d'écologie. Bien qu'on ait pu, à un moment donné, considérer l'arbre comme objet environnemental indispensable parce qu'il est capable d'assainir l'air, selon les préceptes de l'hygiénisme mis en application par le baron Haussmann dans la restructuration du plan des villes, l'arbre est désormais la figure tutélaire de l'environnement. Les auteurs des livres sur les arbres ne peuvent passer à côté de ces considérations, au vu de l'urgence de la situation écologique, à l'échelle de la planète. Dans des récits aussi innocents que *Le Journal intime d'un arbre* (et autres autobiographies fictives d'arbres), on retrouve pourtant l'évocation de ces enjeux. Tristan le poirier s'exprime ainsi sur l'ironie de la situation où, débité sur son « lit de mort », les dividendes issus des produits de son corps servent à des causes environnementales :

« *J'ai repris conscience le jour de la vente. Sorti de ma réserve, j'étais proposé aux enchères parmi des œuvres beaucoup plus récentes. Nous allons être dispersées au profit d'une tribu amazonienne menacée par la déforestation et les puits de forage. Que la valeur acquise par un bout de bois mort sauve des arbres vivants, je trouvais l'idée plaisante, mais ça n'empêchait pas le sentiment d'abandon.* » (Van Cauwelaert, 2011, p.66)

Didier Van Cauwelaert formule ici bien plus qu'un

positionnement sur son adhésion au discours écologiste ; il propose une critique incisive de notre système de pensée européen, où nous sommes désormais conscients de notre rôle à jouer face à cette crise, mais déconnectés du sujet essentiel : une pensée écologique qui se doit d'être globale, jusqu'à reconsidérer notre relation au vivant et nos rapports aux choses. De même, dans le *Guide Delachaux des arbres de France*, à l'origine un document à vocation purement informative et « désobjectivé », les deux auteurs nous rappellent que :

« *Leur impact sur notre environnement est aussi important que celui des paysages ou du climat, et, de la même manière, c'est seulement quand nous regardons de vieilles photographies ou découvrons les effets dévastateurs d'une tempête que nous le réalisons vraiment.* »
(Johnson & More, 2016, p.6)

Cette prise en compte est récente et les idées se métamorphosent à mesure que le temps passe. En témoigne l'écart flagrant entre les deux avant-propos formulés par Pierre Lieutaghi dans *La Plante compagne*, dans l'édition originale et dans la réédition de 2021. Tandis que la première, de trente ans plus ancienne, rappelle par de multiples exemples, la situation fondatrice de la plante dans les sociétés humaines, la seconde, quand à elle, rend compte de l'impact de cette crise. Ses tout premiers mots sont :

« *On ne s'en rend pas encore bien compte : le monde vivant a basculé dans les trente années qui ont suivi la première édition de ce livre. Pour commencer à comprendre, fallait-il attendre les premières manifestations du réchauffement climatique ?* » (Lieutaghi, 2021)

L'ouvrage n'a pourtant aucune vocation à traiter de considérations écologiques puisqu'il s'agit avant tout d'un essai sur les « *pratique(s) et imaginaire de la flore sauvage en Europe occidentale* », comme le précise le sous-titre.

Nul besoin d'évoquer la relation évidente à l'écologie dans l'« éco-fable » de Richard Powers, entre l'engagement de l'auteur à ce propos et le sujet même du livre qui fait de ses neuf protagonistes les activistes d'un mouvement de « désobéissance civile » en faveur de l'environnement, principe idéologique pragmatique que l'on doit au poète, naturaliste et philosophe déjà cité, Henry David Thoreau. Parmi les productions des scientifiques du corpus, certaines phrases ne trompent pas quant aux intentions secondaires des auteurs. Derrière l'arbre se cache l'écologie ! Francis Hallé, préfaçant *Dans la peau d'un arbre* de Catherine Lenne, fait l'éloge de l'ouvrage en ces termes :

« [...] *ce livre - passez-moi l'expression - « tombe très bien » car nous vivons une période où nos contemporains s'intéressent de plus en plus aux arbres, ayant enfin réalisé qu'ils sont nos alliés pour contrer le réchauffement climatique.* »
(Hallé, 2021, p.9)

Peter Wohlleben aussi nous fait part du même soucis par le biais de son amour pour les arbres :

« *Quand les capacités des végétaux seront connues, quand leur vie sensorielle et leurs besoins seront reconnus, notre façon de considérer les plantes évoluera. [...] Nous pouvons espérer que la vie secrète des forêts sera préservée et que les générations futures pourront demain encore parcourir les bois avec le même étonnement.* » (Wohlleben, 2017, p. 215)

Qu'est-ce que l'écologisme, si ce n'est le souci de protéger les êtres vivants dans le projet au long cours et pérenne d'un monde en harmonie ? Afin de ne pas trop m'étendre, je finirai sur cette citation de Jacques Tassin qui résume bien le rôle crucial de l'arbre dans cette crise que nous traversons tous actuellement :

« Il ne s'est agi, au fil des pages de ce livre, que de nous saisir de sa manière d'être pour reconsidérer nos modes de vie, de tirer parti de la formidable transversalité d'un être vivant dressé sur tous les fronts des grandes questions environnementales. Pour autant, l'extraordinaire succès de l'arbre peut utilement nous inspirer dans la poursuite de notre chemin. Nous savons que ce chemin est devenu très incertain, parsemé d'embûches, ouvert sur des impasses sinon des tragédies, et débouchant tôt ou tard sur un précipice, si nous maintenons notre cap suicidaire. Or, il suffit peut-être de lever les yeux, de retrouver les frondaisons des arbres, de rétablir le lien sensible qui nous a si longtemps unis à ces derniers, de nous en inspirer jusqu'au plus profond de nous-mêmes pour suivre des voies beaucoup plus sûres. » (Tassin, 2018, p.101)

L'arbre est, pour ainsi dire, fondamentalement lié à l'écologie, autrement dit, aux dynamiques existantes entre les êtres vivants, entre eux et dans leur milieu. Le lien entre l'arbre et l'écologie n'est plus à démontrer, il est actuellement difficile d'évoquer l'un sans aborder l'autre. Mais est-ce que cette relation ne s'inscrirait pas dans un cadre culturel plus large ? Comme le décrit Jacques Tassin, l'arbre est « sur tous les fronts », mais pas seulement celui des questions environnementales. Si aujourd'hui on parle de l'arbre dans de multiples

domaines et qu'il concerne de nombreuses disciplines, c'est parce qu'il a cette capacité à occuper non pas une place privilégiée dans nos sociétés, mais de nombreuses places dans de nombreux complexes socio-écologiques.

III.3.4 – L'arbre, objet indissociable des complexes socio-écologiques, sujet essentiel des paysages

Étant donné la présence et la place particulière qu'occupe l'arbre dans les représentations artistiques, on peut établir le lien intime qui existe entre l'arbre et les paysages. Le réalisateur iranien Abbas Kiarostami décrit d'ailleurs son rapport au paysage par le biais de l'arbre :

« C'est l'arbre, ou le paysage, qui m'invite à m'arrêter, à le contempler [le paysage]. L'arbre m'attire, me surprend toujours. Avoir une présence est la chose la plus importante. »
(Kiarostami, 2002)

L'arbre, est-il cette entité qui donne vie au paysage ?

Mon propos n'est pas de faire du « Paysage » un concept « fourre-tout » dans lequel on pourrait ranger toutes sortes de composantes sociales ou naturelles, matérielles ou immatérielles. Le paysage répond davantage à une notion transversale dont les parties entretiennent des interactions les unes avec les autres :

« Les éléments qui composent le paysage doivent être distingués et étudiés en tant que tels. Mais ce qui est fondamental, ce qui crée véritablement le paysage, le fait évoluer et lui donne son originalité, c'est l'ensemble des relations entre les éléments, les informations,

les influences, les flux qui circulent d'un élément à l'autre et qui donnent aux différentes composantes leur rôle et leur importance relative. » (Davasse, 2004)

De fait, l'arbre est bien l'un des éléments constitutifs du paysage, non seulement parce qu'il le compose physiquement, en tout lieu et en tout temps, mais aussi parce qu'il convoque avec lui tout un cortège de notions et de concepts rattachés au paysage tels que l'homme, la nature et plus particulièrement sa protection, l'environnement et l'écologie. Plus qu'un de ses éléments constitutifs, l'arbre est l'un des sujets essentiels des paysages, si bien qu'il est complexe d'en aborder un sans évoquer l'autre. En tant qu'élément singulier du végétal, l'arbre se distingue par sa présence ostentatoire. Il est si omniprésent qu'on l'oublierait presque, dans nos villes, comme s'il était un imposant lampadaire vivant.

Les arbres sont, en un sens, abordables, comme le précise Catherine Lenne :

« Pourquoi les arbres nous parlent ? Parce qu'ils sont proches de nous, physiquement : Les personnages principaux de l'ouvrage sont les arbres de nos régions tempérées ou méditerranéennes, ceux que chacun peut croiser tous les jours, en allant au travail, en se baladant à travers prés ou en flânant en futaie. Ce sont ceux de nos campagnes, de nos jardins ou de nos forêts, observables facilement à notre porte. » (Lenne, 2021, p.14)

Ils sont « proches de nous », par leur matérialité et parce qu'ils composent notre environnement

quotidien, urbain ou rural. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'arbre « parle » bien plus que la forêt, non seulement parce qu'il apparaît à toutes les échelles du paysage, mais aussi parce qu'on entretient avec lui des rapports quotidiens dus à sa proximité, à laquelle les nouveaux courants de pensée nous ont rendus sensibles. Ainsi, l'iconographie de l'arbre isolé ou l'évocation du mot « arbre » ont ce pouvoir de signifier bien plus que l'imagerie sylvestre ou la mention du mot « forêt ». C'est pourquoi les campagnes de sensibilisation ne nous incitent pas à participer à la création ou à la restauration des forêts, elles nous poussent à « planter des arbres ». Cela démontre bien, encore une fois, le rôle de médiateur que l'arbre est capable d'endosser : dans ce cas précis, on joue des rapports de complicité qu'il suppose, notamment par cette proximité physique, pour faire naître certaines images, en l'occurrence, celle de la forêt, composée d'arbres plantés.

Cependant, les liens entre l'arbre et le paysage sont bien plus complexes, ils se jouent à plusieurs échelles, ils ne sont pas seulement d'ordres iconographiques ou relevant d'une certaine imagerie. C'est l'expérience même du paysage qui peut être vécue par le truchement de l'arbre, comme en témoignent nos deux autobiographes. En effet, Édouard Cortès ira jusqu'à vivre en communion avec le chêne qu'il habite, dans une sorte de coexistence synchrone, bercé par les oscillations du tronc et vibrant au rythme de ses branches. Son expérience du biotope est concomitante avec celle du chêne, ses interactions avec la biocénose⁹ sont provoquées par le prisme des relations que l'arbre entretient avec les espèces de l'écosystème. L'auteur retranscrit effectivement de manière

9 La biocénose est l'ensemble des êtres vivants d'un milieu donné, qui lui correspond au biotope. L'association d'une biocénose et d'un biotope conduit à l'écosystème.

bilatérale la somme des émotions vécues jusqu'à pouvoir l'arbre d'une sensibilité égale à la sienne :

« Le règne végétal est sensible aux vibrations sonores. Les chants d'oiseaux attendrissent les arbres. Des chants en guise de baisers pour tirer du sommeil les bois dormants. Les passereaux babillent et trident pour charmer et se reproduire. Ils abandonnent sans retenue, aux hommes et aux végétaux, la part de l'enchantement. » (Cortès, 2020, p.37)

Même constat pour Karine Marsilly : les arbres auront largement contribué à la tournure que prendront les paysages dans sa vie. D'ailleurs, elle évoque les arbres comme des entités inaugurales à la question du paysage :

« Parmi mes tout premiers souvenirs, je revois la beauté verticale de ces arbres immenses, les jeux de lumière entre les troncs, leurs puissantes racines traçantes et noueuses aux formes étranges où mon imagination enfantine décelait des visages, des paysages. » (Marsilly, 2021, p.14)

Ses tout premiers souvenirs sont ceux d'arbres, « immenses », participant grandement à la construction d'un paysage dont la mémoire reste gravée dans l'imaginaire sensible de l'auteure. Bien que l'attention de Karine Marsilly soit davantage portée sur la santé des arbres ou sur les anecdotes au sujet de son métier d'élagueuse, tout au long de l'ouvrage, la relation entre l'arbre et le paysage clôture le récit comme une évidence. Sur fond de « conscience écologique », et par le biais du discours sur l'attachement aux arbres, c'est encore une fois le paysage qui ressort :

« La prise de conscience de la fragilité de notre planète devrait nous amener à avoir plus de considération pour les arbres. Par le passé, bien des civilisations ont disparu pour avoir détruit leurs forêts. On le sait aujourd'hui, sans forêt, pas de pluie. Le défrichement inconsidéré pour augmenter les surfaces agricoles est à l'origine d'un cycle infernal : sécheresses, mauvaises récoltes, famines, mort. À l'heure où la forêt amazonienne est incendiée pour en faire des terres agricoles, où l'urbanisation galopante dévore les zones boisées, il serait temps de s'en souvenir. » (Marsilly, 2021, p.148)

Ainsi, c'est par le biais de ses relations privilégiées avec les arbres, auxquels elle accorde une attention toute particulière identifiable comme une relation de sujet à sujet, qu'elle évoque les thèmes de la forêt, de l'écologie, des paysages...

Le contexte d'apparition de l'arbre est toujours le paysage. Identifier les arbres dans leur contexte, c'est aussi une manière de faire l'expérience du paysage. Lorsque l'on consulte un guide d'identification sur site, on éprouve, en quelque sorte, la réalité du terrain. Ainsi, le principe même du guide naturaliste étant de chercher à déterminer avec précision les composantes vivantes d'un lieu, il revêt de ce fait, une dimension paysagère. Le format même du *Guide d'identification des arbres de France*, incite à une démarche exploratoire. En effet, les proportions de l'ouvrage laissent supposer une grande maniabilité et une vocation pratique sans conteste. Alors, tenter de définir avec précision les entités constitutives d'un lieu, c'est faire rentrer des éléments naturels, ou plus justement, des informations qui échappent à l'homme parce qu'elles lui sont étrangères, dans un processus culturel. Le guide naturaliste a cette capacité de

créer des connexions entre nature et culture, entre l'humain et le non-humain, à la manière de l'arbre. Approfondir sa connaissance des arbres c'est également créer ces connexions, pour toutes les raisons mentionnées dans les deux premières parties. Ce postulat, c'est celui de nos scientifiques, qui s'évertuent à nous proposer l'inventaire le plus exhaustif possible de tout ce que sont et de tout ce que font les arbres. Encore une fois, si l'arbre est la thématique principale de chacun des essais scientifiques de vulgarisation, l'intention didactique finale relève bien des paysages.

Le principe de la conservation des paysages réside dans le maintien des processus socio-écologiques en place dans un lieu donné. Outre les contraintes du changement climatique, c'est bien la présence ou l'absence d'arbre qui constitue l'un des paramètres fondamentaux de tel ou de tel paysage. Dans le cas d'un paysage agricole, par exemple, ce qui différencie ostensiblement le bocage d'un *openfield*, c'est la présence d'arbre. Conserver un paysage bocager c'est à la fois perpétuer les pratiques agricoles présentes sur les parcelles et sauvegarder les peuplements d'arbres qui les séparent. Il en va de même pour les arbres constituant les forêts comme le relate Peter Wohlleben dans le cas des arbres exogènes :

« *La migration des arbres induit une transformation continue non seulement de la forêt, mais de toute la nature. Cela explique que, dans de nombreux cas, l'homme échoue à conserver certains paysages. Ce que nous voyons n'est qu'un court épisode d'une apparente immobilité. En forêt, l'illusion est presque parfaite : les arbres comptant parmi les organismes les plus lents de notre environnement, il faut de multiples générations*

humaines pour percevoir les changements qui s'opèrent au sein des boisements naturels. » (Wohlleben, 2017, p.189)

Mais il ne s'agit pas seulement des peuplements : l'arbre est aussi un marqueur d'une identité territoriale, comme l'énonce Jacques Tassin :

« [...] *l'arbre a communément valeur d'emblème territorial, national ou régional. Plusieurs noms d'États sont associés à des noms d'arbres. Ce sont notamment le cèdre du Liban, l'érable du Canada [...] En France, le châtaignier renvoie aux Cévennes et à la Corse, le hêtre au Limousin, le frêne fourrager à l'Aubrac, le pommier à la Normandie et le mirabellier à la Lorraine. Partout, l'arbre est revêtu des singularités du lieu. Il en porte l'identité.* » (Tassin, 2018, p.82)

Francis Hallé rajoute une dimension à ce tableau en évoquant leur caractère amène et leur capacité à rendre nos lieux de vie proprement vivables :

« [...] *les lieux de notre vie quotidienne doivent s'agrémenter de plantes et en particulier d'arbres, faute de quoi ils seraient invivables, hostiles et, pour tout dire, inhumains.* » (Hallé, *Du bon usage des arbres*, 2011, p.29)

Comment ne plus discerner le paysage dans la parole des auteurs après ces quelques éléments de discussion ?

Et pour appuyer ce constat, je conclurai avec la mention du récit de fiction dont la portée paysagère se révèle la plus prégnante vis-à-vis de l'intégralité du corpus. Le roman fictif est en effet capable de laisser paraître, dans un cadre approprié, des informations qui relèvent de la sensibilité

et donc des rapports affectifs qui associent les hommes et les arbres. L'arbre apparaît bien dans l'environnement des hommes, mais du fait de cette dimension sensible, il s'inscrit définitivement dans et avec le paysage. Ainsi, c'est parce que Tristan le poirier ou bien les neufs arbres décrits par Richard Powers dans le chapitre « Racines » sont étroitement liés à des vies humaines, qu'ils

s'offrent un basculement particulier dans le champ du sensible. Les arbres écrivent à leur tour des histoires humaines qui relèveront d'un certain intérêt pour la protection de l'environnement, des paysages : ils s'illustrent ainsi comme la porte d'accès d'un nouveau monde auxquels les auteurs nous donnent accès.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

CONCLUSION DE PARTIE

Le corpus étudié a bien été choisi en fonction de la diversité des genres et des registres convoqués. Cependant, du guide naturaliste à l'essai scientifique de vulgarisation, apparaît une certaine unité dans la portée de ces ouvrages, qu'il s'agisse d'un choix conscient ou non. Le regain d'intérêt pour l'arbre a vraisemblablement provoqué l'apparition fulgurante d'une quantité importante des livres traitant du sujet. Au vu de l'urgence écologique, les préoccupations s'orientent de plus en plus vers la recherche de solutions et se tournent nécessairement vers le plus vénérable de nos ancêtres : l'arbre. Comme cet être acquiert davantage de reconnaissance avec les années, au

fil des découvertes scientifiques, il gagne dans un même temps un statut privilégié. Il apparaît ainsi dans le champ des affects éprouvés par tout un chacun, les auteurs ne manquent pas de nous le rappeler.

Si le souci écologique accompagne généralement les écrits sur l'arbre, parce qu'il en a nouvellement façonné les représentations, c'est bien le paysage qui se démarque comme une constante. En effet, l'arbre est un élément primordial du paysage : il en fait partie, mais surtout sa présence est une composante essentielle dans l'intégrité de celui-ci, de par sa dimension culturelle, physique, mystique, sociale, etc.



CONCLUSION GÉNÉRALE

Définir aujourd'hui le positionnement de l'arbre par rapport à l'humain n'est pas chose aisée, compte tenu de l'évolution des mentalités et de l'élargissement des perspectives que nous avons constatés ! On ne peut certainement pas classer les arbres dans un seul et même groupe phylogénétique, les génomes de chacun d'entre eux sont bien trop différents pour que nous puissions établir des liens permettant de les réunir dans une seule et même case. Du point de vue de la cladistique ou de la linguistique, l'arbre est un concept bien trop vague pour qu'il soit ordonné ou précisément défini. Il est effectivement un être polymorphe aux définitions et aux représentations multiples. Les liens que nous avons construits avec lui semblent désormais avoir bien plus de poids dans ces représentations que la seule vision théorique des sciences qui l'ont considéré jusqu'alors. L'arbre est un complexe issu du regard de nombreuses disciplines telle que la biologie,

la sociologie, l'histoire, la politique ou encore la théologie. Mais ce qui le rend particulièrement exceptionnel vis-à-vis de n'importe quel sujet vivant non-humain, c'est la dimension affective dans laquelle nous sommes unis, qu'elle provienne de notre dépendance matérielle ou physique, ou bien de notre regard orienté par des considérations d'ordre philosophique nous amenant à envisager les choses comme des sujets et non plus comme des objets. Indéniablement aujourd'hui, l'influence des affects a une large incidence sur les nouveaux rapports que nous entretenons avec les arbres.

Depuis le début de ce Travail Personnel d'Études et de Recherche, j'ai commencé à porter une attention particulière au phénomène dont j'avais déjà fait le constat. Au-delà de cette multiplication des ouvrages portant sur l'arbre, je suis resté attentif aux manifestations plurielles dont l'arbre a pu faire l'objet, sur un laps de temps de presque une

année. Des événements autour des arbres : ventes, conférences, documentaires, témoignages, récits, échanges, discussions, il en est de toutes sortes. L'intérêt pour cet être vivant singulier s'affirme incontestablement dans la sphère du grand public à travers la pluralité des supports, et pas seulement par le biais des livres. La consistance du travail préliminaire d'état de l'art m'aura permis à la fois de saisir les enjeux inhérents à l'emploi de la figure de l'arbre dans un contexte contemporain, ainsi que de considérer comme acquises les relations entre différents concepts. Il m'aura notamment fait admettre certains postulats comme les relations qui articulent les arbres à la somme des éléments relevant des complexes socio-écologiques tels que l'écologisme, la nature, la culture, l'humain et le non-humain... De ces étapes, et après l'examen des phases successives de notre histoire, a découlé une meilleure compréhension de la force avec laquelle l'arbre est apparu comme une figure considérablement convoquée et de circonstance, au-delà même de tous les concepts précédemment cités. De surcroît, et comme on a pu le voir, parce qu'il convie un imaginaire qui fait appel à des thématiques plus que jamais préoccupantes, comme la crise environnementale, l'arbre pourvu d'une ambivalence certaine, a le don de s'immiscer partout.

Il est curieux de constater qu'une part importante des livres présentés ici sont aussi les ouvrages par lesquels leurs auteurs ont été reconnus comme écrivains à succès. Nous pouvons l'affirmer dès lors, l'arbre connaît bien ce regain d'intérêt, quoi qu'en disent les rédacteurs des livres qui composent le corpus. Nous n'avons jamais oublié les arbres, nous les avons seulement mis de côté un moment, bien trop occupés à parfaire notre monde, en quête du progrès permanent. Néanmoins, l'observation

du « retour de l'arbre » n'est pas le témoignage d'une montée en puissance de l'obscurantisme, bien au contraire. Bien que cette idée peine encore à se généraliser, et ainsi que l'atteste le travail de sensibilisation des multiples auteurs, issus du corpus ou non, l'éveil des consciences au sujet de l'arbre et des systèmes dont il est le médiateur fait de plus en plus d'émules. Le prestige nouveau ou devrais-je dire renouvelé de l'arbre vient de ce qu'il est, un être foncièrement accessible par ses attributs, que ce soit sa longévité déconcertante, sa taille démesurée ou encore son omniprésence dans nos paysages, mais aussi parce qu'il est à l'origine de nos cultures et un intervenant majeur dans l'avènement et l'évolution de notre humanité. C'est pour cette raison même qu'il est le truchement privilégié des auteurs, pour ce qui est de porter à la connaissance des lecteurs l'altérité des systèmes non-humains, et de promouvoir de nouveaux modes relationnels dans nos rapports avec eux.

À l'heure où l'écologie est devenue un sujet plus que jamais préoccupant, notamment aux yeux des instances qui régissent l'organisation de nos sociétés, telle que la politique, voire la crainte majeure pour la pérennité du vivant, nous y compris, on perçoit aisément quel peut être l'impact de l'arbre vis-à-vis du désastre dont l'homme est responsable. La nécessité impérieuse de prendre de tels enjeux à bras le corps ne s'éveille qu'aux yeux de ceux qui veulent bien les ouvrir et les auteurs des ouvrages grand public, dont la thématique commune est l'arbre, en sont les émissaires. Notre prise en compte des enjeux cruciaux qui se jouent, à travers cette crise environnementale sans précédent, dépend finalement en grande partie de l'observation de ce qui nous entoure. Les variables qui composent cet entourage se manifestent à la fois dans la physiologie des espaces que nous

avons l'habitude de parcourir, dans les échanges que nous pouvons avoir avec les non-humains et dans les rapports que nous tissons dans nos sociétés. En somme, elles se manifestent dans des complexes socio-écologiques (entre pratiques sociales et processus biophysiques) à plusieurs échelles, puisque ces complexes connaissent de nombreuses entrées ainsi que de nombreuses manières d'être appréhendés. Le paysage semble correspondre à la notion définie par ces complexes multiples. Ainsi, parler d'arbre comme d'un sujet, à l'heure où il n'est plus un simple objet de consommation, mais LE passeur tout désigné entre les mondes, revient à aborder des concepts qui s'inscrivent dans le paysage lui-même. La notion de paysage est à ce point proche de celle de l'arbre qu'elle s'y substitue parfois, comme on aura pu le voir à travers les récits autobiographiques de Karine Marsilly ou d'Édouard Cortès. En conclusion

et pour répondre à la confrontation des grands concepts que sont l'arbre, l'écologie et les paysages, ici articulés autour des ouvrages destinés au grand public, je dirai : en premier lieu que l'arbre s'est forgé une image qui s'appuie sur des représentations plurimillénaires ; qu'il connaît aujourd'hui un regain d'intérêt du fait de notre dépendance à son égard, et compte tenu de la crise écologique, principalement ; et que considérer l'arbre revient à le regarder comme inscrit dans son biotope et dans les liens subtils établis avec son entourage, nous y compris qui prenons conscience progressivement d'une relation avec lui dans le domaine affectif, voire de l'intime. Autrement dit, envisager l'arbre n'est pas établir un rapport avec un être singulier seulement, c'est surtout nouer une relation avec un être primordial à l'origine de la vie, dans un cosmos dont il est inséparable et dans lequel nous sommes nous-même inscrits : le Paysage.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARTS ET ARCHITECTURE DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIÉTÉ

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

BIBLIOGRAPHIE

- Abeele (Van Den), B. (2003). Variations médiévales sur l'Arbre de Vie. Dans Mazoyer, M. (dir.). *L'arbre : symbole et réalité* (pp.175-202). Paris : L'Harmattan.
- Acovitsioti-Hameau, A. (2010). Les arbres qui font loi, les arbres qui font sens : Provence intérieure. Dans Corvol, A. (dir.). *Cahier d'Études n°20 - Arbres remarquables, arbres remarquables* (pp. 112-123).
- Aspe, C., Jacqué, M. (2016). Les mouvements contemporains : du quotidien au changement global. Dans *Environnement et société*. Versailles : Éditions Quae / Éditions de la Maison des sciences et de l'homme.
- Barles, S. (2011). Les villes transformées par la santé, XVIIIe-XXe siècles. *Les tribunes de la santé* (pp. 31-37). No 2011/4 (n°33).
- Barthes, R. (1957). Le mythe, aujourd'hui. *Mythologies* (pp. 167-216). Éditions du Seuil.
- Biro, Y., Florentin, G.-H., Henry, J.-Y., Roman-Amat, B. (dir.) (2020). *Le grand livre des arbres et de la forêt*. Paris : Odile Jacob.
- Blanc, N. (2004). De l'écologie dans la ville. Dans *Éthnologie française* (pp. 601-607), XXXIV, 2004/4, Vol. 34. Presses universitaires de France.
- Boyer, R. (1992). *Yggdrasil. La religion des anciens Scandinaves*. Paris : Payot.
- Brinckerhoff Jackson, J. (2003). *À la découverte du paysage vernaculaire* (Carrere, X., Trad., 2003). Arles : Actes Sud.
- Cauwelaert (Van), D. (2011). *Le Journal intime d'un arbre*. Paris : Michel Lafon.
- Chamseru (1786). *Recherches sur la nyctalopie, ou l'aveuglement de nuit, maladie qui règne tous les ans dans le printemps, aux environs de la Roche-Guyon*. Mémoires de la Société royale de médecine.
- Chateaubriand, F.-R. (1795). Sur l'art du dessin dans les paysages. *Œuvres complètes* (pp. 10305-10311). Arvensa éditions.
- Cohen, C. (2021). *Nos ancêtres dans les arbres, penser l'évolution humaine*. Paris : Éditions du Seuil.
- Cortès, É. (2020). *Par la force des Arbres*. Paris : Édition des Équateurs

- Corvol, A. (1987). L'Arbre et la nature (XVIIe-XXe siècles). Dans *Histoire, économie et société* (pp.67-82), 1987, 6^e année, n°1.
- Crécy (de) L. (1988). L'objet de la R.T.M. : reboisement ou sécurité ? *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest* (pp. 18-19), Tome 59, fasc. 1. Toulouse.
- Davasse, B. (2004). La notion de paysage, éléments de réflexion pour une pédagogie dans le domaine du paysage. *Qu'est-ce que le paysage ?* (pp. 38-42). Juin 2004, Rennes.
- Deleuze, G., Guattari, F. (2021). Rhizome. *Capitalisme et schizophrénie* (pp. 8-34). Tome 2 : Mille plateaux. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard.
- Dumas, R. (2002). La peinture de l'arbre à l'épreuve de la politique allemande. Dans Motte, J. (dir.). *L'arbre dans le paysage* (pp. 23-38). Seyssel : [Éditions] Champ Vallon.
- Eiznet, N. (1996). De la nature de l'environnement. Dans Gonseth, M.-O., Hainard, J., Kaehr, R. *Natures en tête* (pp. 111-120). Neuchâtel : Musée d'ethnographie.
- Erb, K.-H., Kastner, T., Plutzer, C. (2018). Unexpectedly large impact of forest management and grazing on global vegetation biomass. In : *Nature* 553, 73-76 (janvier 2018).
- Frain, I. (2011). *La Forêt des 29*. Neuilly-sur-Seine : Michel Lafon.
- Francillon, M. (2017). *Ar(t)bre & art contemporain : pour une écologie du regard*. Paris : La manufacture de l'image.
- Florentin, G.-H. (2020). Des sources pour la littérature. Dans Birot, Y., Florentin, G.-H., Henry, J.-Y., Roman-Amat, B. (dir.) (2020). *Le grand livre des arbres et de la forêt* (pp. 244-250). Paris : Odile Jacob.
- Gasquet, J. (1926). *Cézanne* (réed.) (pp. 125-157). Paris : Les éditions Bernheim-Jeune.
- Goethe, J.W. (1833). *Maximes et réflexions* (Sklower S., Trad., 1842). Paris : Brockhaus et Avenarius, libraires-éditeurs.
- Goldsworthy, A. (2015). *Andy Goldsworthy : Ephemeral Works 2004-2015*. New-York : Abrams.
- Gommery, D. & Senut, B. (2006). La phalange distale du pouce d'*Orrorin tugenensis* (Miocène supérieur du Kenya). Dans *Geobios* (pp. 372-384), Vol 39, n°3, mai 2006.
- Granet, A.-M. (2010). Les arbres remarquables en forêt publique. Dans Corvol, A. (dir.). *Cahier d'Études n°20 - Arbres remarquables, arbres remarquables* (pp. 65-78).

- Greenberg, C. (1988). Avant-garde et kitsch (Hindry, A., Trad.). Dans *Art et Culture : Essais critiques* (pp. 9-28). Paris : Macula.
- Hallé, F. (2005). *Plaidoyer pour l'arbre*. Arles : Actes Sud.
- Hallé, F. (2011). *Du bon usage des arbres. Un plaidoyer à l'attention des élus et des énarques*. Arles : Actes Sud.
- Hallé, F. (2011). *La Vie des arbres*. Montrouge : Bayard.
- Happe, D. (2021). Connaître pour agir, agir pour sauver. *Arbres en péril. Les villes, leur dernier sanctuaire* (pp. 74-89). Le mot et le reste.
- Johnson, O., More D. (2016). *Guide Delachaux des arbres de France*. Paris : Delachaux et Niestlé.
- Juhé-Beaulaton, D. (2006). Arbres et bois sacrés : lieux de mémoire de l'ancienne Côte des Esclaves. Dans Chrétien, J.-P., Triaud J.-L. *Histoire d'Afrique. Enjeux de mémoire*. Paris : Karthala.
- Kalaora, B. (1983). Le génie d'un lieu. Étude de deux cas : la forêt d'Orléans et la forêt de Fontainebleau. Dans *Norois* (pp. 583-590), n°120, Octobre-Décembre 1983.
- Kiarosmati, A. (2002). Rencontre. Dans Motte, J. (dir.). *L'arbre dans le paysage* (pp. 231-238). Seyssel : [Éditions] Champ Vallon.
- Lanly, J.-P. (2020). Les arbres remarquables en forêt publique. Dans Birot, Y., Florentin, G.-H., Henry, J.-Y., Roman-Amat, B. (dir.). *Le grand livre des arbres et de la forêt* (pp. 12-37). Paris : Odile Jacob.
- Larrère, C., Larrère, R. (1997). Protéger la nature, une tâche moderne. *Du bon usage de la nature, pour une philosophie de l'environnement*. Paris : Flammarion.
- Lay (Le), F., Beck, N., Gide, B. (2010). Les beaux arbres : de la connaissance tacite à la connaissance explicite ? Dans Corvol, A. (dir.). *Cahier d'Études n°20 - Arbres remarquables, arbres remarquables* (pp. 57-62).
- Lenne, C. (2021). *Dans la peau d'un arbre. Secrets et mystères des géants qui vous entourent*. Paris : Belin.
- Léon-Dufour, X., Vergote, A., Bureau, R., Moingt, J. (1984). Le « sacrifice » de la Croix. *Mort pour nos péchés* (pp. 166-172). Bruxelles : Presses de l'Université de Saint-Louis.

- Lieutaghi, B. (2021). *La plante compagne. Pratique et imaginaire de la flore sauvage en Europe occidentale* (N^elle Édition). Arles : Actes Sud.
- Marsilly, K. (2021). *Ma Vie avec les arbres. Carnet d'une arboriste*. Paris : Harper Collins.
- Morizot, B. (2020). La crise écologique comme crise de la sensibilité. *Manières d'être vivant* (pp. 12-32). Actes Sud.
- Penders, F. (2000). *En chemin, le land art. Partir*, t. 1. Bruxelles : La lettre volée.
- Pignocchi, A. (2019). *La recomposition des mondes*. Slovénie : Éditions du Seuil.
- Powers, R. (2018). *L'Arbre monde*. Paris : Le Cherche Midi.
- Roger, A. (1997). Nature et culture. *Court traité du paysage* (pp. 10-24). Paris : Bibliothèque des sciences humaines.
- Roger, A. (2002). Des essences végétales aux essences idéales. Dans Motte, J. (dir.). *L'arbre dans le paysage* (pp. 39-54). Seyssel : [Éditions] Champ Vallon.
- Selosse, M.-A. (2021). L'ambrosie souterraine : de la fraction liquide du sol. *L'origine du monde. Une histoire naturelle du sol à l'intention de ceux qui le piétinent* (pp. 40-63). Arles : Actes Sud.
- Tassin, J. (2016). Un autre être vivant. *À quoi pensent les plantes ?* (pp. 6-24) Paris : Odile Jacob.
- Tassin, J. (2021). *Penser comme un arbre*. Paris : Odile Jacob.
- Tétart, F. (2015). *Atlas des religions*. Paris : Éditions Autrement.
- Thoreau, H. D. (2017). *Pensées sauvages* (MALLET, N. & MATTHIEUSSENT, B. trad. s.d.). Le mot et le reste.
- Tiberghien, G. (2002). L'arbre : croissance et création dans l'art contemporain. Dans Motte, J. (dir.). *L'arbre dans le paysage* (pp. 55-68). Seyssel : [Éditions] Champ Vallon.
- Wajeman, L. (2007). La faute : nature. *La parole d'Adam, le corps d'Ève. Le péché originel au XVI^e siècle* (pp. 21-74). Genève : Droz.
- Wohlleben, P. (2017). *La vie secrète des arbres*. Paris : Les Arènes.

RESSOURCES INTERNET

Agreste. Les Dossiers n°16 – Juin 2013. Dans *Supagro*. Consulté le 05/12/2021 sur www.supagro.fr/ress-tice/plants_uved/grain3/res/statistiques_Agrete_2013.pdf

Établissement National des produits de l'agriculture et de la mer. Bilan 2020 : Achats de fruits et légumes frais par les ménages français pour leur consommation à domicile. Dans *FranceAgriMer*. Consulté le 05/12/2021 sur www.franceagrimer.fr/fam/content/download/66454/document/BIL-2020_ACHATS_FL_frais.pdf?version=2

Hallé, F. (s.d.). « L'association ». *Association Francis Hallé pour la forêt primaire*. Consulté le 05/12/2021 sur www.foretprimaire-francishalle.org/association/

La grande librairie (28 novembre 2018). Rencontre avec Richard Powers, auteur de « L'Arbre-Monde » [Vidéo]. *France TV*. Consulté le 18/11/2021 sur www.france.tv/france-5/la-grande-librairie/la-grande-librairie-saison-11/824981-rencontre-avec-richard-powers-auteur-de-l-arbre-monde.html

Schaub, C. & Wohlleben, P. (15 Mars 2017). Interview. Peter Wohlleben : « Les arbres ne voteraient pas à droite ! ». *Libération*. Consulté le 18/11/2021 sur www.liberation.fr/livres/2017/03/15/peter-wohlleben-les-arbres-ne-voteraient-pas-a-droite_1555933/

Section Botanique du *Catalogue 2021 Delachaux et Niestlé*. pp. 35-36. Consulté le 06/12/2021 sur <https://fr.calameo.com/editions-de-la-martiniere/read/005631067fb70d2afe249>

DICTIONNAIRES

C.N.R.T.L. (s.d.). Arbre. Dans *Centre National de Ressources Textuelles et Linguistiques* (C.N.R.T.L.). Consulté le 25/10/2021 sur www.cnrtl.fr/definition/arbre

C.N.R.T.L. (s.d.). Forêt. Dans *Centre National de Ressources Textuelles et Linguistiques* (C.N.R.T.L.). Consulté le 25/10/2021 sur www.cnrtl.fr/definition/for%C3%AAt

Larousse. (s.d.). Biocénose. Dans *Larousse en ligne*. Consulté le 16/11/2021 sur www.larousse.fr/dictionnaires/francais/bioc%C3%A9nose/9388

Larousse. (s.d.). Arbre. Dans *Larousse en ligne*. Consulté le 25/10/2021 sur www.larousse.fr/

dictionnaires/francais/arbre/4974

Larousse. (s.d.). Forêt. Dans *Larousse en ligne*. Consulté le 25/10/2021 sur [www.larousse.fr/dictionnaires/francais/for%*c3*%aat/34588](http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/for%c3%aat/34588)

Larousse. (s.d.). Patrimoine. Dans *Larousse en ligne*. Consulté le 18/11/2021 sur www.larousse.fr/dictionnaires/francais/patrimoine/58700

Robert (Le). (s.d.). Arbre. Dans *Le Robert en ligne*. Consulté le 25/10/2021 sur www.dictionnaire.lerobert.com/definition/arbre

ACTES JURIDIQUES ET LOIS

Arrêté du 30 mars 1967 portant sur la refonte de l'instruction générale sur le service des chemins départementaux, IIe partie, Chap. V, Art. 64 & 68 (Légifrance)

Article R152-2 du Code rural (Légifrance)

Articles 670 à 673 du Code civil (Légifrance)

Article R*116-2 du Code de la voirie routière (Légifrance)

RÉSUMÉ

S'interroger sur le statut de l'arbre dans le cadre de la profession de paysagiste concepteur revient à se poser l'une des questions fondamentales concernant les paysages, tant les arbres occupent une place prépondérante dans la construction des complexes socio-écologiques. En effet, depuis les balbutiements de nos sociétés, se sont tissés de nombreux liens qui font aujourd'hui des relations unissant les hommes aux arbres, un sujet particulièrement fécond pouvant fournir matière à une thèse passionnante. Ces rapports entre les hommes et les arbres occupent, par ailleurs, une place désormais substantielle dans les arts et les sciences et se manifestent comme une thématique à la dimension universelle ainsi que le démontre l'abondante production de nombreux auteurs contemporains. On assiste effectivement, depuis quelques années, à une véritable prolifération des ouvrages dont la thématique est celle de l'arbre, pour le plus grand plaisir d'une toute nouvelle audience.

On peut alors se demander comment l'éveil des consciences écologiques a-t-il façonné de nouvelles représentations pour l'arbre et de quelles manières les auteurs d'ouvrages destinés au grand public se sont emparés de ces images pour traiter de la question des paysages ?

arbre / écologie / écologisme / environnement / environnementalisme / grand public / livre / best-sellers / figure / emblème / symbole / paysage

ABSTRACT

To question the status of trees within the framework of the profession of landscape designer amounts to asking one of the fundamental questions concerning landscapes, as trees occupy a preponderant place in the construction of socio-ecological complexes. Indeed, since the beginnings of our societies, many links have been woven which today form the relationships between men and trees, a particularly fruitful subject that can provide material for a fascinating thesis. These relationships between men and trees now occupy a substantial place in the arts and sciences and manifest themselves as a theme with an universal dimension, as demonstrated by the abundant production of many contemporary authors. In recent years, we have indeed witnessed a proliferation of books on the theme of trees, to the delight of a whole new audience.

We can then ask ourselves how the awakening of ecological consciousness has shaped new representations for the tree and in what ways the authors of books intended for the general public have seized upon these images to deal with the question of landscapes?

tree / ecology / ecologism / environment / environmentalism / mainstream / book / best-sellers / figure / emblem / symbol / landscape

BRUNO PANCAZI

Travail Personnel d'Études et de Recherche (TPER) de la formation paysagiste DEP

École Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de Bordeaux (ENSAPBx)

Année 2021 / 2022